Tome XXVI. N° 8. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Juillet 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La mort de Roland Garros

C'est à Fonck que Garros s'était attaché, comme au maître du combat aérien, — et dont il savait que la carrière éblouissante ne s'était pas déroulée sans injustice : l'état-major n'avait pas voulu que ce maître d'une tactique incontestée formât des élèves, lui, qui d'août 1917 à août 1918 était passé de sa dixième à sa soixantième victoire. La chance, susurrent quelques jaloux, quand il prétend avoir passé indemne sous le feu de plusieurs mitrailleuses, croisées à courte distance. La chance? Garros, tout de suite, discerne de quels fils elle était tissée. De dons physiques impondérables, d'étude, d'expérience. Fonck sait évaluer en un clin d'œil la vitesse de l'adversaire, corriger cette vitesse en la comparant à la sienne propre, prévoir les déviations des trajectoires produits par l'angle de tir utile, avec la résistance de l'air ! Juste quelques secondes de tir utile, avec des vitesses de trois cents kilomètres à l'heure, le temps d'envoyer une rafale de cinq ou six cartouches en se plaçant dans les angles morts de l'avion attaqué, sans engager un véritable duel, contrairement à Guynemer, qui affrontait régulièrement le feu. Tactique dangereuse, qui met le pilote à la merci d'un enrayage.

Une visibilité excessive, une rapidité de bolide au service

d'une décision foudroyante à attaquer les avions de tête, ou en queue de la formation ennemie ; la maîtrise de ses nerfs, la foi dans le succès final, le mépris du danger, le soin de son appareil... rien au hasard... Voilà de quoi se compose sa chance.

Il a conquis Garros, par sa simplicité, quand il lui dit :

— Il est plus facile de descendre un boche que de le faire homologuer.

C'est que les bureaux s'essoufflent à le suivre. On ne lui délivre plus de citations que par séries, au mois, comme à Guynemer qui expliquait :

— Il faudra laisser un bon intervalle entre deux boches.

Comment, désormais, ruser avec Garros, qui exige son tour de patrouille, alors que, de Saint-Quentin à Verdun, la bataille, partout, fait rage, accompagnée, dominée, par les flottilles de bombardement, les escadrilles de chasse. Le capitaine de Sevin l'emmène :

« *Hier soir, patrouille volontaire à deux, avec le capitaine de Sevin. Nous en voulons au « boche de reconnaissance » biplace isolé qui vient quelquefois dans nos lignes entre* 5 000 *et* 6 000 *mètres. Nous montons* à 5 000 *et nous cherchons... Froid de canard. Je me sens content; malgré de vagues nausées, je me défends en somme, à ces altitudes pour moi inhabituelles, et puis je vois, je vois de mieux en mieux. Plusieurs régions d'éclatements français attirent notre attention; les Boches restent invisibles ou inaccessibles. Un peu plus tard, le capitaine bat des ailes et m'entraîne vers Reims. Ah! je vois au-dessus de notre tête un magnifique biplace qui s'engage dans nos lignes. Le capitaine manœuvre sans doute pour rester invisible, car il s'éloigne, dans la direction du soleil. Je le suis. Mais voici que je n'y comprends plus rien : le biplace est loin maintenant et au lieu de monter le capitaine descend! Je comprends bientôt qu'il poursuit autre chose : des Fokkers lointains que nous abandonnons peu après. Quelle magnifique occasion manquée! Est-il possible qu'il n'ait pas vu, lui qui voit si bien d'habitude?*

« *La patrouille continue; nous nous dirigeons vers l'Argonne sur des éclatements blancs, et on cherche longtemps avant de voir dans les nuages cinq ou six Fokkers assez inaccessibles, mais tous à surveiller. Tout à coup sur nos têtes un biplace isolé! un autre que le gros de tout à l'heure. On reconnaît*

facilement un Hannover de combat à la double queue. Nous lui donnons la chasse. Le capitaine est plus près de moi. Bientôt je le vois tirer de trop loin, en chandelles; puis il me fait des signes frénétiques que je ne comprends pas et qui m'affolent un peu. J'essaie une manœuvre ; pendant que le capitaine attaque la queue, je vais faire le tour et aborder en face, avec l'avantage du soleil.

« *Je commence mon mouvement tournant. Mais le capitaine fait demi-tour et s'en va; il s'éloigne. Je ne me rends pas très bien compte où je suis. Suis-je trop loin chez le Boche? Si je continue, je vais perdre mon compagnon. J'abandonne à mon tour et le rejoins dans nos lignes. Encore des grands signes que je ne comprends pas. Tant pis! Je le suis; nous rentrons, le vol se termine par une séance d'acrobaties de combat. Je suis l'agresseur, le capitaine esquive l'attaque. C'est très instructif. Atterrissage. Explication. Il n'avait pas vu le premier biplace; nous en sommes désolés tous deux. Enfin les signes désespérées voulaient dire simplement :*

— Je ne puis rien faire, mon moteur me plaque !

« *Je commence à être moins mécontent de moi.* »

Mais, c'est avec Fonck que Garros veut tenter la sortie, et il n'y a pas d'objection possible. Pas de résultat, mais l'optimisme de Garros se raffermit de plus en plus :

« *Je fais une sortie avec Fonck et le capitaine de Sevin. On fait promettre à Fonck de ne pas nous embarquer dans de trop grosses aventures. Je suis encore intimidé, et, d'ailleurs, patraque. Quant au capitaine, il est encore ému de ses démêlés avec Udet, dans la grande bagarre d'hier.*

« *Nous croisons sur les lignes pendant une heure, accrochés à la queue de Fonck. Il me semble que je me calme et je me rends mieux compte de la situation générale. Fonck signale deux fois des boches que je vois probablement, mais sans les identifier. Les Boches s'esquivent avant toute attaque. Nous rentrons sans épuiser notre essence. Pour une fois, Fonck est bredouille!* »

*
* *

Le 2 octobre est la journée pour laquelle il vaut d'avoir vécu la captivité...

De Reims à Saint-Quentin, est-il un combattant, aujour-

d'hui, dans la multitude engagée de l'Argonne aux Flandres, et par toutes les mers et par toutes les terres, est-il un chef qui eût pu se répéter, comme Roland Garros, le chant de Rudyard Kipling :

Si tu peux compter sur toi, quand tous en doutent...
Si tu peux attendre, sans être fatigué d'attendre...
Si tu sais penser sans faire de la pensée ton but...
Si rencontrant le triomphe et le désastre... tu traites ces deux mêmes imposteurs de la même façon...
Si tu peux regarder se briser les choses auxquelles tu as donné ta vie,
Et, te baissant, si tu les reconstruis avec des instruments usés,
Si tu peux faire un tas de tous les gains, le risquer
Sur un seul coup de dés, jeter les dés, le perdre, et tout recommencer par le commencement
Sans jamais souffler mot de ta perte...
Si tu peux forcer ton cœur, tes nerfs, tes muscles, à te servir longtemps après qu'ils seront usés, et, ainsi, tenir bon quand tu n'auras plus en toi que la volonté qui dit au reste : Tiens bon,
Si tous les hommes comptent pour toi, mais aucun trop,
Si tu peux remplir la minute qui ne pardonne pas avec soixante secondes valant la distance parcourue...
Alors la terre est à toi, et tout ce qu'elle renferme,
Et, ce qui vaut mieux, tu seras un Homme...

N'est-ce pas le portrait même de Roland Garros, tel qu'on le découvre dans les notes de son journal de guerre :

« *Ce matin, à six heures, patrouille de service à trois, avec le capitaine de Sevin et Lambotte. Durée une heure et demie. Temps superbe, altitude* 4 000*; première rencontre : six Fokkers peu agressifs qui se mettent en cercle chez le Boche et nous attendent. Nous esquissons une manœuvre d'attaque; ils nous attirent chez eux. C'est trop loin; à tout à l'heure.*

« *Nous poussons une pointe sur des éclatements suspects. Au retour, les six Fokkers sont dans nos lignes.*

« *Ils se remettent en cercle. Sauf un qui reste haut sur les autres; c'est un piège. Je poursuis ce malintentionné qui, découvert, s'écarte et je pique dans le tas! Je me demande si j'aurai le temps d'en approcher suffisamment un, avant d'être forcé à la retraite par les autres. Dans ce doute, je tire un peu trop tôt et je rate visiblement. Je me dégage de la mêlée et je*

refonce après avoir reconnu le capitaine au-dessus de moi (Lambotte, en panne, nous a laissés depuis longtemps). Cette fois, je m'approche mieux et j'en prends un dans mon collimateur. Une première rafale à 150 *mètres passe près. Mon élan me rapproche : à* 100 *mètres, deuxième rafale; cette fois,* toutes *mes balles portent;* j'en suis sûr. *Mais, il est temps de se dégager. Je pique en avant vers nos lignes. Un peu à l'écart, je regarde nos adversaires, restés à* 800 *mètres plus haut, ils ne sont plus que cinq. Nous sommes au-dessus des tranchées que notre infanterie a franchies aux dernières attaques, donc chez nous; et je vois par hasard, très bas, et piquant toujours, le sixième Fokker; il a perdu* 2 500 *à* 3 000 *mètres sans avoir progressé vers ses lignes; car il se trouve juste en dessous de moi; il est donc* désemparé. *Je pique dessus pour l'achever au besoin. Mais il faut faire attention aux autres! Je lève les yeux. Impossible ensuite de retrouver ma victime! Je tournoie un moment tout seul : rien. Je vais rejoindre le capitaine. Nous rentrons. La patrouille se termine par une bonne séance d'acrobatie. Explication, le capitaine a nettement vu mon boche partir en vrille, se redresser, repartir en vrille et disparaître vers le sol. Lui aussi croit en avoir démoli un.* »

* * *

L'ennemi est chassé du Nord, comme il va l'être de l'Est... depuis le 15 juillet au 30 septembre, 250 000 hommes, 6 000 officiers prisonniers, un butin de 3 000 canons, de 23 000 mitrailleuses...

L'ennemi a été complètement rejeté de Saint-Quentin.

Les opérations victorieuses qui, en moins de quinze jours, ont amené les armées alliées d'Orient jusqu'à Uskub viennent de décider l'armée bulgare à déposer les armes... Armistice signé à Salonique...

Depuis Lens, jusqu'à Armentières, l'ennemi se retire... Reims est dégagée. C'est le « repli général » ; ils f..... bien le camp... !

Mais, en travers de tous les communiqués français, britanniques, belges, américains ou d'Orient, comment Garros n'insérerait-il pas sa victoire d'hier, la première, dans la joie indicible de la revanche bien due à celui qui n'avait jamais désespéré. Dorénavant, c'en est fini des temporisa-

tions diplomatiques, des vains prétextes pour retarder, espacer ses sorties. Le mauvais temps? Pour le vainqueur du circuit d'Anjou ! Le tir, la mise au point de la mitrailleuse? Pour l'inventeur du tir à travers l'hélice ! Le commandant de la 26 n'a pu manquer de noter l'impatience de Garros à suivre le guide, à abdiquer sa personnalité, à refréner son élan, à obéir, dans cet empire de l'air où il n'avait jamais volé qu'en maître.

Sur le carnet, la page blanche attend le compte rendu de la tâche quotidienne :

« 4 octobre. — 11 *heures. Patrouille à trois : capitaine de Sevin, Dard. Nous restons une heure et demie à* 4 000 *environ sous un plafond gris et humide. Lumière médiocre. Le ciel est encombré de Spad qui rentrent et sortent des nuages et vous croisent dans tous les sens. Une nuée de Bréguet passent au-dessous de nous. Plusieurs alertes. Je ne vois pas les Boches qui, paraît-il, faisaient de courtes apparitions sous les nuages avant de remonter s'y cacher. Nous croisons sur Machault. Les lignes ont avancé. A la fin, cinq ou six Fokkers se mettent en face de nous, loin chez eux, en cercle. Nous sommes trop nombreux. Rien à faire.*

. . . . . .

« *Notre popote a reçu Pivolo et de Bernis. J'ai mon splendide phono. Jacques Quelleuec passe la journée avec nous. Hier, j'ai été à Frecon et j'ai essayé le* 300 *HP Hispano-Spad. L'appareil marche. La soirée a été charmante...* »

Garros est une « cigogne » parmi les cigognes, tout à la vie de l'escadrille, non plus l'oiseau ombrageux des premières semaines, comme aux ailes rongées, qu'il fallait laisser repousser.

Garros paraît heureux de cette victoire au-dessus de cette Champagne suppliciée, toute couturée de cicatrices, avec ces tranchées, aux pâleurs de bandages. Le mess, égayé de musique, était en fête, avec ses invités. Nul risque d'alerte : ils f..... le camp !

Impossible de les suivre, au train dont ils détalaient par les routes défoncées..., où les talonnaient des avant-gardes d'infanterie, abritées par des rideaux de fumées provenant de bombes spéciales de nos aviateurs. La guerre menaçait de finir trop tôt, au moment où l'aviation allait jouer le premier rôle. Que d'aspects nouveaux de l'aéronautique !

Quel spectacle émouvant, en ces nuits merveilleuses, qu'une flotte de trente ou quarante avions de bombardement, affrêtés de tonnes de vivres, qu'ils allaient décharger à nos éléments avancés, sur les arrière-gardes allemandes, — du pain, du vin, — non plus des obus, — de la vie, — non plus de la mort...

A la fin du dîner, l'ordre était arrivé d'envoyer, le lendemain, entre 9 et 11 heures, des patrouilles offensives au-dessus des lignes dans le secteur Nord de Suippes-Argonne.

Garros, à table, à côté du capitaine, se penche.

— Emmenez-moi, je suis prêt...

Il devine quelque hésitation du chef, qui a pu juger, le 2 octobre, de sa confiance trop pleine dans le combat, de son intrépidité, de l'impossibilité de le retenir.

— On va passer les lignes, en patrouille, avec une mission bien définie.

— Je ferai tout comme les autres.

Alors, le capitaine désigne, pour patrouiller avec eux, les meilleurs de la 26...

* * *

Or, le journal de Roland Garros devait s'arrêter là.

Le 5, au matin, le capitaine de Sevin désigne à ses pilotes leurs places derrière lui, Garros à sa gauche... Une patrouille à six, tous ayant abattu du boche ; on sait les ennemis en nombre, pour protéger, de leur mobile rideau aérien, la retraite d'en bas.

Tout le camp assiste au départ de l'expédition, constituée de trop d'individualités pour qu'il n'y ait pas, comme ils disent, *du sport*...

Toujours graves, ces départs, où, sur les jeunes visages durcis de volonté, dans les yeux obstinés, s'accuse l'empreinte du sacrifice. Qui peut être assuré du retour, et que ce n'est pas la dernière fois qu'il s'assied à la popote? Il a fallu penser à tout, — de l'argent dans les doublures, le revolver à toutes fins. Au saut du lit à l'enjambée de la carlingue, il traîne une mélancolie diffuse sur les âmes, comme cette brume d'octobre à ras des herbes. Mais le ciel est clair, les cœurs d'aplomb, les têtes lucides. Au soleil, le pays va

jaillir net avec ses arbres droits, ses routes tendues, ses canaux rectilignes, ses rivières sinueuses. Les aviateurs se sentent gourds dans leur combinaison de peau et de poil, avec les gants à crispins, les bottes fourrées, leur démarche d'ours bipèdes, et ces faces étranges sous les casques aux couvre-nuques fauves (des heaumes du moyen âge) et de larges lunettes, tout un accoutrement de chevaliers des croisades et de scaphandriers. Mais, déjà, les voici penchés sur les leviers de conduite et d'équilibre, entre les commandes du moteur, avec le manomètre, le thermomètre, la montre, la boussole, l'altimètre, les créneaux, les manettes, toute la machinerie savante nécessaire aux sens et à l'esprit de l'homme pour réaliser le miracle des ailes.

On monte, rapide, en formation réglementaire, par le désert et la paix de l'immensité bleue, où voici que sept Fokkers croisent, dans leurs lignes, plus haut que les Français...

Sept Fokkers. Garros a vu...

Quelle lumière de soleil et d'étoile paraîtrait aussi suave au regard d'un Garros que ce poudroiement argenté aux pales des hélices, ces luisances aux plaques métalliques, comme des écailles de monstres trapus, blasonnées de croix noires...

Garros a vu, s'est rapproché du capitaine, lui a fait signe...

On continue à prendre de la hauteur, à suivre le guide, lorsque, brusquement, quatre des patrouilleurs piquent à la verticale, sans ordres, sans prévenir ; ils ont aperçu très bas au-dessus des tranchées, un avion d'observation ennemi et se précipitent à l'attaque... C'en est fini des circulaires et des réglementations collectives... Que faire? Le chef regarde Garros, — qui se soucie bien aussi du voisin ! qui passe devant, monte, monte toujours, dans la direction fascinante des Fokkers. Entre le gros de la patrouille moins exposée et Garros seul, le capitaine se décide pour l'attaque aux Fokkers, — qu'ils dominent bientôt, plus haut, et plus à l'intérieur de leurs lignes qu'eux-mêmes.

Alors, la bataille des hommes volants se déroule, comme un ballet cubiste, dans le vide des sphères glacées, où Garros ne souffre plus du froid, animé tout entier de l'ardeur effrénée et méthodique de la lutte. Quel ajustage, par les

réflexes, de tout l'être, physique et moral, à la mécanique, dans ces brèves secondes, où, parmi la complication des manœuvres, l'œil au collimateur, il faut saisir, viser l'objectif invisible à force d'être fugitif. La bataille la plus vive, la plus dépouillée de circonstances matérielles, toute géométrique, de lignes qui se déplacent vertigineusement, de l'horizontal à l'oblique, à la verticale, de plans qui se coupent, de la parallèle à la perpendiculaire, où les combattants le plus souvent n'aperçoivent les uns des autres que la croix noire, la cocarde tricolore de leurs carapaces nationales, évoluant dans le vrombissement des moteurs, ponctué de détonations sèches de mitrailleuses, d'où s'échappent les courtes flammes des balles...

C'est le duel plus vif que l'éclair... Roland Garros fonce dans l'essaim grossissant à sa rencontre, choisit un adversaire qui plonge... Il pique derrière lui, en tirant, par une descente de deux mille mètres, foudroyante comme une chute de bolides. Les six autres, d'une stratégie immédiate, ont survolé, pour s'abattre, et pointent dans le dos de Garros. A son tour, le capitaine de Sevin, qui surveillait l'action, s'élance sur les poursuivants, qui se retournent aux crépitements de la mitrailleuse inopinée, face à face, et abandonnent Garros, dont l'adversaire, par ailleurs, s'échappe empanaché d'une gerbe d'étincelles, indemne...

Aucun résultat... Les Fokkers sont loin, à se regrouper... Ce serait folie que de récidiver... Et que sont devenus les camarades dissidents? De ses battements d'ailes réglementaires, le capitaine commande le retour... Son compagnon ne veut pas comprendre... Il a repris de la hauteur, à nouveau s'est engagé dans l'aventure, où il faut bien le suivre.

Il vole avec une telle virtuosité, monte, se cabre, descend, se renverse, déconcerte l'attention la plus perçante, tantôt les roues en l'air, comme un scarabée gigantesque sur le dos, tantôt sur le flanc, comme un moulin renversé, tantôt debout, la queue de l'avion au-dessus de sa tête, comme un poisson trapu d'estampe japonaise...

Il vole, sans palpitations du cœur, sans pesanteur aux tempes, à toutes les altitudes où le moteur s'essouffle et se refuse — sans oppression des poumons aux plus abruptes descentes, — avec les yeux sans trouble. Comment abandonnerait-il la partie, espérée depuis tant d'années! Le capitaine de Sevin, si jeune aussi, les ailes ligotées par le devoir

trop souvent, pour une fois ne va pas bouder *au sport* qui lui est imposé... Il n'y a plus qu'à se battre. Quatre fois se répéteront les mêmes figures de la danse infernale entre les deux Spads et les sept Fokkers, Garros fonçant et, tandis qu'il décharge une bande contre un adversaire qui vrille et pique hors d'atteinte, menacé par les six autres, dont le délivre le capitaine.

Quatre fois, la même reprise opiniâtre de ce tournoi des ailes s'inscrit, s'efface au ciel, comme sur une ardoise, sans laisser de trace... Quatre fois, où les balles pourpres encadrent les structures courtes, le profil ramassé des avions barrés de la croix noire, où des sillages de feu courent sur la cible des cocardes françaises... Quatre fois, les mêmes rencontres vaines, où c'est miracle que nul ne soit touché ou ne tombe, comme s'il ne s'agissait que d'un simulacre de tir, aux munitions inoffensives. Pourtant, quelle émotion à chaque coup d'espérer la chute de l'adversaire, le regard sur sa fuite, en écoutant d'une oreille exaspérée si quelque point vif de la machine n'est pas blessé. Tout cela si subtil qu'il semble que ce soit l'inconscient qui travaille. Car, parmi le vent qui pousse ses vagues invisibles, à travers le grondement d'orage des moteurs, dans le tourbillon sifflant des hélices, quatre fois, c'est le même défi du héros qui ne cédera, comme aux temps homériques, qu'à l'intervention des dieux, séparant les combattants ailés par des rideaux infranchissables de nuages.

*
* *

Il n'est pas dix heures du matin. Toutes ces batailles décevantes n'ont pas duré un quart d'heure, entre le temps d'aller et de retour ; les nuages se sont effilochés. Va-t-on se terrer par cette journée propice au vol et à la chasse, et les laisser partir, sans bousculer cette sale volaille boche, battant de l'aile au-dessus des fuyards?

Les mécaniciens ne rentrent pas les appareils, qu'ils ont vérifiés, ravitaillés d'essence et de munitions.

Les pilotes n'ont pas quitté leurs combinaisons, les gants sous le bras, le casque à la main, c'est tout naturellement, d'un regard, qu'ils ont décidé, d'accord, sans hésitation possible.

Une pause et vers 10 h. 30, le capitaine de Sevin, derrière

Garros, on repart ; il faut décrocher quelques croix noires. Or, soudain, le ciel en est écartelé. Ce n'est plus une, mais deux, trois, quatre patrouilles ennemies qui circulent à cache-cache, entre les pans de nuages. De quels yeux agiles Garros a repéré l'adversaire du matin, de quel cœur il l'approche et la poursuit, car elle, aussi, a dû identifier le Français hardi, et, serrée, groupée de peur, se hâte de s'enfoncer loin, chez elle. Ainsi, bientôt, la rabattue est à quinze kilomètres chez l'ennemi. Alors les Fokkers reviennent vers le sud, passant au nord-ouest de Vouziers, assez bas, au-dessous des deux Spads. Tout d'un coup, Garros pique, à toute vitesse un autre triangle de trois Fokkers — passant à deux cents mètres en dessous, — qui ne l'ont pas vu ; il ne risquait rien. Le capitaine surveille l'attaque ! un éclair, — les avions près les uns des autres, lorsque, dans son dos, il entend le déclic d'une mitrailleuse. Un autre ronde de Fokkers a crevé le plafond d'où s'épanouit aussitôt une gerbe de tir, à laquelle il ne se dérobe que par une extravagante acrobatie. A son feu, l'équipe a fui. Il cherche son compagnon, avec perplexité. Rien, dans aucune direction... Angoissé, il fouille l'espace, méthodiquement... Il retrouve la formation attaquée par Garros, qui n'a certainement pas livré combat, les trois avions bien groupés, à quelques mètres les uns des autres. Du plafond, nulle surprise n'est descendue, autre que celle qui a motivé la voltige du capitaine. En bas, croisent toujours, mais sur la défensive, les sept Fokkers. A droite, à gauche, d'autres essaims, mais trop loin pour avoir pu intervenir. Nulle part le Spad évanoui, qu'un numéro 30, en grands chiffres rouges, rendrait particulièrement visible et reconnaissable.

Alors, c'est le mystère...

Le capitaine, accroché à l'espoir quand même, ne se résout pas à renoncer. Tout est calme. Il louvoie, se dissimule dans les nuages, évite de se mettre en ligne. Le courage lui manque, dans l'obsession du malheur. Où est Garros?... Mais il faut rentrer, sous la menace de la panne d'essence.

Les mécanos, des pilotes s'empressent à l'atterrissage :

— Garros?

Mais tous les yeux, qui avaient épié sa descente isolée, interrogeaient aussi ardemment :

— Garros?

Ce fut le silence qui tant de fois, à la 29, avait salué les camarades disparus : Garros n'était pas rentré...

On téléphone à tous les postes, en quête de renseignements, pendant que les hypothèses coutumières se proposent optimistes : obligé d'atterrir... blessé d'une balle de la défense d'en bas..., prisonnier...

Hélas ! il y avait aussi l'autre chose...

Le couvert était mis ; la place reste vide ; on parle peu, à ce commencement de déjeuner, où, dans le trantran de la popote, la Cigogne familière, de ses claquements de bec, perpétue le tac-tac-tac-tac-tac des mitrailleuses.

— Garros disparu...

C'est le sort commun ! A qui le tour ! Mais la tristesse et la colère d'aujourd'hui s'aggravent de rancœur contre l'injustice, comme si Garros avait eu droit à la victoire. On y était, et il l'avait tellement annoncée.

Ces années de captivité, l'évasion, ces mois de dur réapprentissage, pour réclamer sa place à la bataille, comme les nouveaux, lui qui aurait si bien pu, qui aurait dû être dispensé du péril... Personne qui ne s'inclinât devant la supériorité de sa science technique, sa maîtrise du vol, le prestige d'une gloire si pure.

L'admiration, le respect tressaient une couronne muette autour de sa perte. Or, ils ne connaissaient que le héros, ils ne pouvaient connaître le prisonnier, qui avait « tenu » de Kustrin à Magdeburg, — l'homme.

Ils murmuraient :

« — Garros? On ne devait pas le faire voler... »

Mais Fonck rétorquait :

— On suppute avec amertume le prix de ces vies... De pareils hommes ne devraient pas, dans l'intérêt même du pays, être engagés dans la bataille? La thèse peut se soutenir, surtout, à l'émotion de la catastrophe. A moi, il m'apparaît que la leçon de leur carrière perdrait toute signification si elle n'était pas illustrée par leur sacrifice ; et, si pénible que soit la fin, je la crois préférable même à l'abstention où les ignorants et les malveillants pourraient supposer quelque lâcheté...

Garros eût approuvé ces paroles — lui qui, pourtant, libéré de tant de préjugés, — plus qu'à l'amour de la patrie, à la soif de vengeance, à l'ambition de redevenir le premier, — avait cédé au point d'honneur, à la peur du jugement des méchants et des imbéciles...

C'était, dans le camp, par la plaine champenoise, contre les arbres, le décor de guerre le plus simple, avec des tentes, comme aux siècles antiques. Au fur et à mesure des discours, la fureur s'amassait dans les cœurs contre l'ennemi. Soudain, Fonck se leva, ne prenant pas le temps de terminer son repas :

— Je vais le venger...

Une auto le conduisit à son Spad, et, cinq minutes après, il emplissait les airs du tonnerre roulant de son moteur. Une ardeur soulevait tout son être, — de force à accélérer la vitesse de ses ailes insensibles. Il lui fallait des boches coûte que coûte, dût-il les happer jusque sur leurs pistes d'atterrissages. Quelques instants après, quatre Fokkers, dont trois dans nos lignes, avaient reçu les rafales meurtrières. et le ciel s'était illuminé de sanglantes flammes mortuaires.

Par cet exploit volontaire isolé, au-dessus de tous, l'As des As, comme au nom de toute l'aviation française, avait fait à Roland Garros des funérailles insignes les plus dignes de commémorer cette journée fatale.

Car Roland Garros était bien mort !

Comment en douter à ce témoignage concordant et tragique parvenu dans l'après-midi de l'escadrille 48 :

A 10 h. 30, l'adjudant Caillaux a vu de très loin un combat de plusieurs avions en direction de Vouziers, et l'un d'eux éclater en l'air comme un jeu de cartes !...

* * *

La Passion de Roland Garros s'achève à cette date du 5 octobre, où il a disparu, sans que l'on ait rien appris de sa minute extrême. Quelle légende que cette âme dissoute dans l'espace, sans laisser d'ombre humaine, parmi les astres d'éternelle lumière !

La fin de la guerre devait le rendre à l'histoire...

Certes, ils f..... le camp, mais avec une résistance qui

s'acharnait, surtout par ce pays d'Est, de l'Aisne à la Meuse et entre les Ardennes à l'Argonne, aux dures défenses naturelles de côtes, de ravins et de forêts !

Tout un mois de communiqués encore, qui jalonnaient de bornes épiques la grand'route de la gloire, toute défoncée et décimée, où la fureur criminelle du vaincu décapitait les arbres innocents à un mètre de terre. Lugubres moignons qui rappelaient les poings coupés des enfants à l'invasion terroriste de Belgique ! Épouvantable vision sur quoi avaient plané les derniers regards de Roland Garros, tandis qu'il volait d'un dernier coup d'aile, enveloppé, comme d'un drapeau, du vent de la victoire.

Tout octobre, retentissent les fastes de la poursuite enivrante.

13 *octobre.* — La bataille engagée en Champagne, le 26 septembre, s'est terminée après dix-sept jours de combats par la défaite complète de l'ennemi. La 4e armée a achevé de libérer la boucle de l'Aisne, en réoccupant aujourd'hui trente-six localités, où plusieurs milliers de civils ont été délivrés du joug qu'ils subissaient depuis 1914. 20 000 prisonniers, dont 500 officiers, 600 canons, 3 500 mitrailleuses, 200 lance-mines, des centaines de wagons, du matériel, des munitions.

18 *octobre.* — Les combats ont continué avec une extrême âpreté et se sont étendus jusqu'à la hauteur de Vouziers.

19 *octobre.* — De part et d'autre de Vouziers, notre infanterie a franchi l'Aisne.

Jusqu'en novembre, l'ennemi se cramponnera dans la région de Vouziers...

Vouziers ! Les soldats français, au cimetière, où les Allemands l'avaient enseveli, renseignés par les papiers de son portefeuille, vont lire le nom de Roland Garros. On ne saura rien de plus, sa fin n'ayant été homologuée à aucun adversaire.

Vouziers ! Quand l'avance française atteint Vouziers, Roland Garros y est déjà, depuis quelques semaines, et pour toujours.

Roland Garros? Et si ce n'était pas lui?

Un nom, sur une croix de bois, entre tant d'autres toutes

fraîches, plantée au paroxysme de l'ouragan qui se multipliait, alors qu'il n'avait plus à toucher que des ruines. C'était sur un océan de feu, — partout des incendies allumés pour arrêter la poursuite, — que les avions de bombardement, par escadres de cent, déversaient des milliers de tonnes d'obus. Des flottes de quatre-vingts Spads descendaient jusqu'aux convois en marche, criblant de rafales au but les colonnes, les trains en marche. Sous la menace incessante du feu, du fer, dans le désordre et la panique de fuir, des erreurs étaient bien possibles, dans l'ensevelissement en série, des confusions entre les papiers des morts, des prisonniers.

Et si ce n'était pas lui, et qu'il eût été, de nouveau, captif, blessé, emporté comme un dernier trophée, dans les remous de la retraite?

De temps à autre, depuis l'armistice, des disparus avaient ainsi ressuscité d'une telle aventure.

On voulait espérer encore... Du moins, l'on ne voulait pas souffler cette lueur, au seuil des ténèbres définitives.

Le 27 décembre, par des routes gelées, crevées d'avoir subi le charroi de tant d'années maudites, roule, cahote et dérape la torpedo découverte, menée tantôt par Audemars, tantôt par Barrier, qui porte, à Vouziers, le Père, un cousin, le docteur Garros, et le fossoyeur, qui aurait enterré Roland, retrouvé à Paris, par la Mère...

Territoires sacrés de la Marne dont chaque canton est un morceau de victoire, à chaque ruisseau, à tout carrefour des chemins, aux bureaux des octrois, à la plus mince guinguette au bord de l'eau s'épellent des syllabes triomphales. Ils sont venus là, mais, halte-là ! pas plus loin. Personne qui, à ces noms ne tressaille encore. Ils étaient si près ! Meaux, l'Ourcq ! Dorénavant, toute la campagne est tailladée, découpée, ficelée de fils de fer, les maisons démolies, des villages qui ne sont plus que décombres et tas de pierres, comme si l'on avait voulu emporter le pays lambeau par lambeau, dans un cambriolage phénoménal. Barrage providentiel de la Marne ! Quelques brasses d'eau, vouée aux canotiers et aux pêcheurs à la ligne, où a sombré l'invasion la plus nombreuse des barbares ! C'est la victoire, c'est la paix,

mais encore toute pantelante, par cette journée où l'auto d'Audemars roule vers le lointain cimetière. Les voyageurs se tassent, muets et transis. A la Ferté-sous-Jouarre, le docteur, qui claque des dents, se reconnaît dans l'impossibilité de poursuivre !

Lugubre voyage, par ces horizons saturés d'horreur, hantés d'arbres hagards, où les corbeaux même n'ont pas repris leur hivernage ! — avec ce but lugubre d'identifier la dépouille incertaine, — à travers ces étendues où il n'a, depuis 1914, poussé que de la mort. Quels alignements de fosses militaires tirés au cordeau : la culture du charnier ! Les morts, divisés comme les vivants. Ici, des Français ; là, des Allemands ; ailleurs, des Anglais...

Mais, où les cœurs les plus robustes vacillent, c'est à Reims, prostrée dans le crépuscule, comme une multitude d'épaves près de couler, dont n'émergent plus que les superstructures, les grands mâts, les cheminées, les tours ébréchées de la cathédrale. Reims, où il faut coucher dans des chambres démantibulées, sans vitres, mordues par le gel nocturne.

De Reims à Vouziers, aux courbatures du trajet se mêle l'appréhension de la funèbre entreprise. Le ciel pluvieux pend comme un linceul sur la campagne ravagée.

Par le cercle dantesque, à perte de vue, le panorama de la plaine, cadavéreuse, où la chevelure des champs est râpée d'une pelade aride, les vastes plaques blanches innombrables des obus, avec les lignes de sutures des tranchées. Et ces arbres, dépouillés par la canonnade et les gaz, fantomatiques, aux gestes d'épouvante, comme pleurant leurs frères sciés à la base du tronc, tombés comme des soldats au bord de la route. Dévastation comme il n'en a pu se creuser de plus profonde, s'en étendre de plus vaste, aux pires bouleversements volcaniques. Pas un pouce de terrain qui n'ait été cassé, délayé, ramenant à la surface sa chair d'humus, des os de pierre et de craie, cent fois enfouie et déterrée, pétrie et remaniée pour composer cette désolation de fin du monde, d'où il semble bien que la vie soit exilée pour au delà de l'éternité. Oui, la terre est détruite. Ce n'est plus la terre, que ces contrées rigides, inanimées, qui vous fixent par les milliers d'yeux des entonnoirs comblés d'eau. Le deuil de la saison imprègne les âmes cruellement en peine, frissonnantes ou côte à côte avec ce compagnon imprévu, familier des ossements et des vers, le fossoyeur.

Vouziers, méconnaissable, défigurée de mille épreuves, comme écroulée sur les rives de l'Aisne, aux pieds du plateau de l'Argonne où s'est abîmé l'appareil disloqué de Garros, d'où son corps avait été descendu à la ville.

Vouziers — où, seul, se dressait encore intact le monument d'Hippolyte Taine. Le buste survivant à la cité comme l'Intelligence au-dessus de la France...

Voici le cimetière :

Tout de suite, Audemars suit le guide.

Le père a trop présumé de ses forces, soudain accablées d'un retour de paludisme. Il doit se récuser, et Barrier reste à ses côtés, près de l'entrée.

Il n'y avait plus que les cimetières pour être en ordre, comme si les morts avaient eu pouvoir d'exiger des vivants, parfois, les soins inéluctables de la sépulture. C'est que la guerre, aussi, ne permettait par le chômage. Le fossoyeur, à un point de l'allée tourna à droite, désigna la seconde tombe de la rangée. C'était bien là, dans un entourage de planches auquel était clouée une croix de bois blanche où se lisaient, en noir, les noms, le grade, la date :

Le lieutenant Garros Roland, 5 *octobre* 1918...

Maintenant, il fallait obtenir de l'homme qu'il procédât à l'exhumation clandestine. Audemars réduisit ses scrupules. Il était midi ; le gardien s'en allait et ses collègues creusaient des trous, à la fosse commune. Le fossoyeur s'empara d'une pelle... Plus personne... Il pleuvait... La terre était tendre, la couche mince ; en quelques minutes, la pauvre caisse de sapin apparut.

Le couvercle détaché, les reliefs d'un corps s'enveloppaient d'une toile à bâche, bombant au torse, s'aplatissant aux extrémités ; là, sous la dépouille de ce suaire grossier, un corps s'étendait en uniforme d'officier de chasseurs à pied, aux deux galons d'argent de lieutenant, avec le numéro du régiment, 27, sans pieds, et, au lieu du visage, un magma surmonté de la calotte des cheveux, d'une coupe impeccable. Maintenant, le fossoyeur écarté, Audemars était agenouillé, penché sur le buste, propre comme au départ du camp, protégé par la combinaison qui ne reçoit aucune souillure à travers l'air (elle met le pilote comme dans une guérite), préservé de la terre, à la chute, par les débris de la carlingue

et du fuselage en pièces. La tunique déboutonnée, le linge, fin, apparut : c'était bien *le sien*. Plus de papiers, plus de montre, plus d'argent, tout avait été raflé par les écumeurs de la mort. Pourtant, un bijou leur avait échappé, coincé, dans le cou, sous le menton plaqué au thorax par le choc, retrouvé par l'honnête fossoyeur qui l'avait fixé à la poitrine. Audemars le lave, c'est l'épingle de platine, donnée par lui, au retour de captivité, le médaillon avec le portrait de l'amie, ses initiales gravées dans un aéroplane.

L'investigation atroce continuait, sous les mains délicates, le regard stoïque, de celui qui, seul, avait eu la confiance profonde, l'estime absolue du camarade et de l'homme. Du moins, en cette exhumation secrète, les reliques n'étaient pas violées par la curiosité vulgaire. Un détail encore confirmait l'identité indubitable, une dent encapuchonnée d'or, récemment, concordant avec la photo de mâchoire prise chez son dentiste...

Il n'y avait plus qu'à refermer le cercueil ; à rétablir la tombe avec son entourage, à disposer les fleurs et les palmes que l'on avait apportées.

Il n'y a plus qu'à laisser le Temps édifier à Roland Garros le monument sortable, digne de sa mémoire, à quoi ne sauraient satisfaire les commémorations du marbre sur une place, d'un nom à une rue, décernées aux combattants morts pour la patrie....

Roland Garros...

Entendez le témoignage unanime de tous ceux qui, dans la liberté de l'espace ou la cellule de la captivité, ont subi sa suprématie irrésistible...

Il a été un *Homme nouveau*, qui relève de l'Humanité entière, — et du Philosophe, du Savant, du Poète, de l'Artiste...

Il a été un *Exemple*...

La tombe de Vouziers est une borne, — du Passé à l'Avenir — des stades de la Marche massive aux empyrées du vol immensurable, — de l'esprit d'hier ligoté de toutes les routines anciennes, à la raison de demain, déchargée de toutes entraves...

Il a été un exemplaire de l'*homme nouveau*...

Je crois en avoir assemblé les preuves disséminées dans la tourmente où elles risquaient de s'effacer.

Vouziers...

Là, dans la Victoire et dans la Mort, s'est achevée la *Passion de Roland Garros*, alors qu'il n'avait plus rien à savoir de ce monde,

où il avait, au-dessus de tous, réalisé ce rêve millénaire : des Ailes, des Ailes, des Ailes...

autant, et plus que par la machine volante,
par le Génie de la Pensée et du Cœur,
par la Volonté,
par le Caractère,
par la Connaissance et le Sacrifice de soi,
toujours plus haut,

montrant « la Mort qui consacre, la mort qui, pour les vivants, devient un aiguillon et une promesse »

et justifiant la parole de Zarathoustra, que :

« Mourir ainsi est la meilleure chose »,
« Mourir au combat,
et répandre une grande âme ».

Jean Ajalbert,
de l'Académie Goncourt.

La crise des études sous la Révolution, origine du Romantisme

Nous vivons dans l'idée que les révolutions littéraires du début du dix-neuvième siècle ont été, dans la suite de notre histoire, un phénomène inouï, extraordinaire. L'extraordinaire, ce n'est pas que nos lettres soient devenues romantiques vers 1830, mais qu'elles aient pu rester classiques depuis la Renaissance. Si notre histoire littéraire a enregistré une si longue victoire classique, ce n'a pas été sans résistances, ni surtout sans retour de fortune. Comment d'ailleurs la littérature française avait-elle pu, vers le seizième siècle, se séparer des littératures européennes, restées romantiques et nationales, atteindre l'apogée du dix-septième siècle? Tout était venu de l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Sans eux nous en serions encore au moyen âge. Seuls, ils ont su donner à nos artistes le bon goût, la brièveté, la force et la simplicité. Toujours mal comprise de la foule, cette imitation des anciens, qui est une des clefs du classicisme, a été l'âme de notre histoire. On la retrouve à la base de ces règles qui ont dominé nos lettres pendant si longtemps.

Du début à la fin de cette histoire, on a vu, avec une régularité mathématique, les révolutions engendrer du romantisme. Au seizième siècle, Ronsard et la Pléiade, des aristo-

crates qui expriment les vues d'une élite patriote et savante, entreprennent d'arracher notre poésie à sa médiocrité. Qu'est-ce qui vient briser leur œuvre en plein essor? Les bouleversements des guerres de religion. A la faveur des catastrophes qui dispersent la première Académie française, jettent la cour et l'aristocratie dans les camps, rendent le premier rang au « rude populaire », une formidable vague romantique envahit la littérature française. En 1605, quand nos lettres commencent à se reformer, l'esprit public a subi un vaste recul. La cour est devenue tellement grossière que Mme de Rambouillet renoncera à y demeurer. La Tragédie, florissante vers 1560, a disparu. Elle est tellement oubliée qu'il faudra la redécouvrir sous Richelieu, ce qui sera l'œuvre de Mairet... Le mauvais goût italien, l'emphase espagnole font les délices d'un public ignorant qui portera aux nues les Romantiques de la génération de 1630, car, les guerres de religion ayant duré trente ans, il faudra subir quarante ans de romantisme avant de pouvoir en effacer les dernières conséquences. Quand une réaction deviendra-t-elle possible? Quand Richelieu aura rétabli l'ordre dans l'État, imposé au théâtre la Tragédie, fondé l'Académie, soutenu les Balzac, les Corneille, les Rotrou qui incarnent la seconde poussée classique. Quand ces résultats seront-ils compromis? Lors de la Fronde. Cinq ans de guerres civiles suffiront à rétablir la fortune du romantisme. Vers 1650, l'Académie cesse de se réunir, l'hôtel de Rambouillet se dissout ; la Cour, chassée de Paris, se réfugie dans les camps, où elle a autre chose à faire qu'à protéger les lettres ; la province, toujours arriérée et tout naturellement romantique, reprend la direction de notre littérature. Alors triomphe l'explosion Burlesque. Alors la Tragédie, pierre de touche du classicisme, parce qu'elle représente l'idéal d'un public extrêmement raffiné, s'effondre pour la seconde fois. De 1650 à 1657, on cesse presque de représenter des tragédies. Corneille lui-même, à l'affût du goût nouveau, ne compose plus guère que des *tragi-comédies (Don Sanche d'Aragon)*, c'est-à-dire quelque chose d'étrangement proche du Drame romantique. S'il y a eu un moment où notre littérature a failli faire l'économie de la « bataille d'*Hernani* », c'est bien en 1655. Cependant Corneille, découragé, se retire ; le mauvais goût Précieux ou Burlesque triomphe. Pour arrêter ses progrès, il faudra attendre que l'ordre se soit consolidé,

l'élite reconstituée. Si la fortune du classicisme a pu survivre à tant de secousses, elle ne l'a dû qu'à la rapidité de ces rétablissements. Dès que la France reprenait haleine, une généreuse élite ressentait vivement le contraste entre sa médiocre littérature et les grandes œuvres de l'Antiquité. Elle entreprenait de l'effacer en imitant, à son tour, les grands modèles latins et grecs. La monarchie soutenait résolument ces efforts, car l'idée de faire de notre littérature l'égale des plus glorieuses littératures du monde, flattait naturellement des princes cultivés et soucieux de leur prestige. Avec leur appui, le fragile bon goût d'une minorité pouvait triompher des résistances populaires. Cette alliance, qui avait déjà porté ses fruits au seizième siècle, au moment de l'accord de la Pléiade et des derniers Valois, de Ronsard et de Charles IX, et, en 1635, lors de l'entente de Richelieu, de Malherbe, de Balzac et de Corneille, allait jouer pour la dernière fois en 1660.

*
* *

La victoire des Classiques de 1660 est célèbre, mais son caractère est encore aujourd'hui méconnu. Cette victoire a été un véritable coup de force. Une petite minorité, formée à l'écart de la masse de la nation, a imposé son idéal à la France par des moyens dont le plus efficace a été l'appui déclaré du pouvoir. On imagine trop souvent un siècle de Louis XIV tout retentissant de ses faciles succès. On voit, dans les *Satires* de Boileau, un divertissement agréable. Ses victimes n'auraient été que d'insignifiants fantoches. A la vérité, la bataille a été autrement rude. Qu'on songe à ce qu'était la France d'alors : l'esprit public se relevait à peine de l'explosion de romantisme outrancier qui avait rempli tout le début du siècle. Sur la scène, Quinault triomphait, Saint-Amant passait pour un grand homme, Cotin était la coqueluche des salons. Pour la foule qui fait alors le goût et la mode, le dix-septième siècle, ce sont les Burlesques et les Précieux, les romanciers héroïques et les poètes grandiloquents, Colletet, d'Assoucy, Cassagne, Brébœuf, Boyer, Saint-Sorlin, Pradon, Benserade... Molière, Boileau, Racine arrivent alors. Sur ce Parnasse grotesque ils font régner soudain une Terreur sèche. Leurs railleries, qui ne respectent rien, s'attaquent aux plus hautes réputations

avec une violence qui les conduirait aujourd'hui devant la Justice. Et ils seraient morts cent fois assommés, si le roi et quelques courtisans puissants ne les avaient couverts, s'associant indirectement à leurs campagnes, donnant au théâtre le signal des applaudissements et forçant pour eux les répugnances du public. Il fallut que Louis XIV menaçât pour qu'ils fussent élus à l'Académie. Toujours ils y furent en minorité et l'on exagérerait à peine en disant qu'au dix-septième siècle l'Académie était Précieuse ou Moderne, c'est-à-dire, au fond, romantique. La légende qui a fini par représenter le Classicisme comme l'erreur naïve d'un temps, comme un état d'esprit naturel et facile, se trompe du tout au tout. On se laisse abuser par les témoignages éclatants de quelques grands seigneurs ou ceux de rares gens de goût, lorsqu'on s'imagine que les idées de ces grands poètes aient seulement été comprises. Ils ne furent et ne restèrent goûtés que d'une infime minorité. Dans l'immense production de l'époque, leurs œuvres paraissaient noyées. Quand Racine se retira de la scène, quand Boileau, vieilli, se fut enfoncé dans la retraite, quand Molière et La Fontaine furent morts, il n'y parut guère à voir l'activité de la littérature du temps. Il restait assez d'imbéciles en France pour contenter ce public stupide qui, après avoir bâillé aux *Plaideurs*, s'en allait applaudir Thomas Corneille, un fort en thème dont la gloire ne pâlissait pas : il était Précieux. Dans ce dix-septième siècle qui, pris en bloc, est l'âge authentique du mauvais goût, on peut presque compter les œuvres classiques qui se sont imposées par elles-mêmes. *Les Plaideurs*, *Britannicus* sont des fours. Le *Misanthrope* fait vingt représentations. Ces échecs auraient été tout de suite irréparables. Racine ou Molière, découragés dès leurs débuts, se seraient peut-être décidés à la retraite, si le roi n'avait revisé l'affaire, appelé les comédiens à la cour, témoigné de son admiration sans réserve. Alors commencent des campagnes de libelles dont la grossièreté passe tout. Molière, Boileau, Racine y répondent aussi furieusement que leurs adversaires : mais qu'est-ce qui fait, en fin de compte, pencher la balance en leur faveur? L'assurance que le pouvoir est derrière eux, les protège, empêche qu'ils soient étouffés sous le nombre. Ils n'éprouvent que trop leur faiblesse devant l'opinion. La vie de Molière se passe en *placets* au roi. Boileau, Racine y recourent inlassablement. Est-il excessif, dans ces condi-

tions, de penser que leur succès a eu tous les caractères d'un coup de force, qu'ils en ont imposé à leurs contemporains au moins autant par leur attitude que par une supériorité d'esprit qui n'a été admise que bien plus tard? C'est un siècle après qu'on s'est représenté le dix-septième siècle comme un âge « classique », où le moindre bourgeois bayait d'admiration devant les « chefs-d'œuvre » de Racine ou de Molière. Alors les Romantiques mettront leur triomphe final sur le compte de la routine et de l'ignorance. A cette routine ils opposeront leur intelligence ouverte, leur goût des nouveautés hardies. Pauvres nouveautés, hardiesses chétives auprès de celles que les hommes de 1660 ont jetées à la figure de leur siècle, en appelant hardiment au goût d'un petit nombre et au suffrage de la postérité!

Un moment ils ont cru tenir la victoire. Mais le temps de cette victoire a été court. C'est vers 1660 qu'ils débutent. Dès 1675 leurs progrès dans l'opinion paraissent arrêtés. En 1685, Molière et La Rochefoucauld sont morts, Racine s'est retiré à l'écart. Leur élan est brisé par ces pertes. Jamais ils n'ont pu aller plus loin qu'en 1670, c'est-à-dire que tout se passe comme si les avantages de leurs premières campagnes et ceux de la protection du pouvoir avaient été réalisés tout de suite, n'avaient plus pu être élargis par après. Dans sa masse, la France est restée Précieuse, Romanesque, entichée du burlesque ou de l'emphase. Pour elle, leur œuvre prodigieuse, qui égale les plus grands efforts de tous les siècles, n'est qu'un élément négligeable dans l'océan de la production littéraire. Vingt-sept ans après la poussée de 1660, en 1687, Perrault, fidèle interprète de l'opinion, porte-parole de l'Académie, constate dans son *Poème sur le siècle de Louis le Grand*, puis dans ses *Parallèles*, que Chapelain a surpassé Homère, Segrais, Virgile, que l'immortalité est acquise à Tristan, à Gombaud, à Godeau, à Sarrasin : Chapelain! Tristan! Godeau! Voilà donc le dernier mot du dix-septième siècle? Comment les classiques vieillis pourraient-ils remonter un tel courant?

Peu de critiques ont vu le véritable caractère de ce parti des Modernes qui apparaît alors. Ce parti c'est, sous sous un masque trompeur, le vieux parti des Précieux et des Burlesques battus en 1660. On s'est laissé abuser par les idées neuves grâces auxquelles Perrault ou Fontenelle donnaient le change sur leur but véritable, qui est la

réhabilitation pure et simple des mauvais écrivains exécutés par Boileau. Pour tenter de les discréditer, c'est au prestige des Anciens qu'on a fait appel jadis. En discréditant les Anciens à leur tour, on rendra possibles, pour l'avenir, toutes les révolutions du goût. Or la foule est acquise d'avance à une pareille opération, car elle adore toujours Cotin et Brébœuf, et les Classiques eux-mêmes, dans la mesure où leurs œuvres se sont imposées, ont affaibli la gloire de ces modèles qu'ils ont égalés.

Qu'est-ce que Fontenelle? Un Précieux. Qu'a été Perrault? Un Burlesque. Ces champions des idées nouvelles sont des attardés de 1655, acharnés à défendre ce qu'il y a de plus usé. Mais ils rencontrent en cela le goût de la foule, qui n'a jamais admis les idées classiques et qui ne pardonne pas à Boileau ses attaques contre tant de chères idoles, Brébœuf, Chapelain, Quinault. En en appelant à la foule, Perrault est sûr de la victoire. Et que lui dit-il? Que la France est assez grande pour se passer de modèles, que le progrès des sciences et des arts l'emporte vers des destinées bien supérieures à celles de cette chétive Antiquité, qui n'a même pas connu la peinture de Le Brun et la philosophie de Descartes... Détestable argument qui devait aller droit au cœur de la masse. Trouve-t-elle jamais un temps préférable à celui où elle vit? Ses goûts sont toujours les meilleurs, ses maîtres les plus intelligents, ses œuvres incomparablement supérieures. Et cette masse commence à parler haut. Sous les apparences d'une querelle de littérature pure, on assiste, vers 1690, à la répétition d'une de ces poussées de démagogie primaire qui sont la règle et le fond de notre histoire. Dans les salons, dans les ruelles, dans les premiers cafés, parmi ce public fait de marquis turlupins, de bourgeois bornés, de bas-bleus et de cuistres, on assiste à une levée générale de boucliers. On s'insurge enfin contre ceux qui veulent en remontrer à la France avec ces Anciens qui n'étaient, après tout, que des radoteurs ignorants. De quel droit rabaisse-t-on devant eux le dix-septième siècle? Que devient le progrès? Quel compte tient-on des étonnantes nouveautés des sciences et des arts? On a fait trop d'histoires avec ces Homère et ces Sophocle : parlez-nous de Brébœuf, de Cotin, de Quinault! Voilà qui est puissant, neuf, admirable! Voilà qui est surtout vivant : ces hommes-là marchent avec leur siècle! Et

si les champions des Modernes sont étonnants d'ignorance, s'ils jugent Homère sans savoir le grec, cette ignorance est leur caution aux yeux de la foule. Tout de suite, leur parti eut son aile révolutionnaire. On vit naître le nom et l'idée des « humanités modernes », de la démocratisation des études. Des exaltés réclamèrent la fin de l'enseignement du latin, réforme qui sera réalisée par la Révolution et deviendra une de ses « conquêtes ». On comprend que, plus tard, les hommes de gauche au pouvoir aient vu dans ces ignorants des hommes de progrès, des précurseurs. En fait, ils incarnaient cette résistance populaire à tous les progrès véritables qui avait si longtemps paralysé, en France, le développement d'une culture supérieure, et que seule la monarchie éclairée tenait en échec.

Éternelle fragilité de la civilisation ! Qui dira les miracles qu'il faut pour former un goût? Le bon goût n'est jamais que le privilège d'une élite. Ce privilège agace la foule. Avec quel succès les Modernes en appellent au sentiment de l'égalité, si vif chez les Français : pas de monopole du goût ! Chacun peut avoir le sien, qui n'est pas, après tout, plus mauvais qu'un autre. Boileau se réclame de celui d'Horace. Mais le goût de Paris vaut bien celui de Rome. En douter, c'est décrier le siècle de Louis XIV, faire acte de mauvais citoyen. Désormais les détestables écrivains discrédités par Boileau, Racine ou Molière, peuvent relever la tête, car si le progrès n'est pas un vain mot, le progrès n'est plus avec ceux qui imitent encore une immobile Antiquité, le progrès, c'est eux. Qu'y a-t-il de plus moderne, de plus caractéristique de ce siècle de lumières que les Précieux et les Burlesques? La théorie du progrès est leur réhabilitation en règle. Elle ruine le dogmatisme classique, justifie toutes les audaces et rend, du coup, le Romantisme possible. Et toute résistance est difficile de la part des Classiques, parce que leur attachement aux Anciens leur donne maintenant une allure arriérée, dénigrante, qui contraste fâcheusement avec la largeur d'esprit des Modernes. Toutefois, ils peuvent encore rétablir la vérité, rallier leurs partisans autour de leurs œuvres, les opposer en bloc, comme en 1660, à celles des mauvais écrivains. En maintenant la discussion sur le terrain des idées générales, les Modernes rendront cette manœuvre impossible. Leur secret sera de ne pas faire de personnalités, de noyer la polé-

mique pour paralyser les réactions de Boileau et de son école. Puisque les œuvres des Classiques ont fini par s'imposer, pourquoi s'aliéner leurs admirateurs? Pourquoi ne pas se les concilier en exaltant le dix-septième siècle en bloc? Alors ils vont criant partout que ces œuvres sont des chefs-d'œuvre, qu'il n'y a rien qui puisse les égaler dans tous les siècles. De ce jour, leur triomphe est certain.

*
* *

Ce qui surnage au dix-huitième siècle de l'effort classique, c'est un ensemble de conventions stériles. C'est aussi un principe, celui de l'imitation des Modernes. Crébillon imite Corneille, Voltaire, Racine, et c'est là une suite directe du triomphe de Perrault. Si Racine, en effet, a surpassé Euripide, il devient absurde d'imiter encore Euripide. Mais en imitant les Français du dix-septième siècle, leurs successeurs se condamnent à copier servilement leurs clichés, leurs moules, leurs formules. L'effort de transposition qui rendait si féconde l'imitation des Anciens, se transforme en un facile décalque. Aussi le dix-huitième siècle est un désastre. Les seuls genres qui brillent encore sont ceux que les classiques de 1660 n'ont pas illustrés : l'histoire, les sciences, la philosophie. Là, du moins, il n'est pas possible de les imiter.

Cependant les effets de la campagne démagogique des Modernes ne s'arrêtent pas. Ils attendent, pour rebondir, une occasion nouvelle. Bientôt les arguments qu'on opposait à l'imitation des Anciens s'appliqueront à l'imitation des Modernes avec une logique parfaite. Que faudra-t-il pour cela? Que les grands hommes du dix-septième siècle aient un peu vieilli, soient devenus Anciens à leur tour. Alors ils se feront traiter de « Perruques », comme on avait raillé, vers 1700, la « Barbe » d'Homère. C'est l'affaire de cent brèves années. Dans la victoire des Modernes, le triomphe et presque la date du Romantisme sont inscrits.

*
* *

Ceux qui en doutent n'ont qu'à considérer l'étrange similitude des arguments des Modernes et de ceux des Romantiques. En 1830 c'est bien au tour de Racine et de Corneille, démodés, de se voir opposer un Shakespeare, un Schiller

qui les surpassent en nouveauté et en « génie ». Et si Perrault avait dit : « Homère, Euripide sont archaïques, ennuyeux, naïfs. Ce sont des radoteurs monotones. On meurt de fatigue à les lire », les Romantiques paraphrasent maintenant : « Racine, Voltaire sont « pompiers », assommants. Assez de ronron ! Finissons-en avec le récit de Théramène. » Si Perrault jugeait les Anciens illisibles au siècle de Louis le Grand, qui était le siècle du « bon goût et des lumières » et dont l'esprit était « mille fois plus poli que le leur », les Romantiques s'écrient : « La Tragédie classique apparaît périmée, avec ses règles étriquées, au siècle qui a vu la Révolution et qu'emporte un souffle enthousiaste. » Et si les Modernes concluaient : « Comment peut-on parler de la supériorité de Virgile ou de Sophocle après Corneille, Brébœuf et Racine », les Romantiques achèvent : « Qui peut comparer Racine et Corneille, ces perruques poudreuses, à l'étincelant Shakespeare ou à l'éblouissant Schiller qu'on nous révèle enfin? »

Perrault avait montré la voie où s'est engouffré le Romantisme. Il a fait plus, il a détruit devant son siècle le vrai Classicisme, et il faut se souvenir, pour comprendre les faciles victoires romantiques, qu'en 1830 le classicisme de 1660 n'existait plus. Les critiques et les ironies du Romantisme se sont exercées sur un classicisme de décor qui citait Boileau, admirait Voltaire et blâmait les fautes de goût de Sophocle, un classicisme de salon et de boudoir qui a paru démodé vers 1830 et qui méritait de l'être. La doctrine classique, c'était alors des formules usées, de grands noms et de grandes phrases, la raison, le goût, les règles, ample matière pour l'armée des cuistres. Tout cela n'avait plus rien de vivant. Arnault, Lemercier, Viennet portaient à Charles X des pétitions larmoyantes contre l'avènement du « mélodrame » romantique. Mais ils n'arrivaient pas à motiver leur indignation autrement qu'en poussant des cris d'horreur. Risibles survivants d'un grand âge, ils admiraient dans les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille les effets de l'imitation des Anciens, tout en repoussant cette imitation elle-même. Leurs crânes chauves étaient le meilleur argument du Romantisme, qui avait du moins pour lui les vivants.

Ces observations rendent compte de bien des choses. Ce qu'elles n'expliquent pas, c'est la puissance irrésistible de la

poussée romantique de 1830. Sa victoire, dont les contemporains ont bien vu le caractère extraordinaire, sera aussi foudroyante qu'inexplicable. Car, malgré bien des luttes, la tradition classique n'avait cessé de tenir bon pendant deux siècles. Et si le dix-huitième siècle s'était ouvert sur le triomphe des Modernes, les causes qui avaient déjà provoqué tant de réveils classiques restaient actives. Il était à présumer que tôt ou tard, de bons esprits s'apercevraient de l'erreur commise en 1690, reviendraient à la vérité. Voltaire, écœuré par le mauvais goût de son siècle, en avait eu des lueurs. Chénier, lui, a réellement compris ce qui se passait. Très « Ancien » lui-même, il est revenu à une juste idée de l'Antiquité. Qu'on relise son *Commentaire sur Malherbe*. Il a vu ce que le dix-huitième siècle aurait dû faire. Il n'est pas douteux qu'une Renaissance classique était amorcée dès 1780. Pourquoi, quelques années plus tard, la fortune de cette Renaissance a-t-elle sombré? Pourquoi n'avons-nous eu que le Romantisme? Pour le comprendre, il faut voir quels malheurs irréparables ont déchaînés sur la littérature française les désastres de la Révolution.

*
* *

Dans ses prospectus de 1799, le collège des Bénédictins de Pontlevoy se vante d'être la seule école secondaire qui n'ait jamais été fermée pendant la Révolution. On imagine sans peine ce que put être l'enseignement ailleurs. Le clergé, qui l'assumait dans toute la France de 1789, avait été exilé, décimé. Quand le Consulat eut réorganisé les études, on ne manqua plus que de professeurs. Les rapports ne tarissent pas, vers 1803, sur la médiocrité des maîtres. Ces maîtres sont tous des laïcs, c'est-à-dire des amateurs. Leur traitement minime, leur chétive situation de fonctionnaires nomades, en rendent le recrutement plus difficile encore. Ni l'uniforme à collet vert dont ils furent affublés, ni les roulements de tambour qui marquèrent désormais les heures de classe, ne furent inutiles pour faire croire à la France qu'elle avait désormais un enseignement secondaire. La conséquence en fut l'avènement, vingt ans plus tard, de la plus ignorante des générations. On s'est montré surpris que les Romantiques aient traité Racine de « polisson » et Boileau de « perruque ». En s'exprimant ainsi, ils ne faisaient

aucun effort d'originalité : ils résumaient leurs connaissances littéraires dans toute la sincérité de leur cœur.

Il serait illusoire de chercher à expliquer le Romantisme en passant sous silence que les principaux romantiques n'avaient jamais fait que des études insuffisantes ou médiocres. Hugo n'entre qu'à quatorze ans à la pension Cordier et doit renoncer, après quelques mois, à se présenter à l'École polytechnique. Vigny écourte ses classes. Dumas père est un primaire. George Sand n'a jamais étudié que des romans. C'est là un des secrets du vieillissement rapide des œuvres romantiques, coupées de cette culture supérieure qui permet seule de dominer les caprices de la mode. Mais si les maîtres n'ont reçu qu'une si médiocre instruction, qu'a-t-il dû se passer pour la masse des disciples, ceux dont l'adhésion, puis toute la propagande enthousiaste, ont fini par décider du succès? C'est passer toutes les bornes que de représenter l'explosion de 1830 comme la victoire du progrès sur une tradition arriérée. La note juste semble avoir été donnée par cette observation pénétrante d'un romantique allemand dans *le Globe* de 1826 : « En Angleterre, Hazlitt a prétendu que le genre classique, ou, pour mieux dire, notre goût pour ce genre, vient de l'éducation de collège. Dans nos classes, en effet, nous vivons dans l'Antiquité... *Il assure que des poètes romantiques de son pays aucun n'a reçu une éducation universitaire.* Bien avant lui, le philosophe Reid avait eu la même idée. » Il est impossible de mieux dire que l'ignorance a été l'âme du Romantisme, que les romantiques étaient des autodidactes qui ne savaient rien des problèmes qu'ils tranchaient.

On a parlé à ce moment-là du « mal du siècle » comme d'un phénomène extraordinaire, alors que cette inquiétude, ce déséquilibre n'avaient rien que de banal pour une jeunesse désorientée par le manque d'instruction et vingt-cinq ans de troubles politiques chroniques. Jetés dans un pays dont les traditions intellectuelles avaient toujours eu pour base des études classiques solides, les hommes de 1825 ou de 1830 ne comprennent plus rien à une France, à un monde qui ont été formés par des pères devenus étrangers. Par la ruine de l'enseignement, la France perd, d'un seul coup, l'avantage que lui conférait sur l'Europe, depuis trois siècles, la supériorité de sa culture. Les autodidactes qui l'inondent s'y sentent aussi dépaysés que des Bas-

Bretons ou des Suisses sous l'ancien régime, rééditent à des milliers d'exemplaires le cas de Chateaubriand ou de Rousseau. Tout en eux révèle l'absence d'un fonds d'études normal. A vingt ans, tout leur apparaît inouï, extraordinaire. Ils découvrent la gloire, la morale, l'amour, le monde enfin. Qu'on relise les pages où Vigny s'imagine comprendre pour la première fois l'esprit militaire, George Sand, la passion, Hugo, la poésie, ou Augustin Thierry, l'histoire ! Rien n'est amusant comme cette littérature. Mais ces divertissements masquent mal un fait essentiel : ces nouveaux venus ignorants apportent aussi la haine tenace du primaire pour la culture supérieure et ses contraintes, pour toutes les contraintes. Ils réclament des réformes et les veulent dans le sens de la liberté. Ils sentent que s'il leur faut se débrouiller au milieu des règles et des traditions où se jouaient les Classiques, jamais ils n'en sortiront. Et ils font valoir que, depuis vingt-cinq ans, les anciens genres se montrent stériles, sans s'apercevoir que cette stérilité provient, non de règles ou de principes qui sont restés utilisables pendant cent cinquante ans, mais des désastres qui ont abaissé le niveau intellectuel de la nation. Leurs arguments, dans la mesure même où ils expriment la vérité, aident à apprécier un grand fait : c'est que l'intelligence française a subi, de 1820 aux environs de 1840, un brusque affaissement, conséquence des destructions prolongées de l'époque révolutionnaire. Alors se paie l'interruption des études pendant dix années, la proscription des maîtres, la désorganisation des centres de la pensée et de l'intelligence : Académies locales, Ordres contemplatifs, Sociétés, Salons, etc., le règne de la pique et du sabre, la ruine enfin de la France de l'ancien régime où la culture classique avait sa place faite et régnait comme une institution. Les grands réalisateurs de la Restauration qui travaillent avec acharnement à réparer les ruines de dix ans d'anarchie et de vingt-cinq ans de guerre, Richelieu, Louis, Villèle, Martignac, peuvent rétablir l'ordre, ramener la prospérité matérielle. Ils sont désarmés devant cette génération d'autodidactes inquiets qui ignorent à vingt-cinq ans les vérités de bon sens familières jadis aux collégiens de l'ancien régime. Les affaires du classicisme, excellentes encore en 1789, risquent d'en être définitivement compromises, non que le moindre argument nouveau puisse être apporté contre lui, mais parce

que son idéal est devenu trop difficile à atteindre pour les moyens du siècle. Les formes d'art qui convenaient à Racine, élève de Port-Royal, familier de tous les grands poètes de l'Antiquité, ami de Boileau, de La Fontaine, de Molière, ne sont plus utilisables pour un Victor Hugo qui a passé sa jeunesse à faire l'école buissonnière et à relire du Chateaubriand, ou un Dumas père, sur la formation intellectuelle duquel il est inutile d'insister. Que l'art ne change pas, que les fameuses *règles* subsistent, et ces poètes, ces dramaturges, qui ont une imagination d'autant plus vive qu'elle est plus spontanée, du lyrisme, en un sens du génie, seront condamnés à l'échec et au naufrage. Tel est le sens de la grande revendication romantique pour une réforme qui introduira la liberté dans l'art. En réclamant la liberté, ils réclament le droit à la vie. Le Classicisme, incapable de refouler toute une génération dans l'ombre, s'en trouve d'avance condamné.

On s'est souvent demandé pourquoi la défense des idées classiques avait été si faible entre 1820 et 1830. Elles étaient indéfendables dans des conditions pareilles. Il n'est pas excessif de soutenir que toutes les polémiques du temps n'ont été qu'un trompe-l'œil. Celles du *Globe*, notamment, frappent par leur inconsistance. Et puis, qu'étaient ces Pseudo-Classiques qui représentaient alors la résistance au Romantisme, sinon une première mouture des causes qui ont amené le Romantisme, des déchets de l'Ancien Régime qui avaient réussi à percer grâce à la désorganisation et au nivellement révolutionnaire? Qu'auraient été les grands Classiques de la Restauration s'ils étaient venus en 1770? Des inconnus. Plus on approfondit les choses, plus on voit que Romantiques et Pseudo-Classiques se battaient en famille. Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que le Romantisme n'a pas été dû à un effort de doctrine, a été, au contraire, un phénomène presque mécanique, un phénomène social. C'est aussi que les confusions introduites dans notre histoire pour masquer de si fâcheuses origines ont obscurci, jusqu'à nos jours, la littérature française. Pendant un siècle, l'explication la plus logique et la plus simple n'a même jamais été envisagée : elle eût blessé les dieux.

Cette idée que le Romantisme a triomphé pour des raisons qui n'ont presque rien à voir avec la littérature se heurtera sans doute encore à de fortes répugnances. Elle

s'appuie pourtant sur les faits. Il est inouï, presque inexplicable, si l'on n'a pas recours à un effondrement du niveau intellectuel de la nation, que les grandes œuvres de Racine et de Corneille aient pu cesser d'être jouées sur le Théâtre-Français, faute d'un public, de 1830 à 1838. Or, la première de ces dates correspond exactement au moment où la génération qui avait moins de quinze ans avant le rétablissement d'un régime à peu près normal, arrivait à l'âge d'homme, à la trentaine. Et lorsque les grands Classiques reparaissent, avec Rachel, c'est qu'une génération nouvelle se lève, qui avait cinq ou six ans en 1816, et qui a fait de nouveau des études régulières. Cette génération, dont Musset, Ponsard, Augier seront les plus brillants représentants, se retrouvera presque Classique un jour. Elle éliminera les outrances du Romantisme, qui s'effondrera aussi rapidement que le pseudo-Classicisme s'était effondré devant lui. On voit sur quelles coïncidences saisissantes repose la thèse que nous esquissons et d'après laquelle le Romantisme de 1830 n'est qu'une suite normale de la désorganisation des études, une conséquence tardive des destructions révolutionnaires dans le domaine de l'esprit.

*
* *

Les suites de ces événements ont été incalculables. Ils avaient déterminé le sens des doctrines. Les doctrines du dix-neuvième siècle ont paralysé à leur tour la littérature française. Ce qui nous fait illusion sur ce point, c'est l'extraordinaire abondance des talents qui s'y sont succédé. Mais cette abondance était la simple conséquence de circonstances matérielles qui auraient dû normalement faire de ce siècle le plus grand de notre histoire. La population française, en doublant, devait doubler aussi le nombre des artistes. L'instruction, en atteignant un chiffre quintuple de Français, devait multiplier les génies. Pourquoi alors n'y avons-nous pas eu deux Corneille ou seulement trois Voltaire? Songeons qu'au dix-septième siècle les guerres civiles et leurs ravages ont paralysé, jusqu'à 1655, la moitié de la France, tandis qu'au dix-neuvième la prospérité croissante et l'enrichissement régulier de toutes les classes de la nation créaient aux arts des conditions qui ne s'étaient jamais encore rencontrées! Dès maintenant, on

peut observer que ces conjonctures extraordinaires n'ont pas produit dans les lettres tout ce qu'on pouvait en espérer. Jamais, certes, dans notre histoire, on n'a rencontré tant de talents, mais ces talents se sont presque tous arrêtés à mi-côte. De grands génies comparables aux Bossuet, aux Racine, aux Montesquieu, aux Rousseau, mettons, pour être large, que nous en ayons eu à peu près autant que le dix-septième ou le dix-huitième siècle. Eh bien ! c'est encore trop peu ! Il y a là un déchet qui n'est pas contestable et devant lequel il est permis à l'observateur impartial de se demander s'il n'aurait pas mieux valu continuer, dans le sens des siècles classiques, un mouvement qui n'était pas stérile, puisqu'il nous avait donné, dans le temps de son plus grand discrédit, un André Chénier? Le nombre et la variété des talents du dix-neuvième siècle, talents magnifiques, mais dont aucun n'est complet, ce qui est le contraire exactement du dix-septième siècle. forment un argument presque irréfutable. Car c'est la nature qui produit le talent et nous n'y pouvons rien, mais ce sont les règles, les doctrines et le travail (qu'on songe au mauvais Racine de l'*Alexandre*) qui lui permettent de s'épurer et de devenir parfait.

*
* *

Lorsqu'on prend Racine après Corneille, on remarque sans peine que Racine a compris toute la grandeur de Corneille et que, gardant l'excellent, il a voulu seulement y ajouter. Lorsqu'on aborde Chénier, on voit qu'il contient le meilleur de l'esprit de Racine et qu'il cherche, sans renier quoi que ce soit d'un si bel héritage, à l'enrichir en le conservant. Ces grands génies nous montrent un effort intelligent vers le progrès et l'on peut dire que le temps qui les sépare n'a pas été perdu et que la différence de leurs âges leur a fait gagner plus d'expérience. Leur leçon, qui n'a jamais été comprise de la masse des Français, se résume en quelques observations bien simples : on imite toujours quelqu'un, même lorsqu'on a la prétention d'être entièrement original. Faute de suivre de bons auteurs, nous copierons bien vite les pires. Sachons donc nous attacher tout de suite à des maîtres exquis. Et puisque Homère a fait un poème sublime, ou Euripide, une touchante *Iphigénie*, en faisant encore une *Iphigénie*, on

n'aura qu'à s'inspirer de ce délicieux modèle. On ne retombera plus ainsi dans des défauts que l'expérience des siècles a permis de découvrir et l'on pourra transposer et conserver les traits, les inventions qui font le charme de l'œuvre antique. Rien ne sera abandonné au hasard, aux faiblesses de l'artiste. Tout sera calculé pour une beauté éternelle. La sagesse d'une telle méthode est si évidente qu'elle a inspiré toute la science moderne. Le chimiste de génie, le grand physicien, ne supprime pas d'un coup l'œuvre de ses devanciers. Il la repense, élimine tout ce qui a vieilli, ou ne s'accorde plus avec les expériences récentes, transforme et rajeunit la théorie primitive par des mises au point où se marque sa propre originalité, et restaure, dans l'ancien cadre, une vérité nouvelle. Berthelot et Lavoisier, Lamarck et Darwin, Archimède et Newton travaillent ensemble à travers les temps et les âges. Ainsi l'imitateur des Anciens, Malherbe ou Chénier, collabore avec les plus grands esprits de tous les siècles, met en commun la fleur de dix génies. Cette méthode nous a valu, d'une part, les merveilles des sciences contemporaines, et, de l'autre, ce théâtre unique où les beautés d'Euripide et de Sophocle se trouvent rajeunies et revisées par l'intelligence, la sensibilité et le goût d'un Racine. Lorsqu'ils ont rompu avec cette tradition, la barbarie Moderne et l'obscurantisme Romantique ont renié le principe même de la civilisation qui est de rendre les progrès possibles en donnant comme base de départ à l'homme les travaux de ses prédécesseurs. En méprisant ces trésors du passé, en en répudiant l'héritage, en prétendant se montrer entièrement « original », l'artiste moderne, vacillant et seul, se condamne à tout tirer de son propre fonds. Les esprits réfléchis se disent qu'à ce compte il lui faudra un génie surhumain. Ils songent aussi qu'en cas de réussite, un art fondé sur le mépris des traditions n'arrivera même plus à faire bénéficier les cadets de l'expérience des aînés, et qu'à chaque génération tout sera à recommencer. Partout ailleurs qu'en littérature, une pareille méthode ne peut produire que stérilité et qu'impuissance. Pourquoi en littérature en serait-il autrement?

ADRIEN DE MEEÛS.

Lieux communs pour le bien commun

Nous avons une tendance excessive à accuser autrui de nos malheurs, alors qu'il conviendrait souvent de ne nous en prendre qu'à nous-mêmes.

C'est ce qui se passe pour le change. S'il monte à notre détriment, la faute en est à New-York, à Londres, à Rotterdam, vendeurs des francs !...

Et vous donc, chers concitoyens, est-ce que vous en achetez? est-ce qu'un trop grand nombre d'entre vous, égarés par des suggestions néfastes, ne se précipitent pas hors des bonnes valeurs françaises, dans un de ces sauve-qui-peut où, chacun voulant se tirer d'affaire avant les autres, c'est la perte de tous au profit de personne, sauf des malfaiteurs toujours prêts à dévaliser les cadavres.

Et pourquoi tant de braves gens, et non dénués de bon sens, se laissent-ils emporter dans cette panique? C'est qu'ils ne sont pas défendus par ceux dont le devoir le plus élémentaire serait de les rassurer pour les maintenir en place, mais qui ne négligent rien pour les plonger dans un effroi désespéré. Comment avoir confiance dans les pompiers, quand on les voyait jeter à pleines mains des bidons d'essence sur toutes les matières inflammables?

Dans une salle de spectacle, quand le feu prend à un décor ou à un accessoire, ce qui arrive fréquemment, on en est

quitte pour l'émotion si un régisseur de sang-froid vient dire, au premier moment : « Aucun danger immédiat ; nous avons tout ce qu'il faut pour éteindre et on fait le nécessaire. Que chacun reste à sa place et il n'y aura aucun mal, mais si l'on se précipite en désordre vers les issues, vous risquerez tous de périr, non brûlés, mais écrasés. »

La panique ! elle est souvent due à l'hésitation des chefs. Une troupe qui les voit chanceler a bien de la peine à tenir. C'est rare chez nous devant l'ennemi, le Français ne perdant généralement pas la tête quand il s'agit d'un danger pour sa personne, mais, si c'est pour son argent, il devient pusillanime. C'est ainsi qu'on voit chez nous tant de sinistres gribouilles se ruer dans la fournaise du change, par crainte d'être échaudés.

Dans une de ses remarquables conférences, M. Octave Homberg ramassait la situation en une formule saisissante qui montre l'inexorable solidarité nationale à laquelle tout un chacun est soumis : « Ou bien nous serons tous sauvés, ou bien nous périrons tous. »

Il y a là, si l'on peut dire une sorte de neurasthénie *galétaire*, poussant au suicide ses victimes, déconcertées par des médecins incapables, qui terrifient au lieu de ragaillardir. C'est d'un véritable hara-kiri financier que nous donnent l'affreux spectacle ces égarés, s'ouvrant le bas de laine, dont le contenu se répand sur les marchés étrangers, engraissés de notre substance à mesure que nous dépérissons.

A qui la faute? Tout d'abord aux mauvais gouvernements qui, pourchassant l'argent français, le rabattent à grand fracas vers une ligne de tireurs apostés à la frontière, où il s'en fait un grand carnage.

Ces sinistres rabatteurs, qui fouillent tous les buissons pour faire sortir un gibier qu'il sera malaisé de ramener, sont de deux sortes.

En premier lieu, les politiciens menant avec leurs crécelles un vacarme qui met en fuite le lièvre Capital. C'est un animal timoré, que le moindre bruit des feuilles en chute fait détaler à toutes jambes, sans voir où il va, car ses gros yeux, écartés sur les côtés de la tête, ne lui permettent pas de regarder devant lui.

En second lieu, les courtiers faufilés dans tous les

taillis pour y lever les capitaux qu'il s'agit de mettre en branle.

Ayant d'abord opéré dans les classes dirigeantes, — c'est par la tête que pourrit une société, — les voici descendus dans nos campagnes où, chaque fois que se vend un veau ou un cochon qui ne tient pas à rendre des comptes au fisc, ils offrent des placements clandestins d'une plus-value rapide et d'un rendement en or. Comment résister à pareille tentation, surtout alors qu'on y voit succomber le voisin? Tout le monde s'abandonnant, c'est la ruine générale à bref délai.

Comment l'empêcher? Serait-ce en mobilisant la gendarmerie sur toutes les foires de France et des colonies? Ce n'est pas ce bruit de bottes qui remettrait les capitaux en confiance et le franc à son cours. Quelle pénalité saurait être efficace contre des gens chez lesquels la crainte de Dieu a moins de prise que celle de la gêne? On sait dans le monde entier que le Français est un héros quand c'est son sang qu'il s'agit de verser et un embusqué quand c'est son argent. La seule chance qu'on ait de redresser ce poltron serait de le délivrer de ses raisons d'avoir peur. Inutile de lui faire honte ou de lui prêcher de la morale civique, il ne connaît plus rien dès qu'on lui a mis en tête que son épargne, dont il est aussi « ménagier » que Panurge, risque d'être compromise.

A-t-il raison de le croire? Oui, si des gouvernements malavisés aventurent dans des opérations fiscales vouées à la ruine cette épargne si laborieusement amassée. Non, si l'on s'accorde enfin à reconnaître l'impérieuse nécessité d'abandonner une politique de destruction pour une politique de reconstruction, une finance de persécution pour une finance de perception; si l'on en finit avec une agitation révolutionnaire qui fait de chacun l'ennemi de son prochain, quand tout exige l'union dans le travail — où patrons et ouvriers, capitalistes et salariés, s'entendraient entre eux, non pour s'imposer les uns aux autres des sacrifices et des vexations, mais pour rechercher en commun les améliorations et les perfectionnements profitables à chacun.

C'est dans cet esprit qu'opère le socialisme américain,

auquel un chef de grand cœur et de haut esprit comme Gompers a fait comprendre que le bien de l'humanité n'est pas dans la guerre fratricide des classes, mais dans leur entente laborieuse.

Le Panurge susnommé cherchait « son bien premièrement et puis le mal d'autrui ». Les disciples de ce Panurge germanique qu'on appelle Karl Marx font passer en première ligne le mal d'autrui, c'est-à-dire du bourgeois. Quant au bien de la classe ouvrière, on verra plus tard.

Pour que la coopération nationale soit possible, elle doit reposer sur le désir de s'entr'aider et non sur celui de s'entretuer, et rechercher dans la compétition sociale des progrès, non des victoires.

Dans une attachante causerie, au banquet de la Ligue aéronautique, M. Louis Forest exposait la conception des associations de travailleurs aux États-Unis, où chacun a reconnu l'avantage de se concerter avec les patrons, en vue de travailler *mieux* pour gagner *plus*, au lieu de s'acharner dans une bataille aussi désastreuse pour le salaire que pour le capital. C'est ainsi que la plupart des ouvriers atteignent un *standard of life* supérieur à celui de nos classes moyennes et deviennent rapidement propriétaires d'une maisonnette et d'une Ford.

Voilà ce que les propriétaires des charbonnages anglais n'ont pas su faire comprendre à leurs mineurs. Sans doute devraient-ils donner l'exemple de ce qu'on pourrait appeler le sacrifice intéressé, la transaction rémunératrice. Le mineur leur reproche de ne pas engager les capitaux nécessaires pour mettre la mine en état de produire davantage et à meilleur compte par la modernisation de l'outillage et des procédés d'exploitation. A quoi ces patrons répondent non sans raison qu'il serait imprudent de risquer des capitaux (et il les faut considérables) dans une industrie où les prévisions et l'esprit de suite se heurtent aux prétentions incessamment croissantes d'une main-d'œuvre poussée à l'absurde par la surenchère politicienne. Comment établir les programmes de longue haleine comportant des engagements à longue échéance quand on sait qu'il n'est pas permis de compter sur leur réalisation, les collectivités n'ayant pas de parole?

Et voilà comme quoi la nation britannique, forte et vaillante, le pays des *businessmen*, d'un sens pratique si vanté et d'une vertu nationale si admirée, risque de mourir de faim, étendue sur ses richesses.

Il semble que le diable en personne, dans sa dernière incarnation le Bolchevisme, s'évertue férocement sur toute la surface du globe à précipiter l'une contre l'autre les forces dont la conjonction assurerait la tranquillité du genre humain par le pacifisme social, pour lequel les pacifistes de gauche manifestent si peu de dispositions.

Dans l'œuvre de reconstruction universelle dont l'urgence est partout reconnue, il faut faire la première part au redressement des esprits, faussés par la propagande allemande qui veut mettre au ban de la chrétienté une France représentée comme belliqueuse et comme tenant l'Europe en rumeur pour la rendre impraticable aux gens d'affaires transatlantiques.

Il y a chez tout bon Américain deux passions en présence et parfois en lutte : la générosité et le sens du *business* ; sa générosité est inspirée par la foi, son sens pratique éveillé par l'intérêt. Or, à l'heure présente, les États-Unis vivent dans la conviction que cette France, sous le signe de la Bête, prépare diaboliquement une guerre internationale et une guerre sociale, tandis que la douce Allemagne ne songerait qu'à ramener sur la terre une paix définitive.

Dans leur aveugle entêtement, ils se refusent à voir en celle-ci la cynique alliée du bolchevisme, dont ils ont une peur bleue, et en nous le peuple du labeur paisible et persévérant, qui ne demande à ses voisins que de ne pas l'opprimer et à ses concitoyens que de ne pas l'agiter.

Pour la première fois, cette année, le 1er mai a mérité son nom de « Fête du travail ». Aucune journée ne fut aussi calme et aussi sereine, tandis que l'Angleterre luttait héroïquement contre la grève générale et que l'Allemagne passait en revue ses armées de cadres qui, en liaison avec toutes ses industries et avec ses associés des Soviets, préludent aux nouvelles invasions de la barbarie scientifique.

Quelle ligue de salut national entreprendra d'ouvrir l'esprit non pas seulement de nos alliés d'hier, mais de nos

ouvriers, de nos paysans, de notre bourgeoisie et par-dessus tout de nos dirigeants. Puisse-t-elle arriver enfin à faire comprendre :

— Aux Américains : que la France est un pays qui, plus qu'aucun autre, reconnaît le besoin de la paix et que, malgré cela, son budget de défense nationale, considérablement réduit d'année en année, est minime par rapport à celui de l'Angleterre et des États-Unis, qui n'ont pourtant pas de voisins immédiats à redouter, étant protégés par la plus large frontière naturelle, l'abîme des océans.

— Aux Français : que leur pays est le plus favorisé du monde par ses biens matériels, même par la qualité sinon par la quantité de sa population, et que, tout compte fait, ce domaine leur offre un admirable placement de père de famille, à condition qu'on ne le dilapide pas en en jetant follement à l'étranger les titres de propriété.

— A notre gouvernement : que le relèvement du pays sera en bonne voie le jour où, rassuré sur l'emploi de l'impôt qu'il paie avec tant de peine, chacun reconnaîtra l'intérêt qu'il a à sacrifier une partie de son bien pour sauver le reste.

— A tous : cette réalité dont le comte de Fels a fait dans la *Revue de Paris* l'utile démonstration : que la France possède d'immenses richesses inexploitées ou mal exploitées (domaine public, monopoles, etc.), que c'est là qu'il faut chercher tout d'abord les ressources nécessaires à son redressement. C'est, dans cet ordre, d'idées une heureuse application de la fameuse formule de M. Renaudel : « prendre l'argent où il est ».

La voie du salut s'ouvrira lorsque l'État, renonçant à garder l'aspect d'un épouvantail qui met tout le pays en alarme et en désordre, prendra le parti de se faire l'organe des rapprochements et des conciliations, l'arbitre des intérêts en présence et le soutien des bonnes volontés.

Rôle enviable et qui ne semble pas impossible à tenir. Si l'on s'y essayait?

GROSCLAUDE.

L'arrestation du général Hoche[1]

I

— Il general !... Guarda, guarda che bello !...

Tumulte de rires et de cris. Tous les gamins de Nice à ses trousses, pans de chemises à l'air, Hoche heureux avance dans le soleil, et derrière lui le trot sonore des hussards de l'escorte soulève un nuage de poussière blanche.

Bien en selle, léger, dispos, sous les palmiers verts et les arbres en fête, puis par les ruelles étroites et sales pavoisées de linge sec claquant au vent du large, il va, riant à tout : au soleil, au ciel, à la lumière, au printemps, à toute cette exubérance radieuse de la nature et des êtres, à cette débauche de vie, de mouvements et de couleurs. Émerveillé, joyeux, il rit aux soldats qui le saluent, aux galopins qui piaillent, aux marchands d'oranges, aux poissonnières, aux bouquetières, à toutes les filles, cueille une rose, esquisse un baiser, hume un parfum, se retourne en selle pour rire à ses hussards. Et il lui vient comme une envie de chanter. Jamais, même au soir de Wissembourg, il ne s'est senti si vainqueur et si fort...

— Guarda, guarda che bello !

A la porte, tout son état-major l'attend. Saluts, présentations, il serre des mains, rit toujours, verbe haut et cœur en fête.

Ah ! on va faire du bon travail... Et tout de suite il lui faut

(1) Copyright 1926 by Gaston Gallimard.

une carte... Non, non, il ne tirera même pas ses bottes... Une carte de la haute Italie... Voyons, Nice est ici et Oneille là. Bon. Et il s'enferme tout seul.

Une demi-heure se passe.

— Entrez !

C'est Mermet, l'aide de camp. Le déjeuner est prêt, et...

— Fiche-moi la paix, Mermet !

Une heure...

— Entrez !

— Mon général, pour le déjeuner...

— Dis donc, Mermet, regarde... Non, pas là..., là... Eh bien ! tu vois, mon petit, c'est là que ça se jouera...

— C'est que je suis désolé, mon général, on ne vous attendait pas si tôt, et alors pour le déjeuner...

— Oui, mon petit, c'est là, —son doigt écrase la carte, — c'est là, de l'autre côté de ces montagnes, que se trouve le véritable champ de bataille où la question doit se vider avec l'Autriche.

— ...presque rien, mon général, et...

— C'est dans ces plaines que tu vois là qu'on gagnera la partie... Sans compter que les villages y ont des noms qui feraient de bien jolis noms de victoires... Écoute-moi ça : Arcole, Rivoli, Millesimo, Lodi... Tonnerre, ce serait bien leur tour !... Mais, dis donc, est-ce que tu vas me faire déjeuner aujourd'hui?

— Mais, mon général...

— C'est vrai, ça, voilà une heure que tu es là à me raconter des histoires... Tu n'as pas l'air de te douter que je crève de faim, moi ! Allez, allez, à table, bavard ! Tu me diras tout ça plus tard...

D'une bousculade joyeuse il pousse devant lui l'aide de camp ahuri.

...Il est certain que le repas ne peut pas être plus frugal : des olives, du pain, de l'eau.

— Et qu'est-ce que vous voulez de mieux, citoyens? Ce déjeuner m'enchante, il est digne de Léonidas... Jésus, comme disait ma bonne femme de tante, que ces olives sont bonnes, les noires surtout ! Mermet, goûte un peu les noires...

Et de rire... Ah ! la vie est belle !

— Entrez !

Bicorne en tête, sabre au côté, un général inconnu, un vieux à cheveux blancs...

— Le général Hoche?
— C'est moi, général!
— Général Dumerbion...

Encore un qui vient le saluer. Il en a tant vu depuis ce matin d'inconnus déférents et amis! Souriant, il se lève :

— Général, vous arrivez bien. Asseyez-vous, vous allez partager notre déjeuner. Il n'est pas riche, il n'a d'autre mérite que de rappeler les repas de Léonidas, je le disais à l'instant, ou, si vous préférez, de Pythagore avec ses disciples, mais c'est de bon cœur que je vous en offre votre part. Tenez, asseyez-vous là, à côté de moi, et me quittez ce sabre... Il faut vous mettre à l'aise.

Mais Dumerbion, immobile, ne bronche pas, il ne voit pas la main tendue. Il fouille ses poches et en tire un papier :

— Le Comité de Salut public arrête que l'expédition d'Oneille, qui devait être faite par le général Hoche, sera confiée au citoyen Guillaume Petit, général à l'armée des Alpes, auquel il a été donné des ordres à cet effet. Les représentants du peuple près l'armée d'Italie feront mettre sans délai le général Hoche en état d'arrestation et l'enverront à Paris sous bonne garde. Signé : Carnot, Collot d'Herbois.

Il replie sa feuille. Figé sur place aux premiers mots, Hoche, hautain, le toise de côté :

— Pardon, général, j'ignorais que vous fussiez un gendarme...

Dumerbion a pâli :

— Votre épée, général?
— Prenez-la, elle est là...

Il la prend, ouvre la fenêtre, fait un signe.

— Un mot, lui dit Hoche. J'allais me coucher, j'ai besoin de repos, et ma conscience me permet de dormir. Je ne puis être à vos ordres avant demain matin.

Dumerbion salue et tourne les talons. Derrière lui, la porte ouverte découvre deux gendarmes arrêtés dans le couloir.

...Ils sont bien gentils, vraiment. Tant d'émotion sincère, tant d'indignation spontanée le touchent infiniment... Mais si seulement ils pouvaient se taire, le laisser un peu tranquille... Il ne peut pourtant pas le leur dire...

Ils sont là qui discutent, qui s'échauffent... Impassible, il grapille dans les olives, crache les noyaux, rêve...

Les blessures d'amour-propre sont insupportables aux orgueilleux. Le jour où il a vexé Saint-Just, il a lui-même signé son ordre d'arrestation, son arrêt de mort... Certes, il ne s'en doutait pas alors, mais s'il l'avait su, il l'aurait fait quand même. Le mot du prince Eugène n'a cessé de le hanter : « Tout général qui tient conseil de guerre n'a pas envie d'entreprendre... » Lui, il avait envie de vaincre, il a vaincu... Voilà la récompense.

Quel dégoût ! Ardent ami de la Révolution, il a cru qu'elle changerait les mœurs, et l'intrigue est toujours l'intrigue, et malheur à qui n'a pas de protecteurs. Pour avoir anéanti tant d'ennemis de la République, il n'est parvenu qu'à se faire en son sein de plus puissants ennemis... Quel dégoût !

Il ne veut plus penser qu'à ses amis : ces officiers, ces soldats qu'il a formés, tous ces hommes au cœur pur, à l'âme libre, qui, eux, ne songent qu'à la patrie et savent mourir pour elle. Ah ! Saint-Just a bien joué et il comprend maintenant pourquoi il a quitté le Rhin. Jamais *ils* n'auraient osé le faire arrêter au sein de *son* armée, au milieu de ses compagnons de misère et de gloire : du divisionnaire au dernier tambour, comme jadis lui seul l'a fait pour Le Veneur, tous ils se seraient dressés ! Et ceux-là même de cette armée des Alpes, qui ne le connaissent pas, s'il voulait...

Non, il ne cédera pas à leurs prières ; non, il ne résistera pas ; encore moins il fuira, comme ils l'en pressent ; il se doit à lui-même de paraître devant ses accusateurs, il ne donnera pas un exemple qui pourrait servir d'excuse aux traîtres dans l'avenir et dans le passé, il ne se laissera pas ignominieusement emmener.

Il le leur dit, très calme, et maintenant les prie de l'écouter. Il leur expose ses vues sur la campagne qu'ils vont entreprendre, leur donne ses conseils et, les larmes aux yeux, ils reçoivent en silence cette leçon de tactique. Et puis il les prie de le laisser seul, et alors il écrit quelques lettres.

A son épouse d'un jour d'abord, pour lui apprendre seulement qu'il se rend à Paris, mandé par le Comité. A son beau-frère Debelle, ensuite, pour lui dire la vérité, et le supplier de la cacher à sa chère Adélaïde, et avec celui-là, sans colère et sans phrases, il laisse s'épancher son cœur si las, son cœur si lourd :

— Dans les républiques, je le sais, le général trop aimé des soldats qu'il commande inquiète les citoyens ombra-

geux... Mais, moi, n'ai-je pas mis mon cœur assez à nu, et devait-on me soupçonner? Je ne vois cependant d'autres griefs contre moi que le dévouement et l'affection de l'armée. Eh bien ! que l'on me fasse rentrer dans la classe des autres citoyens ; je m'estimerai encore heureux si mon exemple peut servir la chose publique. Après avoir sauvé Rome, Cincinnatus alla labourer son champ ; je suis loin de prétendre égaler ce grand homme ; mais moi aussi j'ai rendu quelques services, et si mon abaissement peut être utile, je ne demande qu'à m'effacer dans les rangs d'où le hasard et mon travail m'ont fait sortir trop tôt pour ma tranquillité.

Sous la fenêtre, un rire de fille chante dans le soleil...

*
* *

En arrivant au Comité entre les deux gendarmes, la première personne qu'il voit dans l'antichambre, c'est Saint-Just.

Froid, il lui demande justice.

— On vous fera tout à l'heure celle que vous méritez.

Une heure après, mains liées derrière le dos, il entrait aux Carmes.

II

Il ne peut même pas se tenir debout, il doit, quand il marche, courber la tête. Six pas en long, quatre pas en large, et partout le mur. Ni air, ni lumière. Quand sur la cour, emplie d'immondices pourrissantes, il entr'ouvre le carreau sale, les odeurs qui montent lui soulèvent le cœur... Parfois il tousse, toujours il souffre de la tête.

Rien faire : rêver, dormir ; dormir, rêver. Deux fois par jour, manger.

Tous les matins, à la même heure, il pousse la vitre, appuie aux barreaux son front pâle, attend. A côté, une fenêtre s'ouvre, au bout d'un bras blanc un petit miroir ovale le cherche, hésitant, le trouve, lui lance aux yeux de brefs rayons de soleil.

Il compte... Quinze, seize, dix-sept... Dix-sept têtes hier... Le premier jour, la belle inconnue qu'il regardait lui a expliqué son manège en passant à plusieurs reprises le tran-

chant de sa main fine sur les frisons de sa nuque penchée à la fenêtre... Depuis elle lui sourit parfois, minaude, lui fait bonjour. Il a demandé son nom au geôlier : la citoyenne Beauharnais...

...Sa seule distraction. Et puis, manger, rêver, dormir... Il a écrit à Robespierre pour lui demander de rendre au vainqueur de Frœschwiller et du Geisberg l'occasion de servir la République. L'incorruptible ne lui a pas répondu.

Au bout de quinze jours, il est transféré à la Conciergerie. On n'en sort que pour monter à la guillotine ; il le sait et s'en réjouit, il se sentait mourir à petit feu...

Naturellement taciturne, à sa sortie des Carmes il est devenu muet. Dans l'immense Conciergerie où les détenus, réunis en chambrées, ont un peu plus d'aises et comme un semblant de liberté, il promène sa rêverie sombre, passe des jours sans rien dire, ignore ses compagnons.

Il lit. De Nice, il a apporté avec lui quelques livres : un Sénèque qu'il a depuis longtemps, un Montaigne qu'il aime. Il lit en mangeant, il lit sur son grabat, il lit dans la cour en errant au long de la grille du quartier des femmes. Un jour, l'une d'elles s'approche, l'appelle. C'est la citoyenne Beauharnais, sa jolie marionnette des Carmes, et ce jour là il se déride un peu.

Son Montaigne est un vieux petit bouquin épais, un gros père au cuir recuit et roux, tout cassé, tout usé. Quand il le prend, il s'ouvre toujours à la même page, il vient seulement de s'en apercevoir, au même chapitre : « Que philosopher, c'est apprendre à mourir. » Si souvent il l'a relu, qu'il le réciterait par cœur :

« Et si vous avez veseu un jour, vous avez tout veu : un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumière ny d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoilles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye et qui entretiendra vos arrière-neveux ; et, au pis-aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au beau branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son rolle, il n'y sçait d'autre finesse que de recommencer ; ce sera toujours cela mesme. »

Et dans Sénèque, il a trouvé cette maxime qui résume pour lui, dira-t-il plus tard, le code entier du courage : « Nous

ne sommes au pouvoir de personne quand la mort est entre notre pouvoir. »

Quand il ne lit pas, il écrit. Il écrit à sa femme, à Debelle ; les lettres partent quand elles peuvent, quelques-unes parviennent. Un chagrin le ronge :

— Pourquoi un hasard funeste t'a-t-il placée sur mon chemin? Si je ne t'avais pas rencontrée, tu serais heureuse au sein d'une famille honorable ; pardonne-le-moi, je ne prévoyais pas ce que je t'apportais de tourments et d'ennuis.

Mais le mal est fait, elle a besoin d'être soutenue, consolée :

— Sois ma digne épouse par le courage, ne te laisse pas abattre. Tu te dois à mon amour, à tes parents, à la patrie... Ce n'est pas elle qui est ingrate...

Et le jour qu'il apprend l'arrestation de son beau-père, coupable de l'avoir pour gendre, son incarcération à la prison de Thionville, accablé, il implore le pardon de son Adélaïde.

Cependant chaque jour il va entendre la lecture de la liste, chaque jour il guette son nom. Et, lorsque dans le silence tragique, le dernier a retenti, il s'écarte et tire son Montaigne :

« ...Et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont mors avant qu'après trente-cinq ans... »

* * *

Dans cette misère, une grande joie soudain...

Elle lui vient d'un détenu, un nouveau, tout jeune :

— Adjudant Thoiras, artilleur du colonel Debelle !

Il a été arrêté à Thionville, il lui apporte des nouvelles fraîches de sa femme, de son beau-frère, de tous les siens qu'il a quittés il y a quelques jours seulement... Le général, tout pâle, l'interroge et l'écoute...

La générale vit avec sa mère, toutes deux bien tristes et malheureuses, mais en bonne santé ; Debelle à Fleurus, défiant la mort, a reçu sept blessures... Oui, ces blessures sont un bienfait du ciel, il était suspect et, sans elles, il n'eût pas échappé au tribunal révolutionnaire... Oui, une grande victoire, Fleurus, très grande ; il y était, lui Thoiras, et Jourdan est un homme, mais il avait les soldats de Hoche...

Non, la générale ne manque de rien, encore que la vie soit si chère... Le citoyen Dechaux est toujours en prison... Pourquoi on l'a arrêté, lui, Thoiras? Pour avoir porté, jadis, un ordre cacheté de M. de Lameth à La Fayette, et bien plutôt pour n'avoir jamais caché son affection pour le colonel, son admiration pour le général.. Il est si heureux de connaître enfin le général, si malheureux aussi que ce soit dans cet antre que lui, le sauveur de la République, le défenseur ..

— Parle-moi d'elle, Thoiras.

Et Thoiras lui parle d'elle, et Hoche, les yeux fixes, le visage tendu, l'écoute... Chacune de ses paroles pénètre son âme débordante de tendresse et d'amour.

Enfin il n'est plus seul, il ne mourra plus seul... Son heure est proche maintenant, il le sent. Et du fond du cœur, il remercie l'Être suprême qui lui aura donné cette dernière joie, envoyé cette dernière consolation : des nouvelles de sa femme, un ami sur les marches de l'échafaud.

Ce bonheur dura quatre jours, quatre jours pendant lesquels ils ne se quittent pas et vivent à Thionville. Autour d'eux, chaque matin pourtant la chambre se vide, et les appelés ne reviennent pas : au soir du quatrième jour, Hoche, saisi d'un pressentiment, se réveille de son rêve : c'est trop beau, ce sera pour demain...

On lui portait souvent en sa prison des fleurs qu'il aimait. Ce matin-là, il reçoit un bouquet de roses... Elles ne quitteront pas son visage tout le temps que durera la lecture de la liste. Et le dernier nom tombe :

— Thoiras !

Hoche n'y est pas, et c'est lui qui tremble...

Thoiras, très calme, lui donne sa montre, le prie de la garder toujours, et puis il lui demande une rose que lui-même cueille au bouquet que, sans un mot, le général lui tend...

— Vous voulez bien que je vous embrasse, mon général?

Hoche crispé, raidi, se laisse faire.

Autour de lui, les condamnés se pressent, lui demandent ses fleurs, et, une à une, il les leur donne et, quand ses mains sont vides, ses yeux embués de larmes cherchent encore Thoiras qui, dans un dernier sourire, passe la porte, la rose aux lèvres...

« Eh bien, quand ce seroit la mort mesme? Et là-dessus, roidissons-nous et efforçons-nous... »

*
* *

La vie passe, les têtes tombent...

Le 9 thermidor, la prison est en émoi. Hoche, toujours calme, seul dans sa chambre, écrit sur ses genoux. Il écrit pour lui-même une relation de sa victoire de Wissembourg.

Un tonnerre de cris, d'injures et de menaces roule soudain dans le couloir. Il se lève, ouvre la porte : c'est un prisonnier qui entre, hué, insulté par tous les détenus soudain furieux.

L'homme sombre, hautain, passe devant lui et leurs regards se heurtent : Saint-Just !

...Pas un mot, Hoche a tourné la tête.

Le 16 thermidor, Lacoste, l'ancien représentant à l'armée de la Moselle, vient lui-même le réclamer, lui faire ouvrir les portes. Il n'a plus de commandement, il n'a plus un sou en poche, il est dénué de tout. mais il est libre...

Alors il l'écrit à son Adélaïde :

« Rendons grâces au ciel. Je vais te rejoindre à pied, comme il sied à un républicain ! »

GEORGES GIRARD.

Chez les dissidents berbères

La « liaison ».

La carte des étapes de la pacification montre qu'au Maroc, du début de 1923, une vaste zone insoumise s'étend encore le long du Moyen Atlas au sud de Meknès, Fès et Taza. C'est la « Tache de Taza », derniers bastions de la dissidence berbère, encerclés de toute part, pays de hautes montagnes, sans valeur utile. Campés dans la neige, réduits à la famine, harcelés par les feux de nos canons et de nos avions, par l'action incessante de nos moghazenis goumiers et partisans, les derniers défenseurs du « Djebel » poursuivant aux plis de leur montagne leur farouche résistance narguent notre puissance et nous bravent encore de leurs milliers de fusils.

Une première opération nous rend maîtres de toute la partie ouest de la « Tache », du col du Taghzeft occupé dès 1917 aux défilés de Boulemane Bou Arfa, dont nous nous emparons aux derniers jours de mai 1923.

La zone insoumise ne comporte plus désormais que les deux massifs du Tichoukt et du Bou Iblane que sépare le sillon de l'Oued Seghina.

Au nord comme au sud l'action s'engage, et les durs combats du Bou Khamouj, d'El Mers et de Skoura nous amènent fin juin à l'encerclement du Tichoukt, tandis que

les opérations ultérieures sur la rive droite de la Seghina nous permettaient d'atteindre les assises ouest du Djebel Bou Iblane et de réaliser un temps du sud au nord la liaison des groupes mobiles des deux versants.

Autour du Tichoukt nos secteurs s'organisent et trois bureaux de renseignements, Boulemane à l'ouest, El Mers au sud, Skoura au nord, sont chargés dès le début de l'hiver de mener l'action politique chez les tribus irréductibles et de poursuivre, avec l'aide de nos postes, l'œuvre française de pacification.

Dix kilomètres à vol d'oiseau séparent Skoura d'El Mers ; la liaison par le col de Tigoulmammime, à travers un pays présentant des difficultés extrêmes pour la marche de nos colonnes, n'a pas été réalisée en 1923.

Parmi les officiers des différents groupes mobiles qui, depuis deux ans, ont combattu sur le pourtour du Tichoukt, qui n'a rêvé de « faire la liaison par Tigoulmamine » ?

Chef du bureau de renseignements, à El Mers depuis le combat du 24 juin, après un an passé sur le versant nord du Tichoukt, avant l'occupation de Skoura, j'étais décidé à ne pas quitter le pays sans avoir franchi le fameux col. Une première reconnaissance effectuée avec mon maghzen au nord-ouest d'El Mers en novembre dernier, puis le 31 janvier à Sidi Ahmed ou Ali, à 2 000 mètres du col de Tigoulmamine, m'avaient fixé sur les chances de succès et l'itinéraire. Enfin après une reconnaissance en avion, le 6 février, au-dessus de la zone insoumise, j'étais prêt : il ne me fallait plus que l'occasion. Elle s'offre à moi le soir même : rentrant à El Mers j'apprends que le commandant du cercle de Sefrou est à Skoura. Ce sera pour ce soir.

Le jour tombe, portes et réseaux sont clos. Sur les terrasses, aux bordjs de garde les moghazenis pour la nuit s'installent. Le ciel, bien que sans lune, est spécialement clair. Je fais appeler Moulay Ali Amrar au bureau ce soir-là. Je l'ai depuis longtemps dans mon esprit désigné comme guide de l'opération. Fils du vieux Moulay M'Hamed, chef religieux de la tribu, héritier des chorfa dont l'influence, depuis trois siècles, s'étendit des pentes du Tichchoukt, jadis jusqu'aux portes de Fes, c'est l'ancien cheick de guerre des Aït Seghrouchen, et des Marmoucha. D'une bravoure

légendaire, quatre fois blessé contre nous, chef suprême des karkas rencontrées en tant de sanglants combats, il s'est soumis peu après l'occupation d'El Mers ; je crois en sa parole donnée, je sais qu'il m'est tout dévoué. Magnifique type de guerrier berbère, haute et maigre silhouette aux plis du burnous bleu, visage anguleux aux traits étonnamment expressifs et racés, aux yeux perçants et clairs. En un bond il est chez moi :

— Sid el fisian, que veux-tu de moi?

— Moulay Ali, tu sais que depuis six mois nous travaillons ensemble, tu m'as montré mille preuves de ta bravoure et de ton attachement, tu es maintenant comme un frère. (Selon la formule.)

— Qu'Allah t'accorde miséricorde, sid el fisian. (Monsieur l'officier.)

— Moulay Ali, j'ai besoin de toi, le commandant L... est à Skoura, je passe ce soir par Tigoulmamine.

Son visage songeur s'illumine d'un éclair d'allégresse, il me fixe ardemment, le corps penché :

— B'esm Allah sid el fisian, n'mchiou (1).

Puis quantité de protestations de joie et d'amitié.

Rapidement, nous discutons notre itinéraire : il nous faut reprendre celui que j'ai suivi le 31 janvier jusqu'à Si Ahmed ou Ali, gagner par Menkoucha la vallée de Sidi Mohamed Azeroual, puis franchir le col et descendre sur Skoura. Nous savons l'un et l'autre où sont les campements insoumis et qu'il nous faudra passer « Bahl serak » (comme des voleurs).

— Ils sont nombreux et bien gardés, me dit-il.

Nous tombons d'accord sur notre escorte ; elle doit être aussi faible que possible, c'est à mon sens notre première condition de succès. Je fais appeler deux moghazenis, que je sais prêts à se mettre dans le feu pour moi. Ce sont : Mohand ou M'bareck, mon nègre fidèle qui pas un instant ne me quitte, et Lhassen ou Omar des Ait Abdallah, ex-brigand de grand chemin soumis depuis les six mois qu'il est au maghzen d'El Mers. Ils connaissent admirablement le pays. Pas un instant d'hésitation.

— Sid el fisian, où tu iras nous irons.

Il est entendu que nous serons vêtus en voleurs, en vrais

(1) Au nom d'Allah, partons !

mrourines (dissidents) ; burnous et chèche (1), sandales d'alfa, carabine et poignard.

Il me reste à prévenir le secteur de Skoura de ma tentative. A mon interprète, — seul autre Français aux renseignements d'El Mers, — stupéfait de la nouvelle, je demande d'envoyer quelques minutes après mon départ, s'il n'entend rien d'anormal, un télégramme en priorité aux postes de Skoura, les prévenant de mon départ.

Rapidement je revêts le costume dont j'ai depuis longue date fixé tous les points. Il vaut la peine d'être détaillé : sandales de corde, culotte de sport au-dessus des genoux, autour de la tête mon chèche de colonne ; à la ceinture pistolet, poignard, enfin l'indispensable « slem (2) » teinte « salopard (3) ». Tout est paré, dernier coup d'œil à ma chambre. Heu ! bon feu qui flambe, mon lit préparé pour la nuit... Allez, en route !

En bas mon équipe m'attend. Je donne à Moulay Ali un de mes poignards. Il est dix heures. Les sentinelles sont prévenues de ne pas tirer. Quatre « civils » vont sortir. Je serre quelques mains ; sans bruit, portes et réseaux sont ouverts.

D'une traite nous atteignons l'oued El Mers qui, très encaissé, coule au pied de ma kasbah. Au bord de l'eau mes guides brusquement s'arrêtent ; nous sommes tapis au fond d'un petit ravin. En effet quelque bruit, des coups de sifflet... des rôdeurs sans doute, puis tout se tait, il faut faire vite, ce serait trop ridicule de s'arrêter à ma porte. L'oued est vivement passé et nous nous engageons dans le ravin de Bétan. Une seconde d'écoute... plus rien, continuons, sur nos têtes à droite notre poste extrême de Tizi N'Djouar. Mais la nuit est claire, il n'est pas prévenu ; gare la bande de mitrailleuse !

A gauche les marabouts d'El Mers, tombeaux des ancêtres de la tribu, dressent leurs fines silhouettes. L'Abbad à gauche nous boucle au fond d'un grand ravin que nous remontons sans fatigue, puis à flanc de coteau, première et pénible ascension. Un gros « arar (4) ».

(1) Sorte de turban.
(2) Burnous chlenh.
(3) Dissident.
(4) Sorte de genévrier.

— Tu vois, c'est là que nous avions notre tente en dissidence, tu comprends, à cause des avions, me souffle l'amrar.

En terrain découvert, quelques plaques de neige ; nous atteignons sans incident la piste indigène et, la suivant, les gros arbres d'où, lors de ma reconnaissance du 31 janvier, j'ai si bien canardé à 800 mètres des tentes insoumises. Je sais qu'elles sont toujours là dans le fond d'Amane N'Kour. Balek (1) ! A gauche, un grand ravin nu et désert : l'Aroudi Ibladen. Le pays devient très boisé, nous longeons la vallée d'Amane N'Khour. Là-bas les tentes insoumises sont très distinctes à moins de 200 mètres. Que cette neige qui craque sous les pieds est agaçante ! Un gros oiseau s'envole. Plus loin, des chiens hurlent.

— Eh ! Moulay Ali, qu'en penses-tu?

— Avance seulement, sid el fisian.

Puis après quelques pas :

— Tu es maintenant plus à l'abri dans ce ravin.

Nous venons de passer le Tizi Ajnid (Col du Palmier). C'est maintenant une succession de petites vallées, très encaissées, sinueuses, où la piste se glisse. Des échappées nous font voir à gauche des feux de campement. Ils ont raison, le froid pique ! Une rencontre avec les gentilshommes du lieu me paraît peu désirable. A tout instant nous pouvons tomber nez à nez sur eux et, dans ce dédale, pas d'échappée possible, c'est l'accrochage. J'arrête, à plusieurs reprises, Moulay Ali.

— N'y a-t-il rien tout près de nous dans ce fond et ne vaut-il pas mieux quitter le sentier?

— Marche, je t'assure, le pays est calme ; tu es aussi tranquille que dans ton bureau à El Mers.

J'en accepte l'augure.

Une dernière montée à pic, une bande de chacals, nous flairant, s'échappe en hurlant ; nous atteignons le rebord sud de la vallée de Si Mohamed Azeroual ; c'est Menkoucha dont le col est marqué par un chêne vert et un « kerkour » qui, selon la « caïda » (2), s'augmente de ma pierre. Minuit.

Notre équipe marque un bref temps d'arrêt, la nuit est comme je l'espérais, merveilleusement claire. A nos pieds,

(1) Attention.

(2) La coutume (caïda) veut qu'à chaque passage de col, le voyageur jette une pierre. D'où le kerkour. (Pyramide de pierres.)

à pic, la vallée longitudinale de Si Mohamed Azeroual descend de l'ouest en pente très douce, venant de Foum Bessem, où elle s'oppose au Joua. Au de là, la gigantesque barrière du Tichoukt brusquement s'abaisse sur le fameux col, maintenant à 1 000 mètres. Vers l'est, une grosse tache sombre où se détachent quelques points plus clairs.

Ce sont les marabouts de Si Mohamed Azeroual, centre actuel des dissidents de Tichoukt, résidence du cheikh rebelle Saïd ou Mohand.

— Si tu ne crains pas les pierres, me dit l'amrar, je te mène en pèlerinage aux marabouts.

— Écoute, pour l'instant, je vais à Skoura..., je te réserve les marabouts pour un autre jour.

Notre marche reprend : la piste, taillée à même le roc et que tant de fois m'ont décrite les informateurs, descend en rapides et inextricables lacets, brillants de verglas ; plus bas, elle s'élargit couverte de neige, et mes trois Chleuhs bondissent comme des kanguroos géants. Nous avons atteint le fond de la vallée, des feux à gauche ; nous passons des terrains de culture, un filet d'eau, l'oued Si Mohamed Azeroual, puis, entamant la pente opposée, nous nous dirigeons vers le col.

Brusquement notre groupe s'immobilise ; en un bond nous sommes hors de la piste... Du bruit... à n'en pas douter, on vient vers nous. Les carabines donneraient l'éveil, instinctivement mes compagnons tirent leurs poignards. Puis, les pas s'éloignent. C'est un petit groupe d'insoumis qui, venant du col, se dirigent vers Si Mohamed Azeroual. Un instant de guet encore, nous pouvons poursuivre. Mais je décide, qu'abandonnant le sentier, nous franchirons le Tichoukt au-dessus du col. Je préfère du reste cette solution que j'avais envisagée d'avance, pensant ainsi mieux apercevoir mon terrain.

Nous orientant face à la muraille, l'ascension commence au milieu d'un chaos invraisemblable de rochers et de broussailles, où le « doum » (1) se mêle aux essences rares et rabougries du pays. Notre marche est lente et pénible. A chaque pas je m'accroche. Verglas et neige. Je suis aveuglément Moulay Ali qui, à tout instant, se retourne pour me faciliter la route ; en bordure d'un gros rocher, mon pied

(1) Palmier nain.

glisse et ma jambe entière pénètre entre deux pierres. Rien de cassé ; pas de plaisanterie, car le moindre accident peut être fatal. Le pays est ultra désert ; seuls quelques feux brillent vers l'ouest. C'est pour quelques instants une impression de sécurité plus grande.

— Comprends-tu, me disent mes guides, les chacals eux-mêmes ne passent pas là.

Et nos rires fusent, nous parlons à haute voix.

Dans la neige où nous enfonçons jusqu'au genou, nous atteignons enfin le sommet du Tichoukt. Une bise glacée nous enveloppe. Nous sommes au Djebel Isdian, c'est le point qu'a atteint il y a un mois le 20e goum, venant de Skoura et où il avait laissé un drapeau immédiatement arraché par les Chleuhs. C'est juste, il y faut aussi mon souvenir ; c'est... une poupée, fanion de cotillon ramenée de Rabat en janvier. Moulay Ali grimpe au faîte d'un vieux chêne dont les bras déchiquetés, dans la pénombre, se tendent démesurément vers l'immensité désolée. Au sommet, vite il fixe la frêle silhouette. La voici première venue, fièrement plantée au cœur du pays dissident... Quelle destinée !...

Cependant me voici au point utile de mon raid. Au nord comme au sud la vue s'étend immense : masses sombres que la neige tranche à vif.

Là-bas, loin, très au sud, le Djebel Seghina au pied duquel brillent dans la plaine les feux des ksours des Aït Otmane soumis ; plus près, les crêtes et les postes du secteur d'El Mers. A l'est, les pentes boisées vers la Seghina, à nos pieds enfin c'est toujours l'interminable vallée de Si Mohamed Azeroual que borde au sud l'abrupte falaise rectiligne où les zigzags de Menkoucha passés tout à l'heure se distinguent parfaitement. Là-bas, ce sont les marabouts de Si Mohamed Azeroual où, sous les grands chênes verts, les insoumis tiennent leurs souks, échappant ainsi aux vues de nos avions ; tout près, le col de Tigoulmamine.

Vers le nord, car j'aperçois enfin ce que, depuis tant de mois, me masque l'impénétrable Tichoukt, la cuvette du M'Dez bordée à gauche par la gigantesque masse du Djebel Tabouchebert, devant nous, les contreforts de Tizi Adni, le plateau de Taddout, à nos pieds, longue coulée sombre, la vallée de Skoura et ses oliveraies. Tout près, me semble-

t-il, un feu brille ! A n'en pas douter, les Renseignements de Skoura ! Il est deux heures.

Nous sommes transis de froid, il faut entamer la descente. Nous devons piquer droit sur Skoura que je désire aborder par la vallée d'Amalou, évitant ainsi les postes de Taddout. Péniblement, nous avançons dans l'épaisse couche de neige où l'on enfonce à mi-cuisse ; la pente est affreusement raide ; pourvu qu'il n'y ait pas de crevasses !

Les bois commencent, inextricables abattis, et nous barrent fréquemment la route. Moulay Ali me fait remarquer que cette vallée d'Amalou est encore occupée par les insoumis Aït Belkacem ou Hammou, puis la descente devient vraiment impraticable. Je décide donc que, changeant nettement d'orientation, nous irons, nous dirigeant vers l'est et prenant la pente en écharpe, rejoindre la piste au plus près possible du col. Bientôt la neige cesse, mais les cèdres abattus, aux branches enchevêtrées, les pierres aiguës sur cette pente vertigineuse sont pour nous de continuels obstacles. Nous marchons comme des gens ivres, je m'étale vingt fois ; tout comme moi mes montagnards s'affalent et se redressent et ne font pas meilleure figure.

Quelques minutes de repos sont nécessaires, puis en terrain plus facile et découvert, nous atteignons la piste au lieu dit Taza près du Kerkour des Aït Sbah, à 500 mètres du col. Nous sommes sur le plateau de Taddout. Des coups de feu claquent au loin, vers les postes d'Ich Lerouaf. Un renard passe en hurlant. Mais à bonne portée de fusil se dresse, sévère, la tour de garde du premier ouvrage de Taddout : poste Frachon (officier de renseignements tué le 26 juin 1923). Mon télégramme est-il arrivé?

— Laisse-moi faire, me dit Moulay Ali.

J'ai toute confiance, je le sens tellement à son ancien métier de « djicheur (1) ».

Les traits tirés par la fatigue, les yeux étincelants, vraiment il fait peur ! D'arbre en arbre, de rocher en rocher, par le ravin de Tizi N'Taddout, nous nous glissons à la barbe des postes. A tout instant, je m'attends au déclanchement d'une mitrailleuse, au départ d'une grenade. Des galets de rivière font sous nos pieds un bruit énorme,

(1) Djich : groupe armé.

Être cloué là à deux pas du but par une rafale de balles françaises, ce serait trop stupide !

A chaque nouveau poste, à chaque blockhaus qui, menaçant, se dresse sur nos têtes, l'amrar ricanant s'arrête, et d'une voix étouffée mais ironique : « Chouf el poastes » (mettant au pluriel arabe notre mot français). Combien n'a-t-il pas, jadis, fait de mauvais coups, si souvent sanglants pour nous ! En cet instant, il les revit tous.

Le pays très boisé nous masque ; à notre droite, c'est le profond ravin qui nous sépare des postes de Tizi Adni (créés en 1922). Nous passons les anciennes murettes du groupe mobile, les séguias des cascades du plateau ; puis, brusquement, une grande forme blanche :

La kasba des Renseignements de Skoura !

La joie du succès nous fait précipiter nos pas le long de la piste atteinte depuis quelques instants. A 200 mètres je hurle :

— Asses (1) ! ne tirez pas ! C'est l'officier d'El Mers !

Cris plusieurs fois répétés, puis les sentinelles engourdies par le froid nous répondent.

Nous nous élançons ! Porte ouverte.

La liaison est faite !

Maurice Durosoy.

El Mers, le 22 février 1924.

P.-S. — Les opérations de 1924 au nord de l'Ouergha, puis la lutte à soutenir en 1925 sur notre front nord contre l'agression riffaine, n'ont pas permis, à part quelques actions de détail, de poursuivre, au cours de ces deux années, notre avance chez les Ait Seghrouchen. Mais notre action politique n'a cessé de s'exercer sur tout le pourtour du massif et, le prestige reconquis, les effectifs libérés par notre éclatante victoire sur Abd el Krim nous ont enfin amenés à donner à la montagne berbère le dernier assaut.

Aux derniers jours de juin, en onze colonnes convergentes, nos éléments ont enlevé de haute lutte le massif du Tichoukt, et reçu, après la reddition du farouche chef rebelle Saïd ou Mohand, la soumission complète de la tribu des Ait Seghrouchen.

(1) Sentinelle.

Cynara

PREMIÈRE PARTIE

I

Sergiola.

I

A l'apparition de Sergia dans la salle du festin, il se fit un mouvement de curiosité. L'on connaissait peu encore cette jeune matrone ; on n'avait que rarement vu, dans les fêtes, le galbe doux et plein de sa figure mate sous les bandeaux noirs de sa chevelure, ses yeux aux flammes de joyau brun, son air de sérieux et de volupté. Elle était vêtue d'une tunique jaune cire, plumetée d'or, dont les manches, fendues dans leur longueur et bâillant sur la peau, s'agrafaient par trois pierreries, une vers l'épaule, une au coude, l'autre au milieu. Des armilles étincelaient à ses poignets, des bagues à ses doigts, des pendeloques de perles oblongues à ses oreilles, et les cercles d'un triple collier de mailles d'or s'assemblaient autour d'une large plaque d'émeraudes, dans la blancheur de sa gorge. On fut longtemps à la regarder, — tandis que la jeune femme, en se détournant à demi, considérait vaguement ses pieds nus, qu'un esclave, penchant une aiguière d'argent, lui lavait d'un geste doux.

C'était à Baïes, chez Calpurnius Pison, une nuit que ce magnifique patricien avait convié ses amis à entendre Terpnos, jeune citharède d'un talent admirable et neuf.

Dans la salle ouverte sur la mer, le festin, à l'issue duquel l'artiste allait se produire, s'achevait en une effervescence heureuse. Les yeux des femmes étaient radieux et vagues. Sur leurs épaules nues, çà et là, un brun visage d'homme se penchait ; et l'on échangeait des propos où se cherchaient et s'agaçaient les désirs, tandis qu'un chœur d'adolescents chantait, sur l'accompagnement des lyres, les bonheurs de Baïes :

« Jadis l'onde, à Baïes, était froide. — Mais Aphrodite, un jour, y faisant nager Eros, — une étincelle de la Torche y tomba, — l'embrasant en ses profondeurs ; — et depuis lors est pris d'amour — quiconque se berce en ta vague, ô Baïes ! »

Redite à mi-voix à la ronde, la cadence finale courait, en un fredon caressant, d'un bout à l'autre de la salle. Et les regards étaient plus hardis, les bras plus enveloppants.

Mais, à la table de Pison, auprès de celui-ci, un jeune homme en longue tunique blanche, ayant pris des mains d'un esclave une grande cithare d'ébène et d'ivoire, se leva, dans un subit silence.

Il préluda ; et des sons vibraient, virils et graves, un timbre à la fois mat et profond. A cette résonnance intense et pleine, les convives avaient tressailli. Les paupières abaissées vers la cithare, que ses mains caressaient, Terpnos semblait solliciter l'éclosion de la mélodie. Brusquement, levant la tête, en une sorte de sourde explosion passionnée de toutes les cordes pincées, il entonna l'Hymne à Vénus de Sapphô :

« O toi dont le trône est artistement ouvré, immortelle Vénus, fille de Zeus, si habile à ourdir des ruses... »

C'était un Alexandrin au régulier visage, où s'exprimait en ce moment la ferveur d'une inspiration haute. Accompli dans son art, il avait grandi par les joyeuses rues d'Alexandrie toutes peuplées de musiques, étudié aux écoles particulières de l'immense ville, et, malgré sa jeunesse, été l'un des coryphées menant, dans la procession de Dionysos, le chœur des trois cents citharèdes. Puis il avait voyagé, visité Lesbos, où vivait la tradition de Terpandre, séjourné dans les opulentes et molles villes du littoral asiatique, parcouru la Grèce, gagné des couronnes dans les concours les plus célèbres, aux Sotèries de Delphes, aux Mousaia de Thespies, aux Jeux d'Aphrodisias. Pison, l'ayant entendu aux Jeux de Naples, disait, transporté, ignorer, avant Terpnos, ce qu'était la musique. Il avait approfondi tous les modes, tous les tons, et il s'était fait un style à la fois ardent et grave, où la grandeur religieuse du nome de

Terpandre se combinait avec l'emportement du dithyrambe dionysiaque de Timothée.

Sous les doigts et sous le plectre, les dix-huit cordes de l'instrument tremblaient :

« Je t'en supplie, Déesse sainte, n'accable point mon cœur d'ennuis et de chagrins. »

La mélopée vocale se déroulait, rythmée en une souple accentuation métrique, — et de la cithare s'exhalait quelque chose de large comme une invocation sacrée et d'ardent comme un appel d'amour.

« Viens, telle qu'autrefois, ô Bienheureuse, quand, éclairant d'un sourire ton visage immortel, tu me demandas quel était mon mal. »

Parfois, la parole s'interrompait, et les cordes chantaient seules, comme multipliées, innombrables. De la simple ritournelle dont on se contentait avant lui, le citharède avait fait une large musique. Et, sur les terribles derniers vers :

« Quel mortel t'outrage, ô Sapphô? Il te fuit? Bientôt il te poursuivra. Il a refusé tes présents? Suppliant, il t'importunera des siens. Il ne t'aime pas? Demain, il mendiera ton amour »,

la puissance fatale de la passion passait en tourbillons dans les cordes.

Pison, quand eurent cessé les acclamations, prononça la proverbiale formule usitée depuis Terpandre :

— Qui se présentera après le Chantre de Lesbos?

Et il ajouta :

— Terpnos. Et après Terpnos? Personne!

Puis il reprit :

— Mon Terpnos, tes accents, dont un dieu fougueux et pur mène le chœur rythmique, sont comme le thiase de Bakkos dansant selon le Nombre sacré de Pythagore.

Pansa, le riche Publicain à qui l'on avait marié Sergia, gardait sur sa face une sorte d'épanouissement figé. Son souci était de se maintenir au ton du lieu, de ne point passer pour un homme sans éducation, pour un *Amousos*, au sens hellénique donné chez Pison à cela. Il avait pris l'air du connaisseur pour applaudir Terpnos ; et, avec une lourde hardiesse, il s'essayait aux élégances grecques, employant ostensiblement les termes qu'il pouvait attraper, disant

Asias pour *Cithara*, *Agon* pour *Ludus*, *Acroama* pour *Comissatio*. Sa réputation d'énorme opulence, de banquier sans pareil, la facilité apparente de son humeur, lui avaient amené tout ce qui se trouvait, sur le rivage campanien, de viveurs, de *comissatores*, à court d'argent. Les prodigues qui, fuyant les usuriers de Rome, s'en venaient à Baïes, avec les derniers sesterces arrachés à leurs doigts, se régaler des huîtres du Lucrin, lui composaient une clientèle dont il tirait parti. Évinçant rudement les purs aventuriers, il ménageait certains jeunes patriciens, qui lui ouvraient les grandes demeures. C'est ainsi qu'il soupait cette nuit chez Pison. Bien qu'il en fût très fier et qu'il s'en promît des avantages, il s'y sentait peu à l'aise, et, sur le lit voisin, le sourire perpétuel de sa figure cachait son embarras.

Pison s'entretenait de Terpnos avec le grammairien Palémon.

Celui-ci louait dans son talent le mélange du rythme sacré et du style varié, théâtral, populaire ; si bien que, par des mouvements rectilignes et par des entrelacements, il obtenait des effets dont la pureté n'avait d'égale que la richesse. Il était antique comme Terpandre et moderne comme... Terpnos.

Pison dit sa joie du hasard qui le lui avait fait connaître.

— Autrement notre ami courrait toujours, dans quelque troupe d'artistes dionysiaques, les concours, les théâtres, les fêtes. Un homme comme lui, plus musicien que Timothée ! Sa place est à Rome ! Mais il a besoin qu'on veille pour lui sur sa fortune : il est resté pauvre, il resterait même obscur, il aime trop la gloire et insuffisamment le bruit. A Naples, il dédaignait l'intrigue de rivaux indignes. Il vit dans une sorte de joie, peu facile à concevoir, qui n'appartient qu'à lui, et qui lui suffit. C'est un cœur plein d'orgueil et de simplicité.

Sergia, qui prêtait l oreille, entendit dans un trouble ces derniers mots. Elle considéra Terpnos à la dérobée. A quelles choses fières pensait ce front sévère et jeune? Ce visage, avec la musique, se mêlait à l'enchantement de cette fête, et en faisait pour elle quelque chose de tellement enivrant qu'une larme vint trembler au bord de ses longs cils.

Pison buvait du falerne tenu dans des vases murrhins pour en gagner le parfum. Ce patricien, après des exils, des dégoûts, semblait ne plus aimer que la volupté. Nonchalamment accoudé, il regardait, en silence et d'un air heureux, par la salle.

Par-dessus son épaule, où elle était venue s'appuyer, une femme, maintenant, les cheveux d'un roux doré et sombre, le teint éclatant, promenait devant elle ses regards comme lui, et comme lui souriait. Puis, avançant la tête :

— Dis, mon Caïus, quelle est la plus belle?

A travers des amours passagères, il avait pour cette splendide Arria Galla, enlevée à son premier époux, le complaisant Domitius Silus, une passion d'amant. Il lui répondit d'un baiser.

Sergia, dans un coup d'œil fébrile, vit le beau couple enlacé ; de la place rapprochée où elle se trouvait, elle aperçut, sous leurs paupières entrecloses, un peu de leurs pupilles pleines de langueur. Les yeux de Terpnos ayant rencontré les siens, elle en appuya longuement le regard sur les prunelles du citharède.

II

Un soir, à l'embarcadère monumental de la grande Villa marine, il y eut, dans les feux du soleil couchant, un départ magnifique et joyeux pour une fête sur l'eau.

On s'était mis à souper dans les barques ; on sortait des Thermes, la chair assouplie, légère ; les cœurs se dilataient, les regards, pleins de béatitude, erraient sur le golfe.

Les ondes se fonçaient, dans le crépuscule, d'une nuance de sombre émeraude noyée dans leur saphir. La lueur occidentale éclairait, tout autour, les crêtes des collines. A l'horizon, le sommet du Vésuve, profilé en pleine lumière, semblait, entre les ombres azurées où se perdait sa masse et les profondeurs du ciel vespéral, un linéament rose tracé légèrement sur un fond bleu. A mi-distance, la pointe du Pausilippe, l'île de Nisida avaient des reflets sur leurs bosquets, et, plus près, les monts Leucogées inclinaient leurs rampes, où l'on voyait des pampres, vers Pouzzoles étendue le long du sable jaune de l'autre côté de la baie. Non loin, les collines de Baïes s'élevaient couvertes de myrtes, avec les faîtes et les cimes des villas, des temples, des jardins trempant encore çà et là dans la lueur aérienne : quelque plate-forme, l'angle d'un fronton, la rondeur d'une coupole, la pointe des cyprès, l'ombelle des pins parasols, et les sarments des treilles sur les terrasses, pareils à des serpents rouges. L'obscurité s'amassait en bas, où il y avait des lumières dans les palais et des illuminations sur la mer.

L'eau disparaissait sous une multitude d'embarcations légères, sillant en tous sens, birèmes, cymbes, phasèles, aux longues coques relevées des deux bouts en volutes, en cous de cygne, en palmes, en panaches, avec des lanternes allumées sur les bordages festonnés de myrtes et de violettes, et des pans de pourpre traînant dans l'écume. De larges jonchées de roses, mêlant leur parfum dans la brise à l'odeur de l'encens, ondulaient sur les flots qu'elles cachaient.

Les embarcations pavoisées et fleuries, en bordées impétueuses, entre-croisaient leurs sillages phosphorescents où roulaient comme des diamants. Elles s'entre-choquaient, parmi des rires, des cris de femmes. Les cratères de vin miellé se vidaient. On s'interpellait joyeusement d'un bord à l'autre. Les ondes balançaient toute une foule mêlée. Il passait des batelées de courtisanes et de jeunes débauchés, chantant des chansons obscènes d'Alexandrie ou de Gadès, tout au milieu des sénateurs romains, des chevaliers, des patriciennes, qui, des mêmes gestes et des mêmes mines, répondaient aux familiarités, heureux de mettre à l'aise leur plaisir.

Au passage d'une de ces barques, plusieurs, dans l'embarcation qui portait la compagnie éclatante et hardie où était Sergia, s'exclamèrent :

— Senecion !

— Avec son Ganymède !

Et Senecion, qui avait entendu, de répliquer, en plaisanterie :

— *Eheu!* non ! avec le chaste Hippolyte !

Ses rameurs étaient déjà loin, — mais non sans que Sergia eût reconnu, au vol, celui qu'on venait d'appeler Ganymède, Calixte, l'Échanson phrygien. Le jeune Afranius, non sénateur encore mais déjà voluptueux fameux, assurait avoir aussi reconnu Epicharis auprès de Senecion. Quant au Phrygien, il vivait maintenant chez Senecion, qui l'avait eu de Néron en présent. Au Palatin, Calixte s'était rendu si importun par un brusque et incompréhensible changement d'humeur, qu'un matin Néron l'avait envoyé à son familier, avec une épigramme badine vantant le cadeau, et souhaitant qu'il gagnât encore en valeur aux mains habiles qui le recevaient. Senecion, tâchant de corriger la soudaine taciturnité de Calixte, le mêlait à ses plaisirs, — mais sans succès, acheva en riant Afranius, puisqu'on lui décernait le sobriquet de « chaste Hippolyte ! »

Sergia, un instant, se souvint de ce Calixte, qu'elle avait connu enfant, quand elle-même était encore Sergiola. C'était un orphelin que délaissait son père adoptif, le fameux Affranchi Doryphore. Plus tard, à une Salutation de César, au Palatin, elle l'avait une fois revu, faisant son office d'échanson. Elle n'y songea plus ; et, tout étourdie, elle était prise dans le mouvement de cette fête nautique pleine de chants, de rires, de musiques, de parfums. Par moments, elle se rappelait qu'elle était là seule, — son époux, malgré sa promesse, n'étant point revenu de Pouzzoles. D'abord, elle avait voulu se faire reconduire chez elle : un regret l'avait retenue, la présence de Terpnos, avec qui, sans qu'ils se fussent dit une parole, elle s'était retrouvée dans la même barque.

Le lac Lucrin, de l'autre côté de la digue d'Agrippa qui le séparait de la baie, était silencieux et plein d'ombre dans son cercle de collines.

Le long des berges, dans les chaudes ténèbres aromatiques rabattues par les larges retombées des verdures, un fanal, çà et là, glissait sur l'eau. Les promeneurs se taisaient. La voix des femmes, par intervalles, avait quelque chose de troublé, de changé. Leurs yeux et leurs bagues faisaient dans l'obscurité des miroitements rapides.

La rive, tapissée de buissons en fleurs, envoyait des odeurs anisées. Parfois un fanal s'arrêtait, quelque groupe confus gravissait en tumulte la berge, et des couples se dispersaient sous les myrtes.

Dans une embarcation où il n'était plus resté qu'un couple solitaire, une cithare chanta.

De sourds coups de plectre frappaient en mesure les cordes basses, au travers de résonnances plus vives ; il se mêlait aux sonorités passionnées une incantation religieuse ; et l'indéfinissable noblesse dont unet elle musique, imprégnait toutes les voix du désir transportait l'âme.

La cithare se tut. Une voix féminine murmura dans l'ombre des mots d'admiration : « Que de couronnes partout où il était passé ! » On disait cela comme pour soi-même, et en paraissant songer à des choses à la fois plus imprécises et plus particulières. Une ou deux questions, qu'on ne put taire sans doute, s'entendirent, et une autre voix répondait :

— Ai-je un esprit si facile? Mon cœur va-t-il flotter languissamment sur l'abondance de la grande joie tiède où tout baigne ici, comme ces couronnes de fleurs que roulent sans cesse les molles vagues de cette mer trop heureuse? Baïes ! Les pays de délices ! Mais, à Corinthe, négligeant les fêtes, je m'en allais, du côté de Kenchrées, noter, parmi l'odeur du goudron, la chanson cadencée des rameurs. A Éphèse, je ne manquais pas une cérémonie du Temple pour entendre les Joueurs-de-flûte sacrés. Et ici...

— Ici?...

Le Joueur de cithare se troubla :

— Qu'importe? fit-il.

Sergia eut un si beau rire, avec un mouvement de tête si superbe et un regard si brillant et si assuré, que le jeune homme, amoureusement raillé, balbutia :

— Ici,... rien,... je m'exerce sur ma cithare... J'espère gagner la couronne de chêne aux prochains Jeux.

Elle répondit avec vivacité :

— Personne, ô Terpnos, ne pourra sacrifier à Vesta aussi fer-

vemment que Sergia pour savoir si tes vœux et les siens seront exaucés ! Et elle reprit, tandis que ses belles joues se coloraient : « Ne te dois-je pas cela,... à toi qui m'aimes? »

L'artiste fit un mouvement vers Sergia, voulut prendre ses mains. Elle les retira sous son voile. Ils se sourirent fébrilement, en silence.

La campagne était extraordinairement odorante ; les émanations résineuses des bois de pins, l'arome des lentisques, des térébinthes et des chênes verts, la senteur des prairies passaient dans les souffles. Les feuillées bruissaient doucement. De vagues chansons erraient au loin. Toutes les étoiles de la nuit d'été palpitaient dans l'éther profond.

Mais Sergia, soudain, parut se souvenir de quelque chose, et, comme dans la paresse d'un réveil, parla de rentrer à sa villa.

— Un moment encore ! supplia Terpnos.

Mais le visage de la jeune femme s'était assombri. Elle soupira :

— Il faut !

Terpnos et Sergia firent ensemble quelques pas sur la rive. On distinguait, à quelque distance, des degrés de pierre descendant jusqu'à l'eau, avec le commencement d'un chemin dallé, couvert d'une treille sur des colonnettes. En arrière, la plate-forme d'une maison dépassait des massifs de verdure, où s'enfonçait cette avenue.

Sergia s'arrêta.

— Adieu, mon Terpnos..., murmura-t-elle, en regardant du côté de l'habitation.

Étendant le bras vers la mer, il montra, sur le promontoire séparant Baïes de Baules, des lumières dans une grande villa. Là, se trouvait, à cette heure, Lucius Domitius, qu'on appelait maintenant Néron, ce jeune homme si doux qui aimait tant à jouer de la lyre. Et lui, Terpnos, il devait, à présent, se rendre à ce festin, prolongé dans la nuit.

— Mais, irai-je? ajouta-t-il avec tristesse. Mon esprit serait trop ailleurs ! Comment les entendrai-je seulement parler, comment me supporter moi-même produisant je ne sais quels sons de cithare au milieu de leur gaieté, — le cœur encore plein des inflexions de ta voix? Il serait si doux de rester à tes côtés, et, si ce bonheur ne se peut, du moins, seul et recueilli, de contempler longuement ton image au fond de ma pensée.

Sergia suspendait ses pas, délectée. On entendit un bruit sous les feuillages. Elle reprit brusquement sa marche.

— Quand te reverrai-je? dit-il.

Elle répondit à voix basse qu'elle partait pour Rome.

— Bientôt j'y serai ! fit-il de même. Et d'un ton suppliant : Dis-moi que je vais t'y revoir?

En trois pas vifs, Sergia vint lui effleurer le front de ses lèvres, et s'éloigna.

Pansa, ce soir-là, au lieu de revenir à Baïes, était resté à Pouzzoles (où se trouvaient les entrepôts des douanes dont il était fermier). Il s'y donnait, aux flambeaux, dans l'amphithéâtre, un combat de gladiateurs fameux : et c'était là un plaisir trop violent, de plus assez peu fréquent ailleurs qu'à Rome : il n'avait pu y résister. Quant à Sergia, un esclave lui porterait ses tablettes lui enjoignant de rentrer immédiatement à la villa du Lucrin. Mais, dans le tumulte, la dispersion de cette fête nautique, l'esclave n'avait pu trouver sa maîtresse, — ce qu'il s'était gardé d'avouer, par crainte du supplice, au retour de Pansa. Le Publicain, déjà d'assez méchante humeur, — tous ses paris étaient perdus, son Thrace puis son Samnite stupidement égorgés, — avait avec scandale et fureur constaté l'absence de Sergia. Suivi d'Agathémérus, son Affranchi de confiance, il descendit sur le bord du lac guetter les barques. Ils virent, du milieu des massifs ténébreux où ils s'étaient reculés, la jeune femme aborder avec Terpnos (la lanterne de la barque éclaira leur visage) ; ils perçurent leur chuchotement dans l'ombre. Au mouvement caressant de Sergia, Pansa se ruait, Agathémérus l'arrêta : « Qu'allait-il faire? Tuer Terpnos, les délices de Pison, de Lucius Domitius? Ces hommes tout-puissants se vengeraient. On s'arrangerait pour lui ôter Pouzzoles : c'était la ruine. Un peu plus tard, il saurait bien... »

Dès le lendemain, on cessa de voir Sergia dans Baïes, et l'on sut bientôt qu'elle ne s'y trouvait plus. Terpnos, s'étant absenté vers le même moment, le bruit courut (on connaissait leur promenade sur le lac) qu'elle l'avait suivi : — ce qui inspira ce vers à un poète qui excellait dans l'épigramme :

Elle vint Pénélope, elle s'en fut Hélène.

III

Publius Marcius Secundus, père de Sergia (la plus jeune de deux filles), mourut à quelque temps de là. Bien qu'il fût à peine entré dans la vieillesse, son déclin, à la suite d'un malaise, avait été rapide et sa fin prompte. C'était un chevalier romain et un ancien tribun militaire, qui avait longtemps servi en Judée.

Marcius, soldat courageux mais homme faible et bon, s'était

vainement appliqué, dans sa sollicitude paternelle, à modérer Sergiola, qu'il savait d'humeur altière et impétueuse, comme avait été son épouse, la première Sergia, morte depuis longtemps.

Le repas funèbre du Novemdial donné, les parents et les amis partis, — l'existence avait repris, difficile, entre le Publicain et sa jeune matrone. A Baïes, le soir de Terpnos, il s'était rué sur Sergia, dans le cubicule, dégorgeant sa fureur en injures populacières. Elle s'était exaspérée depuis, éclatant, entre des intervalles de silence haineux, en paroles d'animadversion, en questions pleines d'impudeur, en menaces de renvoi. Il ne les exécutait point, cependant, soit calcul (le Tribun, — alors visiblement atteint, — passait pour riche), soit, peut-être, passion. Mais il se trouva que la mort de Marcius, après avoir produit un apaisement passager, fut la cause de nouveaux troubles.

Le Tribun militaire avait légué à sa fille Sergia les deux esclaves qui l'avaient élevée : Thallus, un Samaritain ramené de Judée, et Felicula, une paysanne de la Sabine. C'était une pensée de père. Or, les apercevant un jour qu'il inspectait sa *Familia*, le Publicain dit :

— Qu'ai-je à faire de ces deux-là? Ils sont trop vieux! Vends-les.

L'intendant, tout en s'inclinant, balbutia que c'étaient des esclaves dotaux, se trouvant dans le testament de Marcius.

Le soir, à table, Pansa sortit d'un long silence pour déclarer qu'il se défaisait de ces deux vieux esclaves « inutiles ». Sergia ne s'y opposait point, sans doute?

Elle proposa de les placer, comme *villici*, dans un petit domaine des Monts-Albains, qui lui revenait. Quelques arpents, ils étaient tout ce qu'il fallait pour garder cela.

Le Publicain se récria qu'on ne s'improvisait pas *villicus*, surtout à un certain âge, même pour une petite terre de trois figues. Cette maigre villa lui importait peu (tout le testament ayant été, d'ailleurs, une désillusion pour lui) : mais il ne se sentait aucune raison, désormais, de complaire à Sergia jusqu'à s'interdire l'économie de deux esclaves inutiles et, dit-il sans ménagement, devant un geste d'impatience de la jeune femme, « très probablement paresseux, dormeurs, ivrognes, en esclaves de ville qu'ils étaient! »

Si Sergia eût supplié (il s'irritait de trop peu trouver d'obéissance en elle, après ce qui s'était passé), il eût cédé peut-être. Mais elle ne songeait point à s'humilier.

Soutenant le regard violent et dur de Pansa qui s'indignait, elle prononça qu'elle défendait qu'on vendît les deux esclaves, — et quitta brusquement le repas.

Le rude homme accompagna sa sortie d'une injure et, de fureur, renversa la table.

Sergia, montant à l'étage de la maison, pénétra dans l'étroite *cella* où se tenait le vieux couple serf.

— J'interdis votre vente ! dit-elle. Vous restez avec moi.

— Le Maître consent?

— Qu'importe !

Elle avait les joues enflammées, les yeux brillants. Thallus devina quelque scène violente. On connaissait les dissentiments des deux époux, toute la maison vivait repliée en une contrainte. Pansa était redouté. La terreur soufflait, quand il passait, large, corpulent, la respiration forte, et roulant ses prunelles d'un noir opaque. Thallus regarda la jeune femme avec épouvante.

— N'irrite pas le Maître ! dit-il à voix basse, en levant les bras, et la tête inclinée sur sa poitrine. S'il faut que nous allions finir à l'étalage du maquignon, nos vieux corps à moitié nus sur le tréteau, ne contrarie point sa volonté. Crains pour toi !

Il était issu d'une de ces familles de la Samarie réduites en servitude par les Romains, dans la guerre où ils avaient aidé le premier Hérode à conquérir son royaume ; et il vivait, comme esclave, sur la terre même dont les Juifs l'avaient dépossédé, quand Philippe, un des sept diacres assistant les Douze, venu prêcher dans les villages des Samaritains, le baptisa. On l'avait vendu par la suite à un officier romain de Césarée, de qui le tenait Marcius.

Sergiola, de bonne heure, avait été habituée à traiter avec douceur cet esclave, que l'on respectait à cause de ses secrets. Il soulageait mystérieusement les esclaves malades ; et même guérit de la fièvre la fille de ses maîtres en lui imposant ses mains, et mêlant à ses prières le nom d'un dieu inconnu.

Il eut un geste accablé. Toute sa vie lui revenait.

— A Césarée, chez le Centurion, dit-il, les esclaves juifs de la maison me maltraitaient, comme Samaritain. Si je récitais la prière, on me regardait avec soupçon, comme on ferait d'un faussaire idolâtre, en ne répondant *amen* que tout à la fin. Mon gobelet, toujours, était à l'écart autant que celui d'un lépreux, parce qu'ils prétendaient que j'offrais des libations à la colombe Azima. Ou bien encore, j'adorais, comme une idole secrète, le mur de Césarée, ainsi que le faisait tout Samaritain de la ville. Je fus, par leurs machinations, souvent battu des verges. C'est ici que notre Marcius me prit dans sa douce main. Et puis, après moi, celle-ci, fit-il, montrant Felicula. O Maîtresse, si je parlais trois fois trois jours, je ne t'aurais pas dit

quelle fut dès lors la félicité de notre vie ! Mais voici le malheur revenu !

Sergia s'écria qu'elle ne permettrait point cela.

Thallus hocha la tête :

— Va, laisse-le, s'il y tient, se défaire de nous comme d'un paquet de vieille ferraille ! Qu'importe !

Un étrange sourire extatique, où il y avait quelque chose à la fois de brisé et d'illuminé, un mystérieux sourire qu'elle se souvint de lui avoir déjà vu, passa fugitivement sur sa face.

— Qu'importe ! reprit-il. Notre espérance est en Celui qui va venir. Felicula, prends courage !

— Thallus, Thallus ! Un maître ne peut attendre de nous des enfants. Si nous allions nous trouver séparés, toi vendu là, moi ailleurs !

Au choc de cette pensée qu'il n'avait pas encore eue, l'esclave blêmit ; et il en était sans mouvement. Accroupie contre lui, une main abandonnée inerte entre les siennes, Felicula avait l'immobilité rigide de son compagnon. Ils demeuraient muets, comme stupéfaits, leurs yeux semblant regarder quelque chose, dans l'avenir.

Sergia, debout, les considérait avec commisération.

D'ailleurs, ce qu'elle sentait approcher d'extrême par sa résistance à Pansa, elle en souhaitait, sans se l'avouer, l'accomplissement. Cet événement, ce changement, elle l'eût provoqué, de n'importe quelle manière.

Pansa n'était pas moins excédé. Jeter, pour des esclaves, le trouble dans une maison semblait une dépravation à ce Romain ; et cette exaspération nouvelle s'ajoutait à ses précédentes colères. Elle le bravait ! Elle le méprisait, elle qui eût dû tout faire pour obtenir d'être pardonnée ! Il s'indignait, se jugeant un mérite propre à lui concilier l'admiration et l'amour d'une épouse. Quant à certains de ses comportements passés, il les avait oubliés ; — il oubliait comment, pour obtenir la faveur de l'Affranchi Pallas, le puissant ministre de l'empereur Claude, lorsqu'il voulut affermer les douanes d'Italie, il avait cherché à lui vendre sa femme, car il était pauvre alors ! Il était très fier de cette entreprise de Pouzzoles, et de ramasser tant d'argent ! Et n'avait-il pas entouré l'altière Sergia de luxe, d'éclat? Le désir de sa beauté, le poursuivant à travers tout cela, se tournait en un surcroît d'humiliation, de rage. Il la haïssait furieusement. Il avait besoin de se venger d'elle.

Il lui fit notifier, par Agathémérus, la formule de Répudiation. Elle quitta la demeure de Pansa.

Mais, soixante jours après, l'Affranchi porta contre elle, devant le procurateur de César, une accusation d'adultère.

Sergia fut renvoyée de la plainte, des doutes ayant subsisté. Toutefois, l'on ne considéra point qu'il y eût absolument eu calomnie, nulle poursuite ne s'exerça contre l'accusateur, et le divorce fut dit avoir lieu par la faute de la femme. Libre ainsi d'opérer une rétention sur la dot, le Publicain usa de la faculté en homme à la fois plein de rancune et de besoin d'argent (gardant des dettes au milieu d'un énorme mais désordonné train d'affaires). A la retenue légale s'ajoutèrent toutes sortes de remboursements : et même il s'arrangea pour confondre dans les dépenses utiles des dépenses voluptuaires, — éprouvant, en récupérant de la sorte, sur le propre argent dotal, une part de ce que lui avaient coûté le luxe et la beauté de Sergia, comme une revanche pour sa vanité déçue et ses désirs humiliés.

Le bien de la fille du Tribun en fut fort amoindri ; et c'est dépouillée, à demi ruinée, qu'elle se retrouva dans la maison du Janicule.

II

Terpnos.

I

Thallus et Felicula repassèrent avec elle le seuil de Pansa. L'âpreté vindicative du Publicain la força à racheter une ornatrice phrygienne à qui elle tenait. Elle souffrit de devoir se contenter d'une litière et de deux Syriens de louage lorsqu'il lui fallut aller visiter l'Aînée, sur le Viminal, à l'autre extrémité de Rome. Marcia y habitait une maison jadis comprise dans les biens de Lollia Paulina, confisqués et vendus à vil prix après le meurtre de la rivale d'Agrippine. Cette matrone était l'épouse d'un certain Cluvius, chevalier romain, qui exerçait une charge importante dans la Préfecture de l'Annone. Sergia s'en était revenue accablée de reproches, humiliée, glacée, toute à un sentiment d'abandon.

La demeure du Janicule, beaucoup trop grande pour elle et ses quatre esclaves, achevait de la transir.

Cette vieille résidence patrimoniale, où on laissait provisoirement Sergia, avait des dallages usés, poreux, des marbres délabrés, des plafonds noircis ; les appartements, déserts, dégarnis par les héritiers, et ne gardant plus que leurs stucs et leurs mosaïques, sonnaient comme des salles de thermes. Sergia s'était réfugiée dans un coin de la vaste maison, vivant dans trois des cellules qui bordaient la cour intérieure, l'une où elle dormait, l'autre où elle mangeait, la

troisième, plus spacieuse, où il y avait une vasque pour les bains. Elle se morfondait. Quand elle eut surveillé le rangement de ses habits dans les coffres de hêtre, elle ne sut plus que faire. Elle restait, de longs moments, au fond de son cubicule, étendue sur son lit, le coude dans les coussins, la joue contre sa paume, l'œil fixe et perdu. Sa solitude l'accablait. Cependant elle y trouvait une liberté pleine de séduction. C'était un sentiment vague, trouble, vertigineux, une anxiété désireuse et douce, dont son cœur peu à peu se trouvait envahi, ainsi qu'une amphore où monterait un flot tiède, lent et continu. Qu'était devenu Terpnos? Se trouvait-il à Rome? Et comme soulevée par une impatience de bonheur, par un élan, elle se jetait à bas de sa couche.

Mais, désœuvrée, elle traînait ses pas, çà et là, par la chambre, tandis que sa rêverie se prolongeait. Distraitement, elle respirait les parfums dans les petits vases d'onyx ; elle prenait les bagues dans les boîtes d'ivoire, se les passait aux doigts, les reposait, sans les regarder. Elle mordait dans les coings au miel. Parfois, elle venait trouver Thallus et Felicula : elle ne parvenait pas à les écouter, et les quittait presque aussitôt, agitée par quelque chose d'inattentif et de fébrile.

Au coucher du soleil, elle allait à l'extrémité du jardin, qui dominait la déclivité de la colline.

En bas, la Voie Aurelia descendait, à travers le long faubourg transtévérin, vers la boucle du Fleuve. La Ville, au delà, remontait. Le soleil, en s'abaissant, frappait d'une dernière flamme, horizontale et cuivrée, les frontons des temples, la rondeur des cirques, des théâtres, les coupoles des thermes, les larges faîtes du Palatin, le double profil de l'Acropole capitolin, les bouquets de verdure épars, la confusion innombrable des maisons, et, tout au fond de l'horizon, les montagnes de la Sabine, dans l'azur des provinces. Les rumeurs de la Ville tombaient. Immobile, Sergia s'oubliait là. Tout s'effaçait autour d'elle ; et, parmi la suavité de cet évanouissement vespéral, elle s'absorbait dans une pensée unique, de plus en plus intense, dans un souvenir, qui était aussi un espoir, et dont la douceur s'épanouissait dans son être en même temps que la nuit s'étendait dans l'immensité.

Le soir qu'il dut venir, — après qu'elle l'eut rencontré à la promenade, — elle renvoya de bonne heure les esclaves dans leurs cubicules, et, ayant un moment tendu l'oreille au silence de la demeure, sortit vivement.

La lune, se levant derrière le Janicule, laissait encore dans l'obscurité le jardin, le versant de la colline et le bas quartier du Transté-

vère. Impatiemment, Sergia tâchait de voir dans ces ténèbres. Dès qu'elle l'eut deviné, elle courut ouvrir une porte dans le mur de l'enclos.

Elle prit sa main dans l'ombre, et sans une parole, le cœur tout battant, l'amena vers un banc de marbre sous un berceau de vigne.

Dans l'obscurité douce où il la voyait à peine, Terpnos la sentait contre lui comme un arome et comme une tiédeur. Il essaya quelques caresses. Elle les écartait, en souveraine qui ne veut point qu'on l'approche.

— Tu m'as prévenu de bien peu, dit-il. Je te cherchais. Que je ne t'eusse pas aperçue dans le Portique, et c'est toi qui me voyais ici. Certes, tu m'aurais ouvert la porte !

— J'aurais suspendu à la porte fermée les figures contre les maléfices, peut-être? fit amoureusement Sergia. Et elle demanda ce qu'il faisait avant de se revoir.

— Ce qu'on peut faire quand on ne s'intéresse à rien. Je vivais de ton souvenir et de ton attente.

Sergia eut quelques mots sur ce qui lui était advenu, à elle-même, depuis leur dernière rencontre. Mais elle ne regrettait rien, murmura-t-elle, avec un geste qui semblait écarter toute une vie.

Une indétermination infinie s'ouvrait à sa pensée, et elle se perdait par l'esprit dans cette immensité vaste comme l'espérance.

Terpnos n'écoutait pas. Il l'étreignit brusquement. Elle se dégagea et, avec des paroles de reproche, joignit plus étroitement ses voiles.

Au mouvement de Sergia, il devint doux, attentif, recueilli.

Alors Sergia vint joindre ses mains sur l'épaule du jeune homme, et fit d'une voix enfantine :

— Donc, tu pensais à moi? Quand tu m'as revue sous les Portiques du Champ-de-Mars, qu'as-tu éprouvé?

— Oh ! dit-il d'une voix ardente et basse, c'est comme si une main toute-puissante m'avait saisi par la chevelure pour me jeter sur ton cœur !

Il reprit :

— Que de fois j'ai songé à ce soir de Baïes ! Je fermais les paupières, et, tout à coup, tu étais là ! J'aspirais ton parfum, j'entendais ta voix, ton regard me pénétrait, je tressaillais ! Puis quand j'avais l'âme trop pleine de toi, je prenais ma lyre, et les cadences étaient ton pas, les sons diaprés brillaient comme les yeux de la Bien-Aimée !

Sergia le regardait, radieuse, lui dire ces choses douces dans l'ombre. Il reprit :

— Mais parfois mon esprit perdait sa joie, tout à coup. La pléni-

tude de désir et d'espérance qui me soutenait manquait soudain ; et toi-même, à mesure que je me décourageais, il me semblait que tu te retirais de moi. Je retombais, j'étais chétif comme un enfant que l'on abandonne. Il se tut, puis ajouta : J'avais l'âme comblée de cette tristesse, hier, quand les dieux m'ont remis sur ton chemin.

— Toi? dit-elle, ravie, toi? Mais l'on venait de t'applaudir avec transport dans le théâtre !

Terpnos se redressa en un mouvement de dédain :

— Une multitude qui n'est sensible qu'aux artifices vulgaires... Faire sur les cordes les cris de Canacé enfantant, ou les sifflements de Python : c'est là ce qu'on demande, et le plus adroit dans ces pauvres choses est le plus acclamé. Voilà le grand musicien que je fus hier ! Quant à ma musique, à moi, — des chants où était passé le meilleur de mon âme, — on l'a, en comparaison, froidement accueillie. Je ne sais, du reste, si on l'a seulement entendue, car elle ne produit pas, celle-ci, le grand bruit matériel qu'on aime. Cela va réjouir les joueurs de myriacordes qui craignaient pour leur répertoire, sans qu'ils me pardonnent, d'ailleurs, d'exécuter mieux qu'eux leurs propres sottises ! N'est-ce pas à jeter sa lyre aux vents?

— Mais tes amis, Pison, Afranius, Senecion, tous ceux qui t'entouraient, l'air si zélé?

— Ne suffit-il pas à leur propre gloire que quarante mille mains aient, à contresens, applaudi leur compagnon?

Son visage trahissait une souffrance sous l'air plaisant qui accompagnait ces mots.

Sergia lui jeta un regard d'insouciance heureuse :

— *Vah!* N'y pense plus ! fit-elle. Dis-le, suis-je belle, m'aimes-tu?

Terpnos, pour mieux la regarder, se penchait ardemment, jusqu'à se trouver agenouillé devant elle.

Ses cheveux, légèrement bouffants, passaient comme une aile douce au bord de ses sourcils ; et leur ombre, en descendant sur les yeux à demi voilés des longs cils courbes, s'arrêtait selon l'exquis relief des joues modelées par la clarté sidérale. Il y avait, dans le contour gracile et ferme de ces joues féminines veloutées du reflet astral, quelque chose de suave, de chaste et d'amoureux qui ravissait le jeune homme ; tout le visage, sous la molle réverbération nocturne, semblait à la fois plus fin et plus épanoui ; la bouche était rouge dans sa vague pâleur, des parfums s'émanaient subtilement.

Il embrassa ses genoux avec ferveur. Puis il baisa ses mains, un pli charmant qu'elle avait au-dessus du poignet. La jeune femme avait fermé ses yeux.

II

Parfois, elle lui disait sa vie, quand, se complaisant à la douceur de leur désir différé, ils s'attardaient sous le berceau de vigne, tandis que les feuillages frissonnaient vaguement aux souffles nocturnes de l'automne. « A présent elle vivait solitaire », concluait-elle pensivement.

Il lui racontait, à son tour, son existence d'artiste vagabond : les voyages des compagnies dionysiaques, les grandes solennités des Jeux grecs, les rivalités, les injustices. Il vantait, comme très salutaires pour les Arts musicaux, les observances religieuses en honneur dans les différentes associations. A Eleusis, une enceinte sacrée et un autel étaient réservés à celle d'Athènes. Lui-même avait été un des Théores envoyés par la compagnie de l'Ionie au sanctuaire de Samothrace. On pouvait gagner gloire et argent, droit de cité dans toute la Grèce, statues dans les villes. Mais le signe de Dionysos excluait de la société des hommes l'artiste véritable.

Sergia le retint de plus en plus. Il délaissa ses amis, disparut à peu près.

L'hiver se passait ainsi. Ils se tenaient dans la chambre des bains, chauffée par un grand vase à feu, et pleine de coussins jetés sur les nattes indiennes. Ils aimaient ce retrait, où leur ivresse se faisait plus subtile, en un trouble nouveau, différent de ce qu'ils avaient encore éprouvé.

Au printemps, dans le jardin inculte depuis la mort de Marcius, les verdures tendres des jeunes pousses éclatèrent parmi les végétations noires des lierres, des cyprès et des pins. Tout était envahi de hautes herbes. Les buis avaient perdu leurs contours et leurs surfaces. Des acanthes étaient devenues énormes. Les taillis, les entrelacements, les berceaux se reformaient avec une nouvelle luxuriance. L'air, déjà chaud, était plein de l'exhalaison des lys. Il y avait, dans cet enclos, le calme et comme le recul de la campagne. Sergia et Terpnos y oubliaient tout. Il l'appelait la vraie fleur de ces libres bosquets ; elle était une rose des bois ; et le mot grec dont il se servait, — Cynara, — leur parut faire un nom si doux qu'il le lui voulut.

Parfois, aussi, les journées de Féries, serrés l'un à l'autre, ignorés, ils aimaient à se perdre dans la grande foule heureuse.

Au Cirque, quelque chose d'allègre et de fort leur remuait le cœur, — quand l'immense multitude, étagée par masses orbiculaires, faisait une rumeur d'orage, et que les applaudissements croulaient comme une large pluie d'été, à l'apparition électrisante des gladia-

teurs en renom. Tranquilles comme si leur vie n'allait point se jouer, leur courage simple, leur aisance, les paroles qu'ils jetaient çà et là aux gradins d'un air de bonne humeur, tout, en eux, fascinait, exaltait la foule. Et la beauté des femmes était plus émouvante. Elles semblaient parées pour les terribles fêtes de la vaillance et de la mort.

A l'angle des carrefours, sur un tréteau, la vieille Atellane suscitait, comme toujours, une clameur de désopilation. Pappus s'informait de sa femme enlevée par des esclaves ; Bucco, goinfre parasite, sous promesse de la lui chercher, se faisait adopter. Cependant l'hurluberlu Maccus confondait Bacchus et les Nymphes, demandant du vin aux unes et de l'eau à l'autre.

Sergia s'amusait, avec un rire enfantin et brillant, dont se délectait son amant, qui la regardait beaucoup plus que le spectacle.

Parfois, le soir, après quelqu'une de ces courses heureuses, ils se retrouvaient au fond d'une des tavernes avoisinant les Thermes d'Agrippa. Outre la salle commune où l'on mangeait assis, selon la mode des coureurs de tavernes empruntée de la plébécule, il y avait, à part, des triclinia paisibles dans un jardin. Terpnos et Sergia s'étendaient sur deux lits déclives en vis-à-vis. La petite table ronde, entre les deux chevets, portait quelque repas délicat : des conserves d'esturgeon et des coquillages, un quartier de venaison, des olives du Picenum dans leur barillet, avec du miel blond dans des patelles de terre rouge, et des poires de Syrie attachées à des branches de genêt odorant. Parmi des touffes de roses, des calices de verre opalin contenaient des eaux de senteur. Au-dessus du triclinium à ciel ouvert, dans l'écartement du velum, l'azur du soir, plus foncé de moment en moment, s'approfondissait. Il y scintillait une étoile. Deux flammes palpitant au bec de deux lampes à tige de bronze jetaient des lueurs mouvantes, qui passaient sur leurs joues animées.

Jamais Sergia ne s'était abandonnée à un aussi parfait sentiment de bonheur. Elle se trouvait libre, aimée, pleine d'oubli. Le cirque, les foules, les fêtes par la grande ville, tout cela flottait dans sa tête comme quelque chose d'indéfini, d'immense, d'épanoui, qui lui amortissait toutes ses pensées, en lui laissant ressentir la plénitude de ce qu'elle avait au cœur d'intense et d'enivré. Elle se faisait appeler Cynara, elle voulait entendre ce nom caressant qui venait de lui. Plus obscurément, c'était encore comme si, bien des choses de sa vie passée achevant, par ces seules syllabes amoureuses, de s'effacer en quelque manière, elle se fût perdue davantage dans l'imprécision idéale où elle se berçait.

Une litière les ramenait au Janicule.

Un jour, l'esclave de Terpnos apporta sa cithare, — une de ces hautes et puissantes cithares de concert qui se fabriquaient à Alexandrie, avec des lames vibrantes de cuivre appliquées sur la caisse d'ébène pour renforcer le son.

Terpnos, plus joyeux qu'un gladiateur émérite saisissant son glaive, prit la lyre, où, d'un geste, avec une aisance aussitôt retrouvée, il souleva une large irradiation sonore. Les diverses gammes, la lydienne, la phrygienne, l'éolienne, s'échappèrent en un clin d'œil, comme des rayons entre-croisés.

Les doigts errants sur les cordes, il essaya des rythmes, chercha une mélopée. Son visage avait pris une expression de méditation intense, que Sergia, désormais, lui vit souvent.

Il songeait à un Hymne à Antiope.

Parfois, accoudée à son épaule, elle le regardait noter de la musique, c'est-à-dire placer, au-dessus des syllabes d'un texte, certaines lettres de l'alphabet grec, signes des sons, et qui s'écrivaient, selon le cas, soit dans leur forme ordinaire, soit renversées, ou bien tronquées. Lorsque la même note se répétait sur plusieurs syllabes de suite, la première seule recevait le signe. Sergia lisait à mesure.

Avec une humilité amoureuse, elle cherchait comment participer à l'œuvre de Terpnos. Un jour qu'il lui demanda de danser, elle eut un vif sourire, en un enveloppement preste se moula dans des voiles ; Terpnos lui mit aux mains des crotales ; et, en se déplaçant à pas serrés et rapides, alternativement, un bras se levant, l'autre main retombant, elle les faisait claquer sur sa hanche, qui ondulait. Puis elle éparpillait les plis de son vêtement, dessinait de lents gestes dans les draperies flottantes, et à la souple statue animée succédait une grande phalène blanche aux mouvements rêveurs. Mais, achevant la danse en une pirouette, qui la jetait sur les genoux de Terpnos :

— Est-ce cela? disait-elle.

Le musicien l'arrêtait d'une caresse, et saisissait la cithare. Il tremblait d'oublier le développement que suggéraient à son esprit les rythmes des deux pas dansés par Sergia : la Sikinnis, d'un caractère dionysiaque ; l'Emméléïa, d'une expression grave et mystérieuse.

III

Une nuit douce et pure d'octobre, quelque temps après, Sergia, s'accoudant à la balustrade où se terminait à pic, du côté de la ville, le haut terre-plein du jardin, regardait au loin devant elle.

Ce que ses yeux considéraient avec une fixité songeuse, c'était, par delà le Tibre dont la grande boucle luisait vaguement, au-dessus d'une étendue indistincte de toits, très haut, à une fenêtre du Palatin, la lueur embrasée d'un voile de pourpre que trouait l'irradiation d'une lampe intérieure.

Visiblement absorbée dans une préoccupation profonde, la jeune femme n'avait pas un geste, pas un mouvement. Derrière elle, au milieu du jardin plein de sourdes ténèbres embaumées, une somptueuse table en désordre, avec ses trois lits vides ravinés par de longs vautrements, s'entrevoyait dans la rougeur obscure des girandoles brûlant encore à bout d'huile. Aux arbres, tout autour, des lanternes éteintes fumaient. Des joueuses de flûte allaient s'en aller, chacune ayant aux épaules une corbeille, où des servantes jetaient en hâte les restes de la table, compris dans le salaire de ces musiciennes.

Sergia, ce soir-là, avait donné un souper, pour faire entendre l'*Antiope* de Terpnos. Les convives étaient Calpurnius Pison, de passage à Rome, avec la belle Arria Galla ; puis Senecion, qu'accompagnait la gracieuse Grecque Epicharis ; Rhemnius Palémon, le grammairien fameux, suivi de son disciple, le jeune poète Lucain, en manteau militaire, par engouement de rhéteur pour l'époque des guerres civiles ; enfin Afranius Quintianus et Terpnos.

L'éclat, l'animation, l'esprit ou la hardiesse des propos, la joie, n'avaient point manqué dans ce festin, jusqu'au moment où il s'était mal fini pour Sergia.

A peine la chère commençait à enflammer les visages, et déjà Senecion, sur une question d'Afranius, égayait les convives avec des histoires du Phrygien Calixte, le nouvel Hippolyte, l'échanson stoïcien, renvoyé à César, — lui, Senecion, ne voulant plus perdre son temps en cherchant à comprendre la mélancolie du Génie qui suscita cet adolescent d'entre les Limbes. Que Néron l'envoyât plutôt servir aux tables des Stoïciens ! — chez le poète Perse, par exemple, ou chez l'austère Cornutus, dont le sein socratique...

Mais, sur cette allusion railleuse, Lucain, leur ami, une belle rougeur de colère à sa figure brune, avait fait de ces rares sages un éloge agressif pour tout le monde. Palémon, qui s'était enrichi par l'adulation littéraire, le modérait avec un sourire amusé. Dans les calices de cristal, emplis de vins dorés, noirs, incarnats, se renversait le ciel d'un soir tiède et blond. Pison, en respirant nonchalamment des parfums, s'était mis à parler d'Octavius Hasta qui venait d'égorger Paula dans un transport de frénésie amoureuse ; et la conversation s'étendit là-dessus, Senecion et Afranius, voluptueux exaspérés,

jurant, par la fureur d'Aphrodite, que la victime était encore l'homme, tandis que Pison citait, en souriant, les vers d'Ovide :

S'il est un dieu, il est pour les filles amoureuses,
Et leur laisse tout faire contre nous.

Puis l'on avait courtoisement écouté des vers très neufs de Lucain sur la Guerre civile, et accueilli avec transport le beau mime Pâris venant danser *Antiope.*

De nouveaux invités étaient entrés. Les esclaves se multipliaient, emplissant les coupes. Une rumeur s'élevait sous les branches, partout maintenant illuminées de lucernes pareilles à des fruits de lumière.

Et Pâris, au rythme fougueux des flûtes, que suivaient les paroles cadencées de deux chanteuses, avait dansé le dithyrambe d'*Antiope :*

O dieu, qui pris l'être du chèvre-pieds,
Une âme nouvelle, en tumulte,
Comme un brasier aux jeux multipliés,
En toi s'agite, éclate, exulte;
Une ivresse innombrable abonde en toi, soudain,
Tourbillon de désirs, emportement sans frein;
Et le grand frisson de la Terre
Où tressaille l'ardent mystère
Des sèves, des feux, — s'exaspère
Dans ton cœur, ô dieu du tonnerre.

O Zeus! O Faune! O Pan! en ton transport
Vaste et puissant comme la vie,
Tout frémit, vibre et s'exalte, d'accord,
Force sainte partout suivie :
Éntends au loin bondir, au rythme de ton sang,
Profond bruit cadencé qui monte et qui descend,
Parmi les cymbales tonnantes,
Les cistres aux tringles claquantes
Et les tambours des corybantes,
Le pas furieux des bacchantes!

O Père, ô Roi de la Terre et des Cieux,
Deux jumeaux, nés de ton essence,
Feront, un jour, ton éclair dans leurs yeux,
Éclater ta double puissance.
A Zéthus il faudra la glèbe et ses trésors,
Tandis qu'avec sa lyre aux souverains essors

Amphion, de grands rythmes ivre,
Versant l'ardeur qui le fait vivre,
Contraindra, brutes qu'il délivre,
Les rocs eux-mêmes à le suivre.

Mais les flûtes gémirent ; et, sur le long mètre, Sergia, Epicharis et Arria, dans de grands voiles, nouant une ronde lente autour de Pâris, avaient dansé le Thrène, dont les deux chanteuses déclamaient les paroles.

C'est à ce moment que de grands coups avaient retenti contre la porte de la demeure.

C'était un envoyé de Néron, Epaphrodite : il venait chercher Terpnos, Néron voulant entendre le citharède après son souper.

On avait vu, dans un même instant, les convives brusquement debout au nom de César, ceux pris de vin subitement sérieux ; Epaphrodite offrir à Terpnos un vase d'or de la part de Néron ; le Citharède revêtir précipitamment son manteau ; Sergia, soudain très pâle, s'approcher, balbutiante, du jeune homme, et Palémon brandir sa couronne de festin, en s'écriant :

— Io, Pœan ! Phoïbos s'en va chez Zeus !

Et quand les autres convives furent partis, Sergia s'était retrouvée seule et accoudée à la balustrade de la terrasse, l'œil fixé sur la fenêtre éclairée du Palatin : A cette heure, Terpnos était là-bas, ses doigts aux cordes de la lyre, devant Néron.

Et une jalousie, une détresse, envahissait Sergia.

Vers le milieu du jour, Terpnos reparut au Janicule. Son visage avait quelque chose de rêveusement animé ; tout, en lui, semblait resté sous l'empire d'une obsession heureuse. Aux questions de Sergia, il se jeta dans un éloge du jeune César.

Rien n'était gracieux comme la douceur et la courtoisie de celui que l'univers appelait depuis peu Néron. Jamais il n'avait été écouté dans un tel respect, lui que d'obscurs gouverneurs de province, ou de lointains petits rois, dans ses voyages, se permettaient d'interrompre : « Touche la mèse, touche la nète. » Et quelle intelligence de l'art, quelle compréhension de son œuvre ! Combien il en était réconforté !

— Pison ne songe qu'à Baïes. Il voulait m'emmener...

— Il fallait consentir ! dit Sergia, qui aurait bien voulu quitter Rome avec Terpnos.

— Et j'aurais chanté ses vignes, n'est-ce pas, ses fameuses vignes

dont les pampres descendent jusqu'aux vagues, — trop heureux de mettre en musique les vers où Palémon, célébrant ce vignoble, montre les Néréides y cueillant des raisins doux au clair de lune. Belle occupation pour moi ! Ce grammairien, malgré ses flatteries, je sais trop ses réticences. Seul Néron comprend ma musique. Il me disait : Tu exprimes sur un mode sacré la volupté de l'univers ! Assis à mon côté, penché sur les cordes, je le sentais frémir, épousant du fond de son âme les mouvements de l'harmonie, emporté, perdu dans la sphère des dieux.

Sergia regarda fixement Terpnos, d'une manière amoureuse et profonde.

Quand elle se réveilla la première, le crépuscule allongeait des ombres. Sergia sentait avec bonheur cette obscurité qui grandissait, qui, de moment en moment, les enveloppait davantage, comme pour mieux les isoler, et les séparer du monde. Soulevée sur son coude, elle contemplait le jeune homme reposant à ses côtés.

Il s'éveilla.

— Déjà la nuit? fit-il.

— Qu'importe ! dit Sergia, et elle ajouta gaiement :

— Il nous reste, d'hier, assez pour un souper, un beau souper entre nous deux : un francolin de Phrygie, des filets de paon, et des fruits, des gâteaux. Si tu veux, l'Ephésienne nous aura du garum frais. Et puis, dans le jardin, tu me feras entendre cet air ionien que tu n'as jamais joué que pour moi.

Mais elle le vit agrafer son pallium, atteindre un court manteau à capuchon.

— Où vas-tu?

Alors il lui apprit qu'il était attendu ce soir encore au Palatin.

Le lendemain, le surlendemain, il lui fallait de même se rendre auprès de César.

De jour en jour, sa présence se faisait plus brève.

Quelque chose qui tenait aux prestiges de sa fortune nouvelle se manifestait dans ses façons. Il était l'ami de César. Il ne sortait plus qu'en litière, sur les épaules de quatre Syriens qui étaient à lui. Ils l'attendaient à la porte de Sergia.

Enfin le célèbre citharède eut quelque loisir.

C'était un jour humide et froid d'extrême fin d'automne. Par le jardin ruisselant et dépouillé, la fane accumulait des tas jaunes trempés de pluie entre les blocs noirs des cyprès, des genévriers, des ifs, et montait jusqu'au ventre du Priape cambré sur sa gaine, près de la haie, dans la perspective dénudée de l'enclos. Terpnos et Sergia s'étaient retirés dans la tiédeur de la chambre des bains.

Elle s'était parée, dans un goût à la fois plein de richesse et d'abandon, de ses plus beaux vêtements intérieurs. Souriante, elle ramenait soigneusement sous sa simarre le bout de ses pieds nus. Le regard ailleurs, elle le questionnait, curieuse surtout de ce qui se passait chez César.

Le nom de Senecion ayant amené celui d'Epicharis, elle s'informa des femmes du Palatin.

— Les femmes du Palatin? fit Terpnos. Mais César lui-même, par l'impérieuse défiance de sa mère Agrippine, était obligé de voir en secret, dans une maison de la ville, l'Affranchie qu'il aimait depuis peu!

— Je sais qu'elles te regarderaient... dit-elle tout à coup, Ha! quand tu es loin de moi, ainsi qu'il arrive maintenant si souvent, ta pensée me poursuit comme un délice et comme une souffrance! J'ai des désirs de me trouver instantanément où tu te trouves, et c'est comme si ma faiblesse s'abandonnait à un tourbillon me soulevant et m'emportant vers toi! L'idée seule qu'une de ces femmes te frôle de sa tunique me fait quelquefois jeter un cri, comme à une brûlure! Mais tu ne les verrais pas, n'est-il pas vrai? Aucune ne serait plus belle que moi? Et quand elle le serait, aucune ne serait ta Sergia, ta Cynara!

Il la saisit dans ses bras :

— Ma lumière!

— Mon amour!

— O chère tête fraternelle!

— O mon salut!

Elle songeait au moyen de lier davantage leurs deux vies.

On était arrivé aux Saturnales, en décembre. Durant ces jours de grande réjouissance, le citharède ne quitta point le Palatin. Sergia se retrouva toute seule. Thallus et Felicula vivaient maintenant, comme métayers, dans le petit domaine des Monts-Albains. La turbulence de ses servantes, mises en gaieté par leur liberté temporaire, s'agitait par la villa, à grand bruit de rires, de facéties, et augmentait son ennui. La Phrygienne, son ornatrice, tâchait de la distraire avec des contes de voyage ; et même, étant quelque peu magicienne, elle cueillit dans le xyste, au coucher du soleil, en présence de Sergia, dont elle mêla le nom à des mots inconnus, une fleur de cyclamen, qui écarte les maléfices d'amour.

Parfois, maintenant, il lui arrivait de tressaillir, en pensant à la dépendance et à l'incertitude de son existence. Elle n'avait ni for-

tune, ni demeure. La tutelle de sa parenté, jusqu'ici nominale, pouvait se faire étroite tout à coup. Les tribunaux de famille, tout surannés qu'ils fussent, étaient toujours en usage. Elle eût voulu fuir Rome.

Et un jour qu'il partait encore après une courte présence, elle parla de quitter avec lui la ville.

— Qui nous empêche? Un artiste vit partout, et moi, rien ne me retient ici... Je t'en supplie... Songe à la félicité que nous aurons...

Il lui avait maintes fois raconté ses voyages. C'était pendant qu'il composait l'*Antiope*. Charme mêlé à celui de la musique, des souvenirs s'en présentaient au citharède : Corinthe, Rhodes, Ephèse, Smyrne ; de grandes cités marines, libres et riantes, en amphithéâtre au-dessus des ports, étagement de maisons, d'escaliers, de colonnades, de frontons, montant jusqu'au bord du ciel tout bleu, où se profilaient d'immobiles et noires verdures religieuses. Les rues, dallées de marbre, s'allongeaient toutes droites, entre les arcades. L'air était chaud. On entendait des fontaines dans les cours. Vers le soir, un souffle venait de la mer, et une foule alors se répandait vive et gaie autour des thermes, des portiques, des stades, des gymnases. Puis on s'enfonçait sous des allées couvertes, on franchissait quelque petite porte, et vous étiez subitement loin de tout, dans les jardins, le silence, l'odeur des roses, et comme au cœur d'une volupté mystérieuse. La vie était tout aisance et joie. Sergia se voyait, avec lui, perdue au fond d'une de ces immenses villes populeuses de l'Orient. Elle irait au temple, sacrifier pour qu'il remportât la couronne dans les Jeux ; elle irait au théâtre échanger silencieusement son regard avec le sien, tandis qu'on l'acclamerait, ainsi qu'on échange un secret de bonheur.

Terpnos ne dit aucun mot de refus, — mais, dans sa litière, il songeait avec malaise à cette idée de Sergia.

Il savait que son commerce avec une femme de condition libre et de famille noble était dangereux. Mais qui toucherait à l'ami de César? Partir, lui? Mener encore la vie de l'artiste errant, lui que Néron favorisait? Néron ne lui pardonnerait jamais cette défection ! Hier encore, ne lui disait-il pas son besoin de lui pour l'institution prochaine de Jeux grecs au Capitole? Certes, Sergia lui était chère ! Mais que devenir, quelle vie possible, ayant une fois encouru le ressentiment de César? C'était la misère et la mort !

Quand il l'avait quittée, plein d'elle alors, il se prenait à désirer lui-même le bonheur dont elle rêvait ! Puis, devant César, il éprouvait subitement que la chose était aussi aisée que d'extorquer la massue d'Hercule.

Pensant le décider, elle lui révéla enfin ses craintes domestiques. « Tandis que loin de Rome... Toi-même... »

Mais l'artiste dionysiaque cachait mal son inattention. « Quant à quitter Rome, il ne le pouvait. »

— Ha? fit Sergia pâlissante ; et, en se dégageant des bras du jeune homme, elle répétait : Ha? Ha?

Elle balbutiait, un pleur tremblait à ses cils.

— Malheureuse que je suis ! Malheureuse ! fit-elle.

Terpnos voulait la consoler. Mais sans l'écouter :

— Tu préfères les applaudissements de la foule romaine? Tu me disais tout le contraire autrefois ! Le sais-tu, pourquoi tu veux rester à Rome? Parce que les plus hautes patriciennes y poursuivent de leur désir le fameux citharède ! Elles t'aiment, c'est là ce qui te flatte et dont tu ne peux te passer, avoue-le !

— Par Zeus ! tu te trompes.

— Tu es comme tous les autres !

Terpnos se leva violemment :

— Comme tous les autres ! Les connais-tu les autres? Sais-tu l'ordure qu'ils sont? Si c'est là ce que tu entends, adieu !

Elle se jeta sur lui, le força à se rasseoir.

Tombée aux pieds du jeune homme, elle croisa les mains sur ses genoux, et y appuya la joue, en soupirant.

Terpnos, d'un geste doux, lui flattait la tête. Qu'elle était gracieuse ainsi : sa chevelure dénouée ondulant tout du long, et l'ampleur de sa tunique blanche s'infléchissant à sa taille ! Il la regardait, il la contemplait, il se penchait. Comme par l'attirance de ces yeux, elle leva la tête, elle vit ce regard qui l'enveloppait, ce visage incliné dans un sourire.

Terpnos s'était relevé brusquement ; elle-même se retrouva debout ; et ils étaient l'un devant l'autre à se regarder, interdits.

— C'est impossible... c'est impossible... ce que tu exiges de moi, fit enfin Terpnos.

Il haletait, blême comme le lin de sa tunique.

— Désobéir à César ! Sans Rome, c'en est fait de ma lyre ! dit-il avec angoisse.

— A Rome, c'en est fait de moi ! fit-elle avec désespoir.

Mais elle sentit dans sa contenance l'inéluctable.

— De voir comme je t'aimais, cela aurait dû te toucher, cependant, dit-elle. Lorsque tes absences ont commencé... je ne te les reproche pas, bien qu'elles fussent devenues si longues... mais quand tu me laissais plus de liberté, j'aurais pu sortir, me parer, et, certes, j'aurais dû le faire, afin de t'inspirer quelque inquiétude, où se serait enflammée

ton envie de moi. Pourtant, le sais-tu? je ne quittais ma maison que pour aller au temple, sacrifier, — à Junon, comme en cet anniversaire de ma naissance que j'ai passé toute seule, — dans l'espoir d'obtenir ton prompt retour. Je me trouve ici à l'écart, je te fais un pauvre effet, n'est-il pas vrai, à toi qui, maintenant, vis au milieu de choses éclatantes? Nous deux, nous sommes le contraire d'autrefois... Te souviens-tu, à Baïes? Quand je me promenais le long des flots dans ma cyclas de soierie indienne, ou qu'au bord des tables je m'étendais, les épaules nues? Et toi, tu étais là, ignoré encore, obscur, pauvre, avec ton sourcil plein de jeunesse et de fierté. L'Aphrodite le sait, comme je t'ai tout de suite chéri.

Elle frémissait, elle dit :

— Moi, j'aurais tout quitté pour toi! J'aurais passé les mers, vécu dans les pays lointains, couru tous les risques, tout accepté avec joie, sur le moindre mot que j'étais nécessaire à ton bonheur. J'aurais, en souriant, senti, derrière moi, la réprobation, la colère, la persécution! Là où tu te serais trouvé, là aurait été, pour moi, toute justification, toute douceur, toute quiétude. Dieux! oui, tout, tu aurais été tout pour moi, si tu m'avais demandé de te suivre! Mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait. On n'aura pas de moi une parole de regret, je me glorifie de ma faute!

Le regret, l'impatience, l'humiliation, le chagrin, sur sa figure, se mêlaient en une expression d'égarement. Comme hors d'elle, elle dit :

— Va-t'en!

Il l'enlaça. Mais elle luttait, se dégagea.

— Non... Non... A quoi bon?... Tu ne m'aimes pas... Ou bien, fais ce que je te demande... Non, n'est-ce pas?

Elle répéta :

— Va-t'en!

Peu de jours après, comme elle était oisive et morne dans sa chambre, la portière s'écarta brusquement, et la Phrygienne lui remit une lettre, que venait d'apporter un esclave.

Sergia rompit la cire jaune empreinte d'une figure de Junon, brisa le fil de lin, déroula la feuille, et lut :

« Marcia à sa Sergiola : Salut.

« C. Cluvius a accepté une offre d'achat de notre Part sur le Viminal. Quoique le bien soit vendu avec peu de profit, nous ne pouvons cependant repousser ce marché, par la nécessité où nous sommes.

Des charges devant nous être communes, à toi et à moi, se sont, trouvées, depuis ton divorce avec N. Pomponius Pansa qui les acquittait au besoin sur ses deniers par observation de la foi qui l'unissait à toi, retomber sur moi seule, comme les *Sacra* de notre famille et les dots pour des jeunes filles pauvres de notre parenté. Il nous faut donc quitter la maison du Viminal pour celle du Janicule, et cela se fera aux prochaines kalendes de juillet, dans un délai suffisant pour tes propres dispositions. Sache qu'un cœnaculum de trois chambres, à l'étage supérieur, est ici vacant et que nous t'offrons de t'y loger à nos frais, dépense que nous nous imposerons non seulement pour te l'épargner, mais aussi dans la pensée que tu ne te trouveras point comme une étrangère en un lieu où nous sommes connus avec honneur et amitié, et surtout dans le désir de te garder en quelque sorte non loin de nous. Porte-toi bien. De Rome, le IVe jour avant les Nones de Juin, Claude Néron Auguste, L. Antistius, Consuls. »

Marcia n'avait quitté l'ombre de la tunique maternelle que pour passer dans les bras de l'époux ; dès lors, uniquement attachée à son nouveau foyer, elle n'avait plus paru ; et, après la mort prématurée de la mère, une existence solitaire avait commencé pour Sergiola, sans que Marcia prît souci d'elle.

Sergia se souvint avec amertume qu'elle s'était toujours trouvée délaissée par l'Aînée. Accusant la longue insensibilité de Marcia, elle n'eut aucun désir de se réfugier sous la tutelle de sa *gens*, comme le lui ordonnait la lettre. Suivie de sa Phrygienne et de son Ephésienne, elle quitta sans délai la demeure du Janicule, cette maison de son enfance.

Elle alla se cacher dans le Transtévère. Toute trace d'elle s'y perdit.

Cependant la pensée de Terpnos l'obsédait ; elle se repentait de l'avoir chassé, — et elle l'en aimait davantage.

Alors elle ne put se tenir d'envoyer la Phrygienne chez le citharède. L'esclave trouva déserte sa petite maison de la Voie Lata ; elle apprit du voisinage qu'il avait suivi César à Baïes. Sergia envoya de nouveau la Phrygienne, pour inscrire, en traits noirs, sur le mur du jeune homme, son nom (Cynara) avec l'indication de sa nouvelle demeure. Elle-même, une fois, au crépuscule, vint furtivement voir ces lignes, plus importantes pour elle, plus chargées de souhaits, qu'une inscription votive.

Puis elle l'espéra. Mais les journées passèrent. Sa tristesse reprit. Elle devenait accablante, à la fin du jour, quand, lasse d'avoir

épié la rue, Sergia retombait à demi-couchée sur son siège long. Il garnissait presque entièrement un appentis en bois faisant saillie sur la façade, et s'ajoutant, en façon de galerie extérieure largement ouverte sur le dehors, à deux mauvaises chambres hautes qu'habitait Sergia. Sous ses yeux, non loin, à droite, des maisons chétives se tassaient confusément les unes au-dessous des autres, tout un pauvre quartier descendant vers le Tibre, où des chantiers, des enclos, de vagues terrains encombrés d'amoncellements indistincts, bordaient une agglomération mouvante de batelleries. Elle vivait ici maintenant. La nuit s'épaississait, elle gardait la même attitude tristement abandonnée ; et, debout à quelques pas d'elle, Attouda, la Phrygienne, en la considérant, hochait la tête.

Sergia, un de ces soirs-là, fut tirée de sa songerie, à des allées et venues multiples de l'esclave. C'était pleine lune. Sous la clarté cendrée tombant dans la galerie par la grande baie aux rideaux écartés, elle la vit qui disposait divers objets, des ustensiles, un trépied ; et une grosse vapeur qui sentait le soufre monta.

— Que fais-tu?

— C'est pour qu'il revienne ! As-tu quelque chose de lui?

Sergia se jeta sur cet espoir. Elle lui remit un plectre. La Phrygienne le suspendit au-dessus de la cassolette, répandit du sel sur les braises, marmotta : « Oiseau sacré, ramène-lui l'amant oublieux. » Ensuite, lançant dans le feu trois grains de cire : « Que de même, ô Éros, se fonde son cœur dur. » Puis un rhombe, sorte de double cône en métal brillant aux bases affrontées et jointes, tourna sur son cordon que manœuvraient les mains de la servante : « Qu'ainsi ta vengeance, ô Aphrodite, le fasse aller, venir, autour de cette maison. »

Le rhombe tournait de plus en plus vite, avec un ronflement, et la flamme du trépied s'y réfléchissant, on eût dit un disque lumineux qui se roulait en envoyant des rayons. Sergia, l'œil fixe, regardait cette espèce de nimbe irradié dans l'air. La Phrygienne prononçait des mots inconnus. Sergia murmurait : « Viens ! Viens ! » — et elle pensait si fort à Terpnos que la servante, ayant achevé, se retira sans qu'elle s'en aperçût.

Edmond Barthélemy.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA DIPLOMATIE DE L'INERTIE

Les Français ont à l'heure actuelle bien d'autres soucis que les affaires internationales. Pourquoi s'en préoccuperaient-ils? La diplomatie n'est-elle pas en sommeil? Que s'est-il passé d'excitant depuis Locarno? A peine quelques initiés ont-ils entendu parler d'un projet d'accord avec la Yougoslavie qui n'est pas sorti des cartons. La parodie de négociation avec les Soviets n'a jamais intéressé qu'une poignée de spéculateurs. Les conversations avec les Espagnols, liquidation tardive d'une affaire heureusement réglée par le canon, s'est traînée dans une lente somnolence. Pas un visiteur du quai d'Orsay qui échappe à l'impression saisissante du contraste entre la nervosité de la présidence du Conseil livrée aux assauts des politiciens et la morne atonie des bureaux diplomatiques.

Il n'y aurait rien à dire si la léthargie était seulement apparente. L'inertie de notre diplomatie n'est pas une façade, elle est une fâcheuse réalité.

Une réalité dont certains commencent à se plaindre très vivement, parce qu'elle les gêne, dont d'autres prennent plus aisément leur parti, car ils se flattent d'en profiter. Nous préférons ceux qui morigènent à ceux qui guettent les défaillances, à condition qu'ils ne se laissent pas entraîner à forcer le ton, ce qui n'arrangerait rien. Tâchons de nous réveiller et de ne pas avoir le réveil grincheux.

Il n'est que temps si nous ne voulons pas nous trouver tout à coup en face d'une querelle avec nos voisins d'Italie, plus sotte encore

que fâcheuse. Est-ce vraiment ce que nous préparait M. Briand? Ses débuts promettaient mieux. Pour la première fois depuis la révolution italienne, on a pu croire, quand il est rentré au quai d'Orsay, que nous allions sortir de l'ère des malentendus. M. Poincaré avait dédaigné le fascisme. M. Herriot avait épousé les rancunes du cartel et de la franc-maçonnerie. Au contraire, M. Briand, sceptique et opportuniste, avait constaté les résultats indiscutables obtenus par M. Mussolini, admettant que la France n'avait rien à gagner et tout à perdre à bouder ce succès. Les avances amicales étaient bien accueillies. Tout en réservant ses libertés d'action, l'Italie n'hésitait pas à accepter le rôle d'arbitre que lui offrait le système de Locarno. On naviguait de compagnie sur le *Fleur d'Oranger*.

Pourquoi la lune rousse est-elle si vite venue? Le premier nuage s'est levé du côté de l'Adriatique. Justement préoccupé de barrer la route à un retour offensif du pangermanisme, M. Mussolini a cherché à resserrer l'entente avec les Yougoslaves, esquissée lors de la liquidation habile de l'affaire de Fiume. Le gouvernement de Belgrade a montré peu d'empressement. Embarras intérieurs. Survivance d'anciennes défiances qui se sont manifestées hier encore, quand il s'est agi d'obtenir la ratification pénible d'arrangements économiques vieux de plus de deux ans. Cela suffit à expliquer la réserve. Les Italiens ont vu plus loin. A tort ou à raison, ils ont considéré que la Yougoslavie se dérobait à leurs avances parce que leur projet d'alliance va beaucoup plus loin dans les réalités que le pacte défensif envisagé à Paris. De là à soupçonner la France de détourner les Slaves, il n'y a qu'un pas.

Sur ces entrefaites M. Mussolini revendique l'héritage de la Rome impériale et va renouer la tradition sur le sol d'Afrique. On doit rendre à l'opinion française cette justice qu'elle a accueilli la manifestation avec beaucoup d'objectivité. Elle a même évité soigneusement de souligner le geste assez malencontreux exécuté dans les eaux de Tunis par le chef de l'aviation italienne. Pour une fois la passivité a eu du bon.

Excellente quand il ne s'agit que d'amortir un incident, elle est tout à fait insuffisante quand il faut combiner des politiques. On doit voir les choses comme elles sont. Dès que l'Italie éprouve le besoin d'épancher au dehors un excès de vitalité, elle ne peut se défendre de certaines comparaisons. Elle voit la France maîtresse de tout le Maghreb, elle songe aux 80 000 travailleurs italiens qui collaborent à la mise en valeur de la Tunisie sous le drapeau français, elle se rappelle que le sort de ses nationaux n'est pas définitivement réglé. Elle se souvient encore que le régime international de Tanger

demeure une porte entr'ouverte sur le futur. De leur côté les Français, quand ces pensées se traduisent publiquement dans la presse, ne peuvent se défendre d'une certaine méfiance. Comment ignoreraient-ils que le bien d'autrui sollicite toujours l'envie? Ils ont, par contre, conscience d'avoir payé assez cher leur domaine et d'en tirer assez bon parti pour qu'on respecte leurs titres.

En fait, la France et l'Italie occupent dans la Méditerranée une position telle que les deux puissances n'ont le choix qu'entre une collaboration intime, confiante, profitable aux deux ou une rivalité soupçonneuse dont elles feraient également les frais au profit de quelque *tertius gaudens*. Il ne s'agit donc pas de récriminer sur ce que l'une a et ce que l'autre voudrait avoir. Il s'agit d'utiliser au mieux des intérêts communs les résultats du passé et les possibilités de l'avenir. Ce n'est pas facile. Cela demande autant d'énergie que de souplesse, mais cela suppose avant tout une volonté d'action et une initiative toujours en éveil. Est-ce bien ce que l'on prépare en s'endormant dans l'inertie, en fermant l'oreille à toutes les invites?

Les Italiens voudraient parler de Tanger. Le désir n'est pas nouveau. Ils l'ont manifesté dès que l'on a songé en 1914 à organiser le fameux statut international. L'appel n'a pas été entendu. Nous nous sommes retranchés derrière l'accord de 1912, par lequel la France s'est désintéressée de la Tripolitaine et l'Italie du Maroc. Le texte est précis. Le gouvernement de Rome affirme pourtant que son détachement, absolu en ce qui concerne les intérêts français, ne peut être interprété comme une renonciation aux affaires internationales. Du moment qu'il y a au Maroc une zone internationalisée, zone qui commande l'entrée de la mer latine, zone où les intérêts italiens sont considérables, une participation s'impose. On a admis le Portugal et la Hollande, pourquoi pas l'Italie?

Il est tout à fait normal que le gouvernement français se soit montré très réservé aussi longtemps que l'aventure riffaine menaçait de replacer tout l'avenir du Maroc sur le plan international. On devait éviter à tout prix de rouvrir la porte aux convoitises. La situation va changer si, comme on peut l'espérer, la France et l'Espagne s'entendent pour achever une pacification durable. Alors la petite zone internationalisée de Tanger ne sera plus qu'un anachronisme tout à fait secondaire pour la France. Notre Maroc est tourné vers l'Atlantique. Tanger est une affaire anglaise et espagnole. En quoi cela nous gênerait-il de voir l'Italie collaborer à l'administration? C'est un plaisir qu'on peut vraiment lui accorder, surtout quand on a à régler avec elle une question beaucoup plus scabreuse.

La Tunisie, après avoir brouillé pendant quinze ans l'Italie et la

France, est devenue le premier élément de rapprochement. L'initiateur de l'évolution a été le marquis Visconti Venosta, qui a su retenir la leçon de l'échec de Crispi. M. Hanotaux avait fait, de son côté, plus de la moitié du chemin quand il avait accordé, en 1896, un traité qui garantissait aux Italiens résidant dans la régence la conservation de leur nationalité. C'était risqué, car la colonie italienne était nombreuse et s'accroissait sans cesse. Vingt années d'expériences ont montré que la largeur de vues a du bon.

Chose curieuse, c'est au lendemain de la lutte et de la victoire communes que les inspirations de défiance ont reparu. En 1919, la France dénonce la convention de 1896, avec le désir de préparer l'assimilation d'un élément de colonisation sobre et laborieux qui s'est révélé comme le complément efficace de l'élite française. Le projet se défend. Il est non moins naturel que les Italiens n'aient pas vu sans regret se présenter l'éventualité de la disparition d'un groupement que certains considéraient encore comme un jalon d'avenir. Dès ce moment une explication franche aurait été désirable. On a fait tout le contraire. On a laissé l'affaire traîner, s'envenimer, accumulant les maladresses. Est-il besoin de rappeler la malencontreuse tentative d'appliquer en Tunisie la loi de naturalisation française qui nous a valu un humiliant rappel à l'ordre de la Cour de La Haye? Ce pas de clerc ne pouvait qu'exaspérer les rivalités ethniques. Résultat : nous sommes embarrassés et nous le montrons en ajournant sans cesse la solution. Depuis sept ans, l'accord de 1896, dénoncé par nous, est prorogé de trois en trois mois. L'Italie insiste pour avoir un arrangement définitif. Nous faisons la sourde oreille. Un moment, il y a quelques semaines, on a pu croire qu'on allait en sortir. Il a été question de se donner un dernier répit d'un an et d'aborder enfin la difficulté de front. La perspective s'éloigne de nouveau. Est-il surprenant que les Italiens accusent notre diplomatie d'inertie?

Un nouveau grief leur a été fourni par les affaires d'Abyssinie. On connaît la situation curieuse de cet État, le seul de l'Afrique qui ait conservé son indépendance. Une chaîne de convoitises monte la garde autour de son avenir. A l'ouest, les Anglais subissent l'irrésistible attraction des eaux. Entrevoyant le jour prochain où l'Amérique ne fournira plus de coton, ils ont entrepris d'assurer au Soudan les fournitures de Manchester. On sait le travail formidable qu'ils ont entrepris pour utiliser au maximum les eaux du Nil. Après le barrage d'Assouan, ils ont inauguré, l'an dernier, la digue monumentale de Sennaar qui maîtrise le cours moyen du Nil bleu. Il s'agit maintenant d'exploiter le cours supérieur du fleuve et le grand réser-

voir naturel du lac Tsana, qui sont en territoire abyssin. De leur côté, les Italiens, campés au nord de l'Ethiopie en Erythrée et au sud en Somalie, rêvent de rejoindre leurs possessions par un chemin de fer.

Ces projets peuvent-ils se réaliser sans toucher au statut international de l'Abyssinie? En théorie, oui. Il s'agit uniquement d'opérations économiques. L'Angleterre, la France et l'Italie ont conclu en décembre 1906 un accord tripartite qui constitue un engagement mutuel de désintéressement territorial. Les trois contractants s'interdisent de créer des zones d'influence et de porter atteinte au principe de la libre concurrence commerciale. Des travaux hydrauliques et des voies ferrées peuvent trouver leur place dans ce cadre. Pourtant l'Abyssinie se défie. Elle se sent entourée d'appétits et elle a cherché des protections. Il y a deux ans déjà le prince régent, le Ras Taffari, est venu en Europe pour reconnaître le jeu des puissances et il a demandé l'admission de son pays dans la Ligue de Genève. Déjà, à ce moment, des commentaires italiens ont suggéré que la France s'était mise en travers des projets de l'Italie en ménageant à l'Abyssinie l'appui de la Société des Nations.

L'affaire assoupie s'est réveillée au lendemain de l'entrevue de M. Chamberlain et de M. Mussolini. En revenant de Rapallo, le chef du *Foreign office* a vu M. Briand et lui a fait savoir que l'Angleterre et l'Italie avaient conclu un arrangement particulier en vue d'assurer, par une étroite collaboration, la réalisation de leurs aspirations mutuelles en Abyssinie. Il est possible que la lettre de cet accord ne heurte pas de front le traité de 1906. Il est incontestable que l'esprit va à l'encontre de la combinaison tripartite, puisqu'un des trois associés a été tenu à l'écart.

On comprend que le gouvernement français ait marqué de l'humeur. On aurait compris plus encore qu'il profitât des explications embarrassées qui lui étaient fournies bien tardivement, puisque l'entente anglo-italienne remontait à la fin de 1925, pour aviser aux moyens de rétablir la situation. C'était le cas ou jamais de montrer de l'activité. Pour cela il fallait avant tout démasquer l'origine de l'intrigue.

Était-ce difficile? Tout indiquait la conception de la manœuvre. D'abord la date même de l'accord, le 14 décembre, trois jours avant l'arrêt de Genève sur Mossoul. Il sautait donc aux yeux que l'Angleterre avait cherché à obtenir le concours de l'Italie pour faire pression sur la Turquie. Voulait-on d'autres preuves? Il y avait le contraste entre l'attitude de l'Italie qui réclamait notre adhésion avec instance et celle de l'Angleterre désireuse avant tout de laisser

dans l'ombre les détails de son opération d'intimidation, afin d'inquiéter les Turcs du côté de l'Asie Mineure. Il n'est pas jusqu'à la menace de traduire l'Abyssinie devant la Société des Nations comme coupable de favoriser l'esclavage qui ne trahît l'inspiration. Les principes humanitaires mis au service des intérêts politiques, cela porte le cachet anglo-saxon.

Donc, pas d'hésitation possible. L'Angleterre avait utilisé au profit de sa politique les désirs d'expansion de l'Italie, quitte à reprendre plus tard la manœuvre d'un autre côté. C'est le jeu classique du courtier qui prétend toucher des deux mains. La parade logique est l'entente directe des parties pour esquiver les frais de courtage. La première chose à faire était donc de nous entendre avec les Italiens. Au lieu de cela, nous nous sommes butés dans une réserve hargneuse. Nous avons donné l'impression que nous tenions l'Italie pour responsable d'une opération dans laquelle elle a fait le jeu britannique. Nous avons apporté la diversion attendue par la mauvaise humeur italienne qui a éclaté juste au moment où le cabinet de Londres, ayant réalisé l'affaire de Mossoul, laissait le secret éclater pour amorcer le marchandage du côté de la France.

C'est là vraiment le cas type des résultats de la méthode d'inertie. Où cela nous conduit-il? Tout simplement à accumuler les malentendus entre la France et l'Italie, en offrant à l'Angleterre les honneurs et les profits du rôle d'arbitre.

SAINT-BRICE.

Le Brésil et la Société des Nations.

L'attitude prise par le Brésil à Genève, et sa démission qui en a été la conséquence ont soulevé des commentaires nombreux et passionnés ; on a voulu y voir soit un mouvement d'humeur provoqué par le refus d'un siège attendu ; soit un orgueil national exagéré ; soit enfin je ne sais quelle manœuvre diplomatique inspirée par une puissance étrangère.

Il n'y a eu, en réalité, dans sa façon d'agir, que la continuité d'une politique ; le maintien d'une position, vis-à-vis du Droit international, déterminée depuis plus de vingt ans. De multiples documents en font foi, et l'erreur des diplomates de Genève a été soit de les ignorer, soit de faire comme s'ils n'existaient pas.

Dès 1905, au Congrès scientifique latino-américain de Rio-de-Janeiro, le Brésil avait eu l'occasion de préciser son attitude à l'égard de la Société des Nations

La motion suivante avait été déposée par le Dr Alvarès, délégué du Chili : « Le Congrès scientifique reconnaît un Droit international

américain, c'est-à-dire un ensemble de règles et de lois spéciales que les États latino-américains observent ou doivent observer dans leurs relations entre eux ou avec les autres États d'Europe ou d'Amérique, et il décide qu'il existera au prochain Congrès scientifique une section destinée à l'étude détaillée de ce Droit et des parties qui le constituent. »

Cette motion, déposée à l'improviste à la section des Sciences juridiques et sociales, fut l'objet d'une simple lecture, et ne fut pas soumise au vote du Congrès en séance plénière, le délégué brésilien ayant fait observer que l'examen du fond méritait un examen approfondi.

Peu après, le Dr Alvarès publiait, dans la *Revue générale de Droit international public*, la dissertation qu'il avait lue au Congrès de Rio, mais modifiée en ce sens qu'il faisait entrer les États-Unis de l'Amérique du Nord dans son projet de convention internationale américaine. Enfin, il faisait admettre au programme du premier Congrès pan-américain de Chicago les sujets suivants :

« Y a-t-il possibilité, pour les États de l'Amérique, d'adopter un ensemble de principes ou règles de Droit international, à propos duquel un accord mondial ne soit pas possible?

« Étant données les conditions particulières des États du Nouveau Continent, peut-on affirmer l'existence d'un Droit international américain? »

L'approbation de la formule : « Droit international américain », fut soumise à la section des Sciences sociales, comprenant les délégués du Pérou, de l'Argentine, des États-Unis et du Brésil.

Elle fut rejetée, et remplacée par la proposition suivante : « Cet ensemble de matières constitue ce qui peut s'appeler « problèmes « américains dans le Droit international ».

N'est-ce pas, en transposant à peine, ce que disait récemment le président de la République du Brésil, M. Arthur Bernades, lorsqu'il rappelait que « c'est le traité de Locarno qui doit entrer dans le cadre de la Société des Nations et non la Société des Nations dans le cadre du traité de Locarno ».

Or, en 1908, au Congrès pan-américain, c'était déjà le délégué du Brésil qui avait fait rejeter la formule « Droit international américain », et il en avait donné des raisons péremptoires.

Le Dr Sa Vianna, professeur de Droit international à la Faculté de Rio, était non seulement un juriste éminent, mais un grand ami de la France ; il a été pendant la guerre vice-président du Comité pro-alliés, et son dévouement à notre cause a suppléé bien des fois notre propagande défaillante.

En 1908, avant de se dévouer à notre cause, il servait déjà celle du bon sens et de la logique en combattant la proposition du Dr Alvarès. Il n'admettait pas que le Droit international pût être américain. Il n'eût pas admis davantage qu'il fût européen. Le mot « in-

ternational » excluait selon lui toute limitation, sous peine de voir disparaître, en même temps que le sens des mots, les principes généraux qui constituent l'essence de ce Droit.

Il ne nourrissait pas de grandes illusions sur la possibilité de créer un tribunal international. Cela exigeait trop de conditions impossibles à remplir, et son esprit, prompt à saisir le réel à travers les formules idéalistes, tendait plutôt à développer la pratique de l'arbitrage obligatoire. Il n'était pas cependant hostile, de parti pris, à une Société des Nations, et, dès 1912, il en souhaitait la création. Mais il ne la déclarait possible que sur la base de « l'égalité juridique et politique absolue des États ».

Cette thèse, soutenue avec fermeté et éclat au deuxième Congrès de la Paix, fut adoptée par toute l'Amérique latine. Elle souleva au contraire les protestations indignées de l'Amérique anglo-saxonne.

La situation n'a pas changé, et nous venons d'assister à la même scène à quatorze ans de distance. Le bon sens latin veut bien, même s'il les croit utopiques, essayer d'adopter les théories humanitaires du président Wilson ; mais il y met comme condition qu'elles soient appliquées loyalement, et ne servent point à masquer la satisfaction d'intérêts particuliers.

Il n'y a pas un Droit international américain ou européen. Il y a le Droit international tout court. Si ce Droit n'est pas un vain mot, tous les États, membres de la Société des Nations qui est supposée l'incarner, doivent y avoir une égalité absolue. Si la Société des Nations est un arbitre suprême, elle doit être jalouse de son indépendance, et ne peut s'accommoder d'arrangements pris en dehors d'elle, surtout alors que ces accords tendent à modifier sa constitution intérieure.

Toutes ces vérités, affirmées nettement à Genève par M. de Mello Franco, et renforcées par les déclarations du président Bernades, ne font que confirmer et appliquer les principes posés dès 1905 et 1908 par le professeur Sa Vianna. Elles y ont rencontré les mêmes résistances de la part des mêmes interlocuteurs, et le délégué brésilien est sorti la tête haute de ce groupement où tout peut être dit dans toutes les langues, sauf la Vérité.

Depuis lors, au congrès Bolivar qui vient de se tenir à Panama, on a proposé une motion tendant à l'institution d'une Société des Nations américaines. Le Brésil s'est abstenu, et l'on peut supposer qu'il attend la conférence chargée de rédiger le pacte constitutif pour y affirmer les principes dont il ne s'est pas départi.

Tous ces faits démontrent qu'il est faux de parler de coup de théâtre à Genève. Il y est au contraire apparu une fois de plus que, à travers les bouleversements politiques et économiques les plus graves, les positions prises et la psychologie des nations varient fort peu, et que l'Histoire est un éternel recommencement.

Pierre d'Autremont.

LES LETTRES

« LA VIE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD »

La *Vie de Rimbaud*, que nous donne aujourd'hui M. Jean-Marie Carré (1), est une histoire chronologique, aussi objective qu'il est possible de l'écrire, d'un homme et d'une œuvre également tourmentés. Ce livre a bénéficié des travaux antérieurs, des derniers inédits qui ont été publiés — il y en a d'assez récents. M. Carré a pu confronter les thèses des principaux éditeurs et critiques de Rimbaud, — au premier rang desquels il faut mettre Paterne Berrichon et M. Paul Claudel, d'une part, M. Marcel Coulon d'autre part, — pour les critiquer à son tour. Bref, cet exposé, nourri de documents et de précisions, nous apporte, trente-cinq ans après la mort du poète, une mise au point très précise de tout ce qui a été publié de lui et sur lui jusqu'aujourd'hui. Y chercherons-nous une solution définitive du problème de Rimbaud? Ce serait bien téméraire. Il y a, dans le cas d'Arthur Rimbaud, une mine de controverses qui ne sont pas près de s'éteindre. Mais si, sans prétendre fixer certains points de détail qui laissent encore de beaux jours aux commentateurs, le livre de M. Jean-Marie Carré nous aide à poser plus exactement et plus clairement qu'il n'avait jamais été fait les données du problème de Rimbaud, il pourra nous aider beaucoup aussi à en débrouiller le mystère, à en saisir le sens et la portée, et peut-être à lui donner une réponse qui nous satisfasse.

(1) Un volume de la collection *le Roman des Grandes Existences*. (Plon.)

*
* *

Faut-il rappeler, comme on poserait des points de repère, les principaux événements de cette carrière étonnante? Un enfant prodige, un enfant terrible, dans le même temps qu'il dépasse ses condisciples de collège de tout l'éclat de son génie naissant, écrit des poèmes qui devancent leur époque et préparent, avec vingt ans d'avance, les voies du symbolisme. L'année de sa rhétorique, il commence une série de fugues à Paris, où il veut connaître les écrivains et se frotter de littérature. Il se lie avec Verlaine, et fait avec lui plusieurs voyages en Belgique et en Angleterre. Mais, à peine a-t-on retracé cette rapide histoire, que déjà elle s'achève. C'est la rupture avec Verlaine qui, un jour à Bruxelles, excité par l'alcool, blesse son ami d'un coup de revolver. C'est la rupture avec les lettres et la poésie, quand, en quelques mois, Rimbaud écrit les cinquante pages d'*Une Saison en enfer*, les fait imprimer, puis les jette au feu. Nous sommes à l'automne de 1873. Rimbaud est né le 20 octobre 1854. Il a tout juste dix-neuf ans. Sa vie littéraire est finie. Durant les dix-huit ans qui s'écouleront jusqu'à sa mort, il se vouera à une autre existence : l'aventure réaliste et positive des hommes qui courent le monde pour gagner de l'or. C'est comme négociant qu'on le verra, après des voyages à Chypre et à Java, s'installer à Aden et conduire des caravanes en Éthiopie, pour y échanger la pacotille européenne contre les produits coloniaux, jusqu'au jour où, vaincu par la maladie, il viendra mourir à Marseille et se convertir, sur son lit d'agonisant, à la foi catholique, qui était celle de sa famille, qui avait été celle de sa toute petite enfance, et dont on dispute encore pour savoir jusqu'à quel point il l'avait répudiée durant au moins une moitié de sa vie.

C'est l'énigme capitale du cas Rimbaud. A-t-il été toute sa vie — en exceptant seulement les derniers jours — un athée et un révolté? Ou bien, dès le moment où il a écrit *Une Saison en enfer*, à l'époque où il s'éloignait pour toujours de la poésie, a-t-il retrouvé, sinon la foi, du moins un état de conscience où la religion est acceptée? Et faut-il croire Paterne Berrichon, quand il déclare qu'*Une Saison en enfer* est, « depuis les cathédrales gothiques, l'affirmation la plus dense, la plus substantielle du christianisme, un témoignage poignant de la réalité catholique »?

Si la lecture du poème incline un critique aussi intelligent que M. Marcel Coulon à y voir, au contraire, l'affirmation d'un antichristianisme irréductible, il n'en reste pas moins qu'un esprit comme M. Paul Claudel trouve dans les mêmes pages non seulement une leçon

d'esthétique, mais une source de vie religieuse. Il devient, dès lors, singulièrement troublant de trancher un tel débat. Et l'interprétation d'*Une Saison en enfer* paraît bien être, en définitive, le nœud de toute la question Rimbaud. Elle commande l'explication de sa vie. Mais, en sens inverse, tous les faits de cette vie contribuent à nous donner la clé du mystérieux poème. C'est pourquoi le récit extrêmement soucieux d'exactitude que nous donne M. Jean-Marie Carré sera probablement d'un secours plus sûr que les exégèses et les hypothèses les plus minutieuses pour éclairer une crise spirituelle sans précédent dans la littérature. Et quelques faits choisis parmi ceux qu'il nous rapporte nous mettront peut-être sur la voie de l'explication désirée.

* * *

A la recherche de quoi partait Arthur Rimbaud, quand, à seize et dix-sept ans, il quittait Charleville pour s'enfuir vers Paris? A la recherche de poètes, voire de la poésie elle-même, et, pour tout dire, de cette poésie pure que nous ne sommes pas encore sûrs d'avoir trouvée aujourd'hui... L'idée qu'il se fait de la poésie, on la connaît par plusieurs de ses écrits, et, notamment, par sa lettre du 15 mai 1871 à Paul Demeny. Il s'agit « d'inspecter l'invisible et d'entendre l'inouï », d'arriver à l'inconnu. Pour cela, « le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens... Il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences ». « Je notais l'inexprimable », écrira plus tard Rimbaud dans *Une Saison en enfer*, et l'on a dit souvent, après lui, que l'essence de la poésie, c'est d'exprimer l'ineffable. Mais nul poète a-t-il jamais eu, comme lui, le désir d'atteindre le mystère des choses, au point de détester autant que lui tous leurs aspects connus? Comme le remarque M. Jean-Marie Carré, il repousse avec horreur ce qu'il a, ce qui existe, et il lui faut ce qui n'existe pas, ce qu'il ne peut pas avoir. Ainsi s'expliquent, en littérature, ses haines et ses préférences. Quand il dénonce « cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean de La Fontaine », quand il déclare Musset « quatorze fois exécrable » parce qu'en lui « tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré », soyons assez juste pour le lire jusqu'au bout, et sachons qu'il ajoute : « En voilà de la peinture à l'émail, de la poésie solide ! » Comprenons-le. Pour lui, qui parle et lit le français, les choses françaises qu'il rejette avec cette violence représentent les formes réelles dont il veut se débarrasser. Allemand ou Italien, il répudierait sans doute de la même manière les choses d'Allemagne ou d'Italie. C'est à l'irréel qu'il aspire. Pour qui Musset est-il exécrable?

« Pour nous, dit-il, générations douloureuses et *prises de visions.* » Mais qu'un poète comme Baudelaire trouve le chemin de l'inconnu, qu'il soit un grand voyant de l'invisible, alors il n'est pas seulement le « roi des poètes », il est, pour Rimbaud, « un vrai Dieu ».

Or quels poètes le futur auteur des *Illuminations* allait-il trouver à Paris? Les Parnassiens, et puis Verlaine. A des degrés différents, ce furent deux déceptions.

Entre les poètes du Parnasse et Rimbaud, ce fut une incompréhension réciproque et totale, qui se manifesta dès les premières rencontres. M. Jean-Marie Carré rapporte à ce sujet une histoire savoureuse. « Un soir, au dîner des « Vilains Bonshommes », qui réunissait, au café du théâtre Bobino, rue Madame, des écrivains comme Banville, Heredia, Coppée, une altercation s'éleva entre Rimbaud et le photographe Carjat. Le « gosse », pris de boisson, interrompait systématiquement l'un des convives (Jean Aicard, a-t-on dit, qui lisait un de ses poèmes), hachant, sans répit, la récitation du mot de Cambronne. « Morveux, s'écria Carjat, impatienté, si tu ne te tais pas, je vais te tirer les oreilles ! » Mais l'autre, excité par le vin, saisit la canne à épée de Verlaine, fonça sur son contradicteur et le blessa légèrement. » L'anecdote est presque trop jolie, de Rimbaud voulant pourfendre un ami trop zélé du pauvre versificateur. Mais des poètes d'autre valeur n'étaient pas moins hostiles à Rimbaud. En pouvait-il être autrement, dans les rangs du Parnasse, à l'égard du précurseur du Symbolisme? Coppée devait traduire le sentiment de ses amis et de lui-même dans des vers demeurés fameux :

Rimbaud, fumiste réussi,
— Dans un sonnet que je déplore, —
Veut que les lettres O E I
Forment le drapeau tricolore.
En vain le Décadent *pérore,*
Il faut, sans mais, *ni* car, *ni* si,
Un style clair comme l'aurore...
...Les vieux Parnassiens sont ainsi.

Verlaine, lui, admirait Rimbaud, ses poèmes et « sa prose de diamant ». Cependant, très vite, les deux poètes cessèrent de s'entendre. Et, plutôt que de s'attarder sur les relations des deux hommes, M. Jean-Marie Carré a très bien fait de nous montrer les raisons profondes de leur dissentiment. Rimbaud « est un visionnaire, un idéaliste forcené. Aucune conciliation n'habite dans son âme intraitable ; il ne s'accordera ni avec la littérature, ni avec la société,

quittera l'Europe et maudira la civilisation. » Verlaine, au contraire, « traînera sa poésie dans les cabarets, les hôpitaux et les églises. Il passera naïvement du bouge au confessionnal. Il est toute faiblesse et compromission. » Verlaine ne peut se détacher du réel, que Rimbaud, conquérant de l'idéal, repousse d'un coup de talon, comme un plongeur qui veut monter du fond des eaux.

Verlaine fut pourtant un des rares poètes que Rimbaud jugea dignes de son commerce. C'est qu'il fut un des premiers à le comprendre, du moins en partie, et à accueillir l'art poétique que le nouveau venu apportait. « De la musique avant toute chose », allait bientôt chanter le poète des *Romances sans paroles*. Ce n'était pas très loin de la leçon de Rimbaud, leçon qui tirait elle-même son principe du fameux vers de Baudelaire :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Le temps de l'amitié avec Verlaine correspond, dans la vie de Rimbaud, avec celui des recherches esthétiques.

Ces recherches tiennent une telle place dans la carrière fulgurante du poète que l'on a pu voir, dans la déconvenue à laquelle elles ont abouti, le motif du revirement et de la renonciation de Rimbaud. Certes, c'est l'un des murs de l'impasse où il s'est trouvé. Au départ (lettre du 15 mai 1871), il voulait renouveler l'art poétique : « Les inventions d'inconnu, disait-il, réclament des formes nouvelles. » Et c'est alors l'effervescence des images neuves, des combinaisons verbales inusitées ; ce sont, un peu plus tard, les inventions du sonnet des voyelles. A l'arrivée (*Une Saison en enfer*, 1873), la déception est totale ; Rimbaud dénonce « l'alchimie du verbe » comme « une de ses folies ». Mais ce n'est pas la seule, et, surtout, ce n'est pas la principale de celles auxquelles il renonça quand son intelligence loyale et logique fut réduite à un choix entre un pacte avec des erreurs, ou l'abandon complet de ce qu'il avait poursuivi en vain.

Il cherchait, avons-nous dit, la poésie pure, c'est-à-dire une vision des choses que l'on pourrait appeler, presque à volonté, soit surnaturelle, soit surréaliste. Et c'est plutôt surréaliste qu'il faut dire, car il refusait de tirer parti, et même de tenir compte du réel, qu'il écartait violemment. Tous les moyens lui étaient bons pour y échapper, et notamment les fallacieux enchantements où tant d'autres poètes, égarés sur la même fausse route, ont cherché comme lui de décevants refuges : l'ivresse, les stupéfiants — l'alcool, le haschisch. Il y trouva le néant, et il eut le courage de se l'avouer. Puis son œil d'aigle sut discerner ce qui lui manquait.

Une phrase de la *Musique intérieure* peut nous aider à comprendre

ce drame spirituel. Poésie est ontologie, a dit M. Charles Maurras. Rimbaud a renoncé à la poésie, faute d'une métaphysique. Car, après avoir fouillé, au delà des aspects du réel, vers les racines de la connaissance de l'Être, il s'est aperçu que cette connaissance, telle du moins qu'il la concevait, supposait une foi qu'il n'avait pas. Cette foi, qui ne s'acquiert pas au gré d'un désir, — et Rimbaud, d'ailleurs, en 1873, ne lui était-il pas farouchement hostile? — la grâce devait la lui donner à son lit de mort. Au moment où il fixe sa déroute dans les pages d'*Une Saison en enfer*, il sent (avec quel terrible dépit !) tout le prix de ce qui lui est refusé. N'est-ce pas le sens de l'autodafé de novembre 1873, quand il va jeter les exemplaires de la *Saison* dans la cheminée de la ferme de Roche, que domine un grand crucifix? M. Jean-Marie Carré ne veut voir dans ce geste aucun symbole. « Le Christ, dit-il, n'a pas triomphé du damné. Rimbaud n'est pas converti. » Non, certes. Mais il est vaincu ; et si, au lieu de se soumettre, il s'évade, du moins fait-il l'aveu de sa défaite.

Ainsi peut-on tenter de mettre d'accord, si paradoxal que cela puisse paraître, ceux qui voient dans la *Saison* une affirmation du christianisme et ceux qui tiennent le même livre pour un manifeste d'athée. « Témoignage poignant de la réalité catholique », a dit Paterne Berrichon. Oui, mais témoignage désespéré d'un homme acculé à cette réalité sans avoir la grâce d'y croire. « Refus de Dieu », réplique M. Marcel Coulon. Sans doute aussi, car on n'imagine pas un Rimbaud, aussi intransigeant qu'on le connaît, s'accommodant de compromis sur un tel terrain. Quand il eut cherché, en poésie, des compagnons de sa taille, et qu'il n'en eut point trouvé, pas même Verlaine, il rompit avec tous ceux qu'il avait rencontrés. Quand le pèlerin de l'idéal s'est trouvé forcé d'adorer un dieu qu'il croyait faux, il s'est enfui du temple où sa course l'avait conduit, en proférant de pathétiques blasphèmes.

* * *

La décision prise, y a-t-il rien de plus logique que ce que va faire désormais Rimbaud? Si jusqu'alors il voulait s'affranchir des aspects du réel, c'était pour atteindre l'esprit. Du moment qu'il renonce à l'esprit, il va se jeter à corps perdu dans la jouissance des choses créées. Que la terre soit à lui, non pas « rien que la terre », comme écrit, au sein de l'inquiétude, un de nos contemporains, mais toute la terre, comme aurait pu dire cet homme qui a pris parti. Toute la terre, avec tout ce qu'elle fournit, et, au premier chef, l'or. « Voir des pays, gagner de l'argent, c'est tout un dans son esprit », écrit M. Jean-Marie Carré. Et n'est-ce pas le bon sens même? Du moment que l'on

pense, comme le Rimbaud de ces années-là, « que cette vie est la seule », n'a-t-on pas raison de dire aussi, comme il le fait : « Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes... » Et il porte une grosse somme en or dans sa ceinture.

S'attacher à l'existence terrestre, c'est aussi, pour Rimbaud, changer de caractère, car, désormais, il faudra tous les jours faire des concessions à la vie. « L'aventure du réel, note M. Jean-Marie Carré, exige, certes, de l'entrain, du courage, de l'audace, mais elle veut moins d'absolutisme, moins d'intransigeance que l'aventure de l'idéal. Il faut ménager ses forces, composer avec le destin sur un point, afin de pousser ailleurs ses avantages jusqu'au bout. » Rimbaud n'y manque pas, et certains de ses actes, au cours de la seconde partie de sa vie, étonnent ceux qui comparent cette vie nouvelle avec celle de l'adolescent. Mais si l'on refuse de comprendre la décision absolue de Rimbaud, à quelles surprises ne s'expose-t-on pas? Il entre si parfaitement dans le déroulement normal de la création, qu'après avoir « ramassé de l'argent », il songe à se marier. Seulement, il lui faudrait une femme qui consente à le suivre dans ses voyages...

Car, tout de même, son humeur aventureuse ne l'a jamais quitté. Et comme pour tant d'autres qui ont connu un trouble analogue au sien, les voyages n'auront été qu'un puissant dérivatif. L'originalité de Rimbaud, sa loyauté intellectuelle aussi, est de les avoir considérés uniquement comme tels, sans rien y mêler de ses désirs antérieurs. Mais ils ne lui donneront jamais la paix parfaite dont il s'est volontairement privé plutôt que de poursuivre la lutte sur un terrain où il se sentait désarmé. Cette harmonie profonde et complète de tout son être il ne la trouvera qu'à l'heure de son agonie, quand la grâce l'aura touché. Alors, il osera mêler, dans les paroles de ses derniers moments, les choses de la poésie et les choses de la foi. « Éveillé, écrira sa sœur Isabelle, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel : il dit, à présent, des choses bizarres, très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves, — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait la fièvre. On dirait, et je crois, qu'il le fait exprès. » M. Paul Claudel, quand il cite cette dernière phrase, la souligne avec ferveur. Il est vrai que c'est un puissant témoignage de l'accord de la poésie et de la foi, si nécessaire à Rimbaud qu'il commande tous les actes de sa vie.

*
* *

Rimbaud nous paraît peut-être si actuel parce que ce secret de sa double existence et de sa mort est aussi l'obsession de notre temps. Les problèmes auxquels il a donné des solutions héroïques, — problèmes qui n'étaient pas nouveaux d'ailleurs, et qui tourmentent notre époque depuis Baudelaire, — toute une génération se les pose aujourd'hui avec plus d'angoisse que jamais. Nous avons employé tout à l'heure, au sujet de Rimbaud, le mot « surréaliste ». Nous l'avons pris à son sens étymologique, sans songer à évoquer l'étiquette du groupe que l'on connaît. Mais un tel rapprochement de vocabulaire est significatif. Et si le cas Rimbaud nous touche de si près, c'est qu'en définitive il est très exactement celui des plus modernes de nos poètes.

Le but est le même : atteindre, au cœur des choses, un principe essentiel qui satisfasse le désir de l'éternel et de l'absolu. Les erreurs sont les mêmes : renverser et détruire, les yeux fixés sur ce but, tout ce qui existe, tout ce qui encombre la terre. Les résultats de l'erreur sont les mêmes : au lieu d'arriver à la lumière et à la vie, se débattre dans les ténèbres et se trouver en tête-à-tête avec le néant. Mais ce qui n'appartient qu'à Rimbaud, ce que personne n'a la froide énergie de faire après lui, c'est de sortir de l'impasse. Un désespoir obstiné y maintient la plupart de ceux qui s'y sont engagés. Bienheureux seulement ceux à qui il est donné d'étancher cette soif inavouée du divin qui brûle toute la postérité de Rimbaud ; plus heureux que Rimbaud lui-même, si la lumière éclaire leur force et leur jeunesse, et non seulement les minutes suprêmes d'une vie douloureuse.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

Henri Béraud nous l'avait déjà montré, dans *le Capucin gourmand*, ce petit village dauphinois, — lui ou son voisin, — dont la famine rendit fous, au dix-huitième siècle, presque tous les habitants. Ils mouraient, souvenez-vous, la bouche pleine d'herbe ; ils mâchaient l'écorce des arbres et ils mordaient la chair des cadavres...

Cet épisode du *Capucin*, nous le retrouvons dans le dernier livre d'Henri Béraud, *le Bois du Templier pendu*. Il se place à sa vraie date. Je ne crois pas que les chronologistes minutieux puissent, cette fois, quereller l'auteur. Il a bien soigneusement relu l'histoire de

France. Et il a voulu suivre, à travers cinq siècles, les malheurs des gens de Sabolas. Les aventures d'un village de France ; les aventures de Jacques Bonhomme, habitant de ce village, le même, de génération en génération. Les noms changent. Mais c'est toujours courage égal, égale misère. Jusqu'à la Révolution française, qui est la nouvelle aurore... Mais oui ! Henri Béraud croit encore — comme Michelet, — que la Révolution a rendu le paysan plus heureux, et que la République sait empêcher la famine. Il faut lui laisser ses illusions... Si l'on examinait *le Bois du Templier pendu* au seul point de vue historique, les sujets de chicane ne manqueraient pas. C'est le ton, la passion ; c'est un peu des qualités visionnaires et du style frémissant de Michelet, vous dis-je ! On pense, plus d'une fois, à *la Sorcière*. Vous savez ce qu'un pareil rapprochement comporte d'admiration, — et de critique.

Pourtant si Béraud avait voulu faire œuvre de polémiste, il eût fait de Sabolas un village entre tous les villages de France. « Le roi, ses guerres et ses impôts ; le prêtre, sa dîme et son intolérance, eût-il dit ; toute la France a gémi sous ces deux tyrans. » Mais il a vu que ça ne prendrait pas. Il a imaginé ceci : Sabolas est un village maudit. Alors? Alors, cela ne prouve plus rien. Mais le conte est bien plus beau, avec ses effets de clair de lune, où un pendu fantôme se balance à la grosse branche d'un hêtre, dans ses mailles scintillantes.

Ce pendu est un chevalier du Temple, qui, fuyant la France et le roi Philippe, s'en allait vers l'Allemagne, quand, en traversant Sabolas, il s'est pris de querelle avec le seigneur du village, le baron de la Mortut. Les paysans ont crié à l'hérétique. Un franciscain, qui peut-être était le diable déguisé, les excitait. On a pendu le chevalier du Temple dans un coin de la forêt qui a nom le Grand Devoir, près de la fontaine Jean Page. Puis, le seigneur, un peu troublé, a fait enterrer la victime près de l'église, dans le cimetière où s'entassent les ossements des Sabolassiens, et qui est comme l'âme immortelle du village. Et là commencent les misères de Sabolas. J'ai idée qu'elles avaient commencé avant la pendaison du Templier. Il y a eu de dures années, pour le peuple dauphinois, du temps de l'évêque Isarn, et des Guigues.

C'est Petrus le Belleau qui a mis la boucle au col du Templier. Son fils Éloi le Belleau voudrait bien empêcher les villageois d'acheter au prieuré cette futaie du Grand Devoir ; mais le prieuré veut s'en défaire. Sabolas cède. Il ne lui en peut survenir que du mal.

D'abord, voici les Anglais du Prince Noir, qui brûlent tout, en remontant du Languedoc. On rebâtit des huttes de bergers, avec des pieux coupés au bois maudit. Quatre traînards Anglais, qui sont morts gonflés et rouges, donnent la peste à tout le village. Cent quatre-vingt-six Sabolassiens meurent, en vingt-huit feux.

Autres calamités. Le jeune seigneur de la Mortut insulte Alain

Champartel, qui pourtant est né le même jour que lui, et que la baronne a tenu sur les fonts, cependant que la mère d'Alain, selon la coutume, était marraine du petit baronnet. Les temps sont à la révolte. Les Jacques font griller les pieds des nobles sur les chenets. L'insulte de Jean de la Mortut est ressentie par tous les vilains. La sédition éclate. On livre bataille. Les vilains sont vaincus. Il y a des pendaisons. Sabolas est écrasé d'épouvante. Mais le seigneur de la Mortut, tout assombri, meurt, et lègue ses biens aux franciscains. Du noble aux moines, Henri Béraud ne voit point que les paysans y gagnent. Est-ce la faute des moines, pourtant, si les Bohémiens apportent la lèpre à Sabolas? On conduit le premier lépreux, parmi les chants funèbres, dans une léproserie où il vivra seul. Henri Béraud conte cela superbement... Horrible quinzième siècle! Et tout le reste, les loups, les pillards, les rudes hivers. Il y a, dans Sabolas, un centenaire qui a vu cela; mais quand un malheur commence à devenir sujet de contes et de légendes, un autre malheur fond sur Sabolas. Maintenant, les moines prennent tout le blé. Les paysans se plaignent au dauphin. Un long procès s'engage. Ils le gagnent. Est-ce fini? Mais non : les guerres de religion commencent. Le baron des Adrets et ses protestants envahissent le village, et le détruisent. Il ne reste que le cimetière. Et Sabolas s'obstine à renaître! Il renaît dans l'espérance, car le roi est bon, et Sully, son ministre, est sage. Mais le roi est assassiné; et les maltôtiers du maréchal d'Ancre enlèvent aux paysans leurs économies de cinq ans. C'est la période de faim, le siècle de faim, « lo fan do cint ans » dont a parlé Béraud dans *le Capucin*. Il en refait le récit, avec une vigueur accrue, et il cite son texte, un rapport du duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné... Famine en 1693; l'horrible hiver de 1709! Mais un esprit nouveau s'insinue dans l'esprit des paysans. A l'exemple de Marc Chambard, ils défrichent les terres incultes dont un édit leur promet la propriété si personne, durant dix ans, ne les réclame. Pour Marc, qui s'y est pris à temps, cela va bien. Mais les moines reprennent les terres, en 1716. Attendez encore! Nouvelle calamité : les greniers d'abondance. Pendant les années grasses, ils vendent leur blé aux régisseurs; quand le pain manque, on le leur revend, cinq fois plus cher, et ils rendent tout leur or, en recevant le cinquième du blé qu'ils ont cédé..

Mais un jour, on trouve vide la tombe du Templier. Il s'est levé, et la trace de ses pas est sur la pierre. Que présage ce prodige? Le naïf Béraud dissimule à grand'peine son enthousiasme! Que c'est beau, en effet! Les paysans achètent les biens nationaux...

Ça finit le geste de Sabolas. Pourquoi n'avoir pas poursuivi. Béraud n'a-t-il plus vu clair? Ou s'est-il senti timide? Ou a-t-il craint d'avoir à ternir un peu ce brillant tableau final? Laissons le « sens » de son livre. Feuilletons, admirons une à une ces images du passé, sombres, presque toutes sombres, — et on critiquerait

ce parti pris pessimiste. si Sabolas n'était pas un village exceptionnel, sur qui pèse une malédiction, — triste comme la danse macabre, comme les peintures d'Orcagna, comme *les Misères* de Callot, et d'un si fier accent ! Quelles pages préférer? Elles sont toutes marquées de la griffe de Béraud. Elles sont concises, puissantes. Elles étincellent de vieux mots, brillants et durs. Elles ont goût de terre, d'herbe, de blés murs ; elles ont les parfums des champs, et d'affreuses odeurs de chair morte et de sang répandu ; elles sont pleines du bruit des cottes de maille, des épées et des marteaux sur l'enclume, et des faux ; pleines de gémissements et de menaces. Ce sont les « illustrations » historiques, un peu « arrangées » ; avec beaucoup de noir. Béraud n'a jamais été plus artiste. Voilà un beau romantique !

Dans *le Signe sur les mains*, — c'est le signe de croix que le Pontife trace sur les mains des « ordinands », avec l'huile sainte, au cours de la cérémonie de l'ordination, — M. Émile Baumann nous conte l'histoire d'une vocation religieuse.

Jérôme Cormier, à la guerre, avait pour ami un séminariste, Montcalm. « Si je meurs, lui a dit Montcalm, tu seras prêtre à ma place. Et Jérôme a dit qu'il le serait, — « si Dieu l'exige ». Montcalm est mort. Dieu exige-t-il le sacrifice de Jérôme?

Jérôme aime une jeune fille qui l'aime, Agnès. Ils ne se sont pas avoué mutuellement leur amour. Et l'hésitation de Jérôme se prolonge. Agnès est seule, pour se défendre. M. Baumann a bien désarmé cette enfant. Et il l'a faite un peu maladroite. A plusieurs reprises, notamment au cours d'une promenade qu'elle fait un soir, avec Jérôme, je pensais qu'elle allait dire les mots, les mots chastes mais tendres qui risquaient de faire chavirer toutes les pensées du jeune homme ; mais elle ne les dit point. Le Père Cormier, l'oncle de Jérôme, un missionnaire, et Dom Estienne, le confesseur du jeune homme, sont, en revanche, des dialecticiens puissants et passionnés, qui persuadent enfin Jérôme que les luttes mêmes qu'il a à soutenir sont la preuve de la volonté de Dieu. Agnès se révolte, s'enfuit. La paix descend dans l'âme de Jérôme.

Ce roman est douloureux. On ne peut rester indifférent à un débat si poignant. Il me semble que trop d'influences extérieures s'exercent sur Jérôme. J'aimerais que la lutte entre l'amour divin et l'amour profane se livrât en *lui-même*. Nous suivrions les mouvements de son âme avec plus de sympathie, si nous le sentions plus *libre;* il est constamment ballotté par des impulsions qui viennent du dehors. Et nous avons l'impression que cette âme molle et faible n'est pas, pour l'Église, une très précieuse conquête. On nous explique pourtant qu'elle s'affermira, après le sacrement. Cela est possible. Le sujet, en tout cas, est magnifique.

Je n'userai pas de la même épithète pour le sujet, — effroyable-

ment profane, et singulièrement audacieux, — du nouveau roman de M. Jean Fayard. *Trois quarts de monde!* Il faut la jeune hardiesse de l'auteur, et son adresse déjà étonnante, pour nous le faire accepter. Figurez-vous que Jacques Dolent, à dix-neuf ans, est « l'ami *des Femmes* » du « *Demi-monde* », si j'ose dire. Dumas fils à vingt ans... Mais Dumas fils était un timide, à côté de Jacques.

Jacques a la chance d'être aimé d'une femme de trente ans, fine, délicate. Il marivaude avec elle, gamin tendre, gamin cynique. Il l'entraîne peu à peu. Elle commet la grande folie de s'enfuir avec lui vers Chantilly. Il y a, sur les premières ivresses de la conquête d'une femme, quelques pages fort jolies. M. Fayard a du talent, certes ; une espèce d'ironie légère, à la Toulet...

Jacques ne veut pas se lier longtemps. Il persuade Simone de retourner à son mari. Le mari, aveugle d'abord, finit par voir clair. Divorce. Jacques sait bien comment se débarrasser de Simone. Il a déjà commencé à la dégrader ; il l'a conduite dans de vilains endroits, des bars louches. Il la pervertit. Il en fera une « femme du demi-monde ». Et nous assistons à la déchéance d'une créature charmante... J'en pleurerais !

Mme Marie-Louise Pailleron a écrit le *Coucou*, un livre habile et fin. C'est le récit de la vie d'une famille, dans le comtat d'Avignon, — adorable pays, bien décrit, — par une vieille fille qui en est la dernière survivante. Et la singularité de ce récit, c'est que l'innocente narratrice n'a rien compris à ce qui se passait autour d'elle, et meurt sans le comprendre encore. Elle n'a pas compris que son père, le marquis de Bacalan, gentilhomme campagnard, était un horrible égoïste, qui n'a pas aimé sa femme, qui l'a rendue malheureuse, qui ne s'est jamais soucié des maladies de la pauvre douce marquise ; elle n'a pas compris que c'est un sot, qui n'a pas su conduire les affaires de la famille, et qui a ruiné ses enfants. Elle l'admire. Elle vénère sa mémoire. Elle n'a surtout pas compris que le marquis est un débauché qui a peuplé d'enfants à lui les ménages de ses voisins. Pourquoi Elzéar de Bacalan ne peut-il épouser sa petite amie d'enfance Rose, ni Marthe de Bacalan le fils Aubenas, ni la narratrice, la plus jeune de la famille, le gentil Jean? C'est qu'ils sont frères et sœurs. Le père, chaque fois, tempête, les mères soupirent. Les mariages n'ont pas lieu.

Les coïncidences paraissent un peu extraordinaires. Mais la vie des hobereaux du comtat s'évoque en des tableaux vrais et délicats ; le style, pastiche du « vieillot » et du « provincial, » est charmant. Et il y a des pages intéressantes sur le krach de l'*Union générale.*

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LA RESTAURATION, D'APRÈS DES OUVRAGES RÉCENTS

En un premier volume consacré à Louis XVIII, M. Pierre de La Gorce aborde l'histoire de la Restauration. Temps plus difficile encore à bien juger qu'à bien connaître. Nul, mieux que l'éminent auteur de l'*Histoire religieuse de la Révolution* ne pouvait se flatter d'y réussir. Disons qu'on a rarement réuni tant de science, de pénétration, de clarté narrative, à un aussi noble souci d'impartialité.

Rien n'est dissimulé dans ce livre, ni les qualités, ni les défauts de ceux qui en sont le sujet. En définitive, des deux plateaux de la balance, du bien et du mal, lequel l'emporte? Le bien, sans conteste. Si l'on s'en tient aux faits, l'adversaire le plus déterminé des Bourbons reconnaîtra que le règne de Louis XVIII est un grand règne. Après deux désastres et deux invasions successives, il sauve la France du démembrement, lui conserve ses anciennes frontières et, avec une promptitude inespérée, le libère de l'occupation ennemie. Enfin, œuvre dont nous ne sommes que trop en mesure d'apprécier le mérite, après avoir trouvé, au lieu de trésor, un gouffre béant, il comble le déficit, restaure les finances, ranime le crédit, fait remonter la rente au pair et laisse le pays dans la paix et la prospérité.

Donc, à ne considérer que les services rendus, Louis XVIII méritait la reconnaissance nationale. Il ne fut, comme on sait, payé que d'ingratitude. A peine est-il remonté sur le trône que Napoléon reparaît,

et le roi est abandonné. Pourquoi cette injustice car, enfin, les gens avisés, qui n'ont jamais manqué en France, prévoyaient bien que « cela ne pourrait pas durer », et qu'il faudrait bientôt rappeler celui qu'on avait laissé repartir? M. de La Gorce a très finement démêlé les causes de cet instant d'aberration publique.

Après vingt-cinq ans d'absence, les Bourbons étaient tombés dans un oubli complet. A cette époque inouïe, les années comptaient double ou triple. La famille royale semblait perdue dans le plus lointain passé, avec cet ancien régime disparu sans laisser de trace, et dont les jeunes gens n'avaient plus aucune idée. Il n'existait même plus, en 1814, de parti royaliste, et les chances de restauration apparaissaient plus faibles qu'en 1795. Seule, une poignée d'émigrés, éparse entre Londres et Saint-Pétersbourg, professait encore la légitimité. Toute l'ancienne noblesse, à part une centaine de personnes, était rentrée dès le Consulat, et s'accommodait parfaitement du régime nouveau. Elle avait retrouvé en partie ses biens ou, à défaut de ceux-ci, des places, des honneurs, des dignités. Les antichambres impériales, le Sénat, les ministères, les préfectures, la diplomatie, l'armée, étaient pleins d'anciens nobles. Qui donc eût songé aux Bourbons? Il fallut, pour les ramener, des circonstances extraordinaires, la défaite, l'invasion. Cependant, quand on dit qu'ils revinrent « dans les fourgons de l'étranger », on commet une erreur, et cette erreur, M. de La Gorce ne manque pas de la relever. Les souverains alliés ne voulaient pas des Bourbons. Le véritable artisan de leur retour fut Talleyrand, qui sut rallier le Sénat à ses vues et faire agréer celles-ci par les chefs de la coalition. Mais il est bien vrai que, sans la défaite et l'invasion, les Bourbons ne fussent pas revenus. La France, en proie aux Cosaques, les accepta, car, seuls, ils pouvaient assumer cette tâche ingrate : éviter ou effacer les suites de la défaite. Toutefois, leur retour, après nos malheurs nationaux, semblait en faire les bénéficiaires de ces malheurs. Signe néfaste, dont ils ne purent jamais complètement s'affranchir. L'auteur responsable du mal prenait figure de héros, et ceux qui le réparaient, celle d'agents ou de complices de l'étranger.

Ce n'est pas que la France fût bonapartiste. Le régime impérial, la guerre sans trêve, la conscription, le despotisme et le caporalisme avaient fini par lasser tout le monde. Mais si la France tenait peu à la personne de Napoléon, elle aimait sa gloire, qu'elle considérait, non sans raison, comme la sienne propre. Toute atteinte à cette gloire, au prestige de l'armée et des vieux soldats qui l'incarnaient, la blessait au vif. Voilà ce que les Bourbons ne surent peut-être pas assez comprendre. L'attitude des écrivains et des poètes est, à cet égard, caractéristique. Les apologistes de l'Empire furent peut-être ceux qui

l'avaient le plus impatiemment supporté. Ce n'est que sous la Restauration qu'ils se découvrirent pour lui une véritable tendresse. On n'aime ou l'on ne hait, dit-on, que par contraste. Napoléon en est un frappant exemple. On l'aimait infiniment mieux de loin que de près. Quand il fut à Sainte-Hélène, et surtout quand il fut mort, il devint un dieu. Béranger, qui l'avait censuré dans *le Roi d'Yvetot*, écrivit *le Vieux Sergent* et *Vous l'avez connu, grand'mère*. Stendhal qui, dans *la Vie de Napoléon* (encore inédite, il est vrai), s'était montré beaucoup plus dénigreur que flatteur, dédia *l'Histoire de la peinture en Italie* « au plus grand des souverains existants ». Paul-Louis Courier, critique amer du militarisme impérial, s'intitula fièrement « ancien canonnier à cheval, membre de la Légion d'honneur ».

La France souffrait donc des humiliations subies par son armée. Gouvion Saint-Cyr eut beau faire voter une loi qui supprimait le privilège et consacrait l'égalité, qui réservait même, dans la proportion d'un tiers, les sous-lieutenances vacantes aux sous-officiers, l'effet de cette loi se trouvait par avance annulé : tous ou presque tous les anciens officiers de l'armée impériale étaient déjà en demi-solde, et des nobles qui n'avaient jamais servi, tout au moins depuis vingt ans, étaient bombardés colonels ou généraux. Autre mesure qui parut de défiance à l'égard des vieux soldats, de ces « brigands de la Loire » que la France aimait : Louis XVIII crut devoir se donner une vaste maison militaire, sur le modèle de l'ancienne maison du roi. S'il finit, en 1815, par renoncer aux mousquetaires, il rétablit les gardes du corps, les gendarmes et les Suisses, avec une garde royale si nombreuse qu'elle semblait constituer une armée dans l'armée. Le roi jugea suffisant de conserver leur grade, leurs titres et leurs dotations aux maréchaux, mais il y eut un maréchal, le « brave des braves », auquel il n'eut pas la grandeur de pardonner, et l'opinion ne vit plus que celui-là, elle ne vit dans son supplice, comme dans la misère des demi-soldes, qu'une marque de haine envers ses héros...

Par ces symptômes, comme par le choix des formules et des emblèmes, Louis XVIII semblait vouloir revenir à l'ancien régime, alors que rien n'était plus éloigné de sa pensée. Ce prince était fort intelligent. Il avait parfaitement compris que certains retours ne sont ni possibles, ni même désirables, et il avait loyalement accepté la France telle qu'elle était, c'est-à-dire telle que l'avaient faite la Révolution et l'Empire. Le comte d'Artois, « Monsieur » lui-même, ne songeait pas à rétablir le passé, il respectait les effets matériels de la Révolution et se bornait à vouloir lutter contre son « esprit ». Cette résignation au fait accompli avait été généralement admise et approuvée. Chateaubriand, alors au nombre des « ultras », écrivait en 1814, dans

ses *Réflexions politiques* : « La vieille monarchie ne vit plus pour nous que dans l'histoire, comme l'oriflamme que l'on voyait encore toute poudreuse dans le trésor de Saint-Denis... L'esprit du siècle a pénétré de toutes parts ; il est entré dans les têtes et jusque dans les cœurs de ceux qui s'en croient le moins entachés... Nous ne pouvons pas faire que le dix-neuvième siècle soit le seizième, le quinzième, le quatorzième... »

La noblesse, destituée de tout privilège, ne rimait plus à rien. Elle se confondait avec les roturiers dans la classe des propriétaires. Il n'y avait plus désormais en France que des riches et des pauvres, et Chateaubriand le proclamait en des termes que se bornera à répéter Louis Blanc : « Les Français se partagent aujourd'hui en deux grandes classes : ceux qui ne sont pas obligés de travailler pour vivre, et ceux que leur fortune met dans un état de dépendance... Les idées d'une indépendance légale et légitime ont survécu (à la Révolution) ; elles existent partout, dans le soldat, sous la tente, chez l'ouvrier, dans sa boutique. Si vous voulez contrarier ces idées, les resserrer dans un cadre où elles ne peuvent plus entrer, elles feront explosion et, en éclatant, causeront des bouleversements nouveaux... »

Le clergé, quoi qu'on en ait dit, n'était pas plus favorisé que la noblesse. Après une tentative malheureuse pour négocier un nouveau concordat, il restait soumis à celui de 1801, et l'Université conservait son privilège. Bien loin de songer à se rétablir sur sa base ancienne, la royauté se transformait donc de fond en comble ; elle accomplissait ou elle sanctionnait l'évolution dont elle avait été malheureusement incapable en 1789 ; elle montrait sa souplesse et son aptitude à se modeler sur la société. Rien ne témoigne mieux de la largeur d'esprit et de la prudence de Louis XVIII. Ce n'est plus la monarchie absolue, c'est la monarchie constitutionnelle et le gouvernement représentatif qu'il inaugure avec la Charte. Mais ici se dresse un premier péril : « Les principes républicains se trouvent si bien combinés (dans la Charte), dit Chateaubriand, qu'ils y servent à la force et à la grandeur de la monarchie. » Oui, mais à la condition que ces principes, et du fait même des royalistes, ne se retournent pas contre le roi. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : dès 1814, c'est l'ère parlementaire qui s'ouvre. Le souverain a seul, il est vrai, l'initiative des lois. Mais la Chambre, par le droit d'amendement qu'elle s'arroge, mord peu à peu sur cette initiative, et son droit de question devient, en fait, illimité. Ce sont les « ultras » de la Chambre introuvable qui militent les premiers pour cette extension, qui réclament l'initiative pour la Chambre comme pour le roi, et enfin, ce signe de la domination, le choix des ministres dans la majorité de l'Assemblée. Ceci tuera cela : « Ou nous

détruirons la Constitution, dit encore Chateaubriand, ou nous serons emportés par elle. »

L'émulation parlementaire, l'ambition individuelle devaient encore accentuer ces menaces. La tribune a le don de mettre les hommes en vedette : « Qu'un homme de talent et de probité se trouve, non par contradiction, mais par conviction, opposé aux ministres, il obtiendra dans les deux Chambres et dans la France entière une prépondérance que tout le poids de la couronne pourrait seul balancer. Un discours éloquent et juste remuera bien autrement notre Chambre des députés qu'un discours semblable prononcé dans la Chambre des Communes. Sous ce rapport, notre nation est si sensible qu'il est à craindre qu'elle ne soit, comme Athènes, trop soumise aux inspirations de ses orateurs. » (Chateaubriand, *Réflexions politiques*, p. 75). Les prévisions et les craintes de l'illustre « enchanteur » n'étaient que trop fondées ; c'est le règne des orateurs qui commence. C'est parmi les maîtres de la tribune que Louis XVIII devra bientôt choisir ses ministres : Lainé, de Serre, Villèle...

Cette majorité parlementaire qui demande à gouverner et qui, déjà, en fait, gouverne, sur quoi repose-t-elle et dans quelle mesure représente-t-elle le pays? Dans quelle mesure le « pays légal » répond-il au pays réel? Quatre-vingt-dix mille électeurs seulement, sur vingt-six millions de Français, concourent à le former. Ce n'est donc point la démocratie, bien que les élus s'en réclament, c'est la plus restreinte des oligarchies bourgeoises. Le suffrage universel n'eût-il pas mieux valu? En posant la question, Jacques Bainville a soulevé tout un débat fécond d'histoire politique. L'expérience a, en effet, abondamment montré de quelle action le pouvoir dispose sur le suffrage universel. Ce suffrage est essentiellement mobile et malléable et avec lui, on peut « faire » les élections, comme le Second Empire et comme certains ministères de la Troisième République les ont « faites », tandis que, le plus souvent, on ne peut rien sur un scrutin de gens riches et indépendants. Mais à Louis XVIII, comme plus tard à Louis-Philippe, le suffrage universel devait évidemment paraître un monstre, l'hydre même de l'anarchie. Avec la plupart de leurs contemporains, ils ignoraient que la consultation populaire est, en réalité, ce qu'on la fait. Mirabeau, qui en avait compris, dès l'abord, le mécanisme, conseillait de n'y pas recourir sans une « campagne d'opinion » préalable. Car, nous ne le savons que trop aujourd'hui, on « fait » la presse, et, par la presse, on « fait » l'opinion. On ne recueille l'expression publique d'une opinion que lorsqu'on a dûment fabriqué celle-ci. En moins de cent ans, le suffrage universel a émis les votes les plus contradictoires, suivant le talent

spécial et la force de « persuasion » de ceux qui l'ont consulté.

Le suffrage restreint n'était, d'ailleurs, pas un paratonnerre contre la Révolution, et les événements l'ont bien montré. Du haut de la tribune censitaire, l'orateur s'adressait moins à ses auditeurs directs qu'à l' « opinion » tout entière. Il savait que les journaux reproduiraient et commenteraient son discours. Dans leur recherche avide de la notoriété, les parlementaires devaient donc être vite conduits à flatter les masses et, par conséquent, à se mettre sous leur joug : « Les opinions libérales sont devenues le masque sous lequel tous les partis se disputent la palme de la popularité », écrivait, en 1818, le comte Molé. Or, l'esprit révolutionnaire teinté de bonapartisme, engourdi après la chute de 1815, se réveillait bientôt, plus vivace que jamais ; il se propageait par les sociétés secrètes, notamment par la charbonnerie. La conspiration populaire latente devait donc tout naturellement trouver à la Chambre des interprètes et des complices. L'opposition parlementaire sera amenée à pactiser avec l'agitation extérieure, et, dès lors, la monarchie sera perdue : c'est juillet 1830, c'est février 1848. Les deux branches de la maison de Bourbon auront vainement tenté de réconcilier la Révolution et la Monarchie.

Peut-être l'essai eût-il été plus heureux si Louis XVIII avait vécu davantage. Mais, on le sait, il ne régna que dix ans. Ce fut, répetons-le, malgré sa perruque poudrée et ses airs d'ancien régime, un roi tout moderne. Quoique très distingué d'esprit, c'était même un roi bourgeois, très simple de goûts, vivant solitaire, parcimonieux et sans faste. Constitutionnel, il le fut beaucoup plus que Louis-Philippe, et c'est de lui qu'il est vrai de dire : « Le roi règne et ne gouverne pas. » Jamais Louis XVIII n'entre dans le détail des affaires. Au conseil, il prend l'avis des ministres, résume les débats et compte les voix, comme le plus effacé des présidents de la République, tandis que Louis-Philippe ne se résignera jamais à ne pas gouverner lui-même, sous le couvert d'un homme plus ou moins complaisant.

Mais si Louis XVIII n'empiète pas sur les droits de ses ministres, il sait ce qu'il veut et dirige de haut la politique. Ce qu'il veut, c'est, suivant ses propres termes, « suivre une route moyenne », ne pas combattre la France révolutionnaire, mais, peu à peu, la désarmer et la gagner. « Le système que j'ai adopté, répond-il en 1818 à un factum « ultra » de son frère, est fondé sur cette maxime qu'il ne faut pas être roi de deux peuples, et tous les efforts de mon gouvernement tendent à faire que ces deux peuples, qui n'existent que trop, finissent par n'en faire qu'un seul. » Louis XVIII rappelle ensuite le mot d'Henri IV : « Ils me regretteront quand je n'y serai plus. » Et il termine par ces paroles prophétiques : « J'espère que, de mon vivant, il n'y aura pas

de troubles, mais je ne puis, sans frémir, envisager l'instant où je fermerai les yeux. »

A ce sentiment, si vif, des réalités, qui fait l'homme d'État, le frère puîné de Louis XVI ajoutait le plus grand, peut-être, des dons royaux : il savait choisir les hommes. En 1814 et en 1815, c'est Talleyrand qui s'offre et, quand il ne serait pas la cheville ouvrière de la Restauration, c'est encore lui qu'il faudrait prendre, car, malgré sa perfidie, malgré sa vénalité connue, pour conclure la paix, nul ne le vaut, ni même ne l'approche. Mais dès que le pacte sera signé, l'homme sera mis de côté et ne reviendra plus au pouvoir. Il s'agit maintenant d'obtenir l'évacuation anticipée du territoire, et l'entrée de la France dans cette alliance des Quatre, qui est celle des vainqueurs. L'appui de la Russie est nécessaire, et Talleyrand s'est aliéné la Russie. L'homme désigné est le duc de Richelieu, qui a servi le tsar sous l'émigration, et jouit de toute la confiance d'Alexandre. Quand Richelieu aura rempli son rôle, il se retirera à son tour, et c'est Decazes qui lui succédera, Decazes, qui n'est guère qu'un parvenu, mais qui maintiendra ferme, contre les « ultras », la politique royale. Enfin, c'est Villèle, dont la prudence, la pondération, l'esprit d'ordre et d'économie, font vraiment le ministre de ces temps difficiles. Ce sont là les présidents du Conseil. Pour les simples portefeuilles, Louis XVIII cherche uniquement les capacités et les prend où il les trouve, sans distinction d'origine. Ceux qu'il désigne ont, pour la plupart, servi l'Empire, comme le baron Louis, Molé, Barbé-Marbois, Corvetto, Pasquier, Gouvion-Saint-Cyr et Decazes lui-même. Les grands noms de l'aristocratie ou des lettres ne lui disent rien, et Chateaubriand qui, dans sa vanité, s'attend à être l'oracle du règne, éprouve une cruelle déception : « Donnez-vous garde, lui dit le roi, d'admettre jamais un poète dans vos affaires, il perdra tout. *Ces gens-là ne sont bons à rien...* » Le vicomte deviendra de même ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Villèle, mais sur une simple incartade, il se fera destituer et suivant ses propres termes « congédier comme un laquais. »

* * *

Les *Mémoires du comte Molé*, que nous avons eu l'occasion de citer, sont riches en détails sur toute cette période. Ils doivent comporter sept volumes, dont le quatrième vient de paraître chez l'éditeur Champion. C'est une mine merveilleuse. L'auteur a familièrement approché Napoléon, Louis XVIII et Louis-Philippe ; il a été leur ministre et, parfois, leur confident ; il a connu tous les dessous de ces trois règnes et il a écrit ses impressions au jour le jour, couchant toutes

vives sur le papier les paroles qu'il venait d'entendre. Enfin, c'est un homme qui ne cache rien ; sa sincérité est complète et touche parfois à la candeur ; il met son cœur à nu, dévoile les besoins de son âme, les chagrins de son foyer et jusqu'à ses consolations extra-conjugales. En politique, il avait l'esprit juste ; d'après Sainte-Beuve, ses ennemis eux-mêmes lui accordaient ce don. C'est un œil clair qui distingue aussitôt le bon et le mauvais côté, le fort et le faible des choses. On ne comprendra pas bien, sans lui, des phases obscures et rapides comme le déclin de Napoléon. Tel de ses portraits, comme celui de Talleyrand, telle description enlevée de verve, comme la Toilette de l'illustre pied-bot, sont déjà célèbres.

Le comte Molé descendait du grand Mathieu Molé, président du Parlement de Paris sous la Fronde. Il était né boulevard Saint-Germain, dans ce bel hôtel Molé qui est aujourd'hui le ministère des Travaux publics. Cette origine et ce nom ne devaient évidemment pas nuire à sa fortune. Après un court stage au Conseil d'État et à la direction des Ponts et Chaussées, Napoléon lui donne, à trente ans, la place de grand juge, ministre de la Justice. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de lui est de reconnaître qu'il n'était pas indigne de cette faveur. Le physique de M. Molé était noble et imposant. Joubert, qui l'avait connu à ses débuts, dans le salon de Pauline de Beaumont, l'appelait « un jeune homme d'une gravité consulaire et d'une figure romaine », et encore « un Caton de vingt ans ». Mme de Staël, toujours en frais avec les jeunes gens de bonne mine, disait de lui : « Voilà le plus beau des hommes d'esprit et le plus spirituel des hommes beaux. » A ses dons extérieurs, M. Molé joignait, en effet, beaucoup d'esprit, et un esprit très orné, d'une maturité précoce, enfin une parole facile et prompte qui, jointe à sa justesse de coup d'œil, devait assurer ses succès politiques.

Il se croyait écrivain, ayant débuté par un livre de considérations morales et sociales. Son style est, en réalité, celui du discours ou de la conversation. Peut-être tomberait-il dans la fadeur ou le lieu commun s'il n'était relevé par l'intérêt ou le piquant de l'anecdote. A défaut d'une œuvre posthume comme ses *Mémoires*, le comte Molé eût été sauvé de l'oubli par deux romantiques célèbres, Stendhal et Vigny. Il avait protégé le premier, et cruellement dénigré le second en le recevant à l'Académie. Ministre des Affaires étrangères en 1830, M. Molé donna une place de consul à Henri Beyle, qui cherchait en vain à vivre de sa plume. On sait la reconnaissance que son obligé lui en garda. Il la témoigna par un présent quasi princier : un magnifique buste de Tibère trouvé aux environs de Naples et qui fait, aujourd'hui encore, l'ornement du château de Champlâtreux, résidence

familiale des Molé. Bien que le protecteur eût conservé ce souvenir tangible de son bienfait, nulle part il ne nomme Stendhal. Il le revoyait pourtant dans le salon de la comtesse Boni de Castellane qui, après avoir été l'une des Égéries de Chateaubriand, était devenue ou redevenue la grande amie du comte Molé. Mais le pauvre Beyle, en dépit de son embonpoint, était un si mince personnage et il se trouvait si dépaysé dans ce salon solennel, qu'il a bien pu ne produire qu'une impression faible ou même nulle sur un homme si important. Il faut avouer aussi que la postérité a de grands caprices ; elle va parfois chercher des hommes de rien pour en faire des demi-dieux. M. Molé raconte qu'on lui présenta un jour « un métaphysicien, compatriote et ami de M. Lainé, appelé Maine de Biran ». Par quel retour imprévu faut-il que Maine de Biran tire de l'ombre Lainé et que Stendhal rehausse le prestige du comte Molé?

Le règne de Louis XVIII occupe la plus grande partie des *Mémoires* de M. Molé, celle, du moins, qui est parue (fin du tome Ier, tomes II, III et IV en entier). Visiblement, l'auteur n'aime pas le roi, mais il lui rend justice. Impotent, veuf, âgé, assez mal avec sa famille, en particulier avec son frère, Louis XVIII, pour ne pas souffrir trop de la solitude, avait besoin d'une affection ; c'est pourquoi il se donna des favoris. Le duc d'Avaray, puis le comte de Blacas, remplirent successivement ce rôle. Ce fut ensuite Decazes, et ce choix surprit ceux qui connaissaient les goûts personnels du roi. Decazes était le fils d'un petit bourgeois de Libourne. Il avait servi assez obscurément l'Empire, d'abord près de Madame mère, puis « en s'insinuant, dit Molé, dans la confiance du roi de Hollande, et très avant dans celle de la reine ». Jeune, grand, beau, commun et assez fat, ayant toujours à la bouche ses exploits galants, il s'était inscrit entre Verhuell et Flahaut. Comment parvint-il à la faveur de Louis XVIII? Voici la version de Molé : préfet de police en 1815, dans le cabinet Talleyrand-Fouché, Decazes s'avisa de remettre chaque jour au roi, non pas, suivant l'usage, un simple extrait des rapports de police, mais le texte même de ces rapports, les lettres surprises, les secrets de toute nature dérobés par ses espions. Louis XVIII prit à cette lecture autant de plaisir que son aïeul Louis XV à celle des rapports de M. Lenoir. Il était, dit Molé, « aussi amateur de scandale qu'incapable lui-même de toute passion et de toute volupté ». Chose plus grave, le roi aurait tenu ce procédé pour le « seul moyen de savoir la vérité » ; il n'aurait plus jugé les gens que sur ces rapports, qu'il est si facile d'altérer ou même de fabriquer de toutes pièces. C'était s'en remettre entièrement au ministre de la Police et assurer sa toute-puissance. De préfet de police, Decazes

devint en effet ministre du même département, puis après le court interrègne du cabinet Dessole, président du Conseil. Il s'était servi de son immense et occulte pouvoir pour se faire une armée de créatures. Quiconque refusait de s'incliner devant lui était brisé : « Des rapports de police, revêtus de toutes les apparences de l'impartialité, préparaient sourdement sa ruine. »

Son adresse ne se borna pas là. Il eut l'idée de remettre au roi le produit de la Ferme des jeux et des autres tributs, plus impurs encore, que la police prélève. Ce fut, pour la liste civile, un supplément de six à huit millions. Decazes fut, naturellement, le premier à en profiter. N'ayant que cent mille francs d'appointements, comme les autres ministres, il vivait sur un pied de trois cent mille. Mais il augmenta aussi sa caisse noire : « Avec des Chambres, disait-il, un ministère ne peut se soutenir que l'argent à la main. » Chateaubriand, victime des procédés de Decazes, attaqua vivement par la plume le ministre de la Police, que La Bourdonnaye, Salaberry et même Villèle attaquaient d'autre part à la tribune : « La police générale, écrivait-il dans *la Monarchie selon la Charte*, est une police politique ; elle tend à étouffer l'opinion ou à l'altérer ; elle frappe donc au cœur le gouvernement représentatif. Inconnue sous l'ancien régime, incompatible avec le nouveau, c'est un monstre né dans la fange révolutionnaire de l'accouplement de l'anarchie et du despotisme. » Chateaubriand se trompait en croyant la police politique inconnue de l'ancien régime. Louis XV s'en servait, on le sait, et ses ministres aussi. D'après Sénac de Meilhan, le chancelier Maupeou, personnage haineux et vindicatif, « poursuivait avec acharnement ceux qui lui étaient opposés et employait l'espionnage pour les perdre. » Il réussit à renverser Choiseul, qui était son premier ministre. Ce système parut admirable à Robespierre, qui le développa encore. Heure par heure et presque minute par minute, le dictateur se faisait tenir au courant des faits et gestes de ses rivaux. O liberté !... Le premier souci des bolchevistes a été, comme on sait, de maintenir et d'accroître la « Tchéka » des tsars. Napoléon eut cinq polices qui se contrôlaient l'une l'autre. Stendhal, qui donne ce détail, ajoute l'anecdote suivante (*Napoléon*, éd. J. de Mitty, p. 23-24) :

> Un général de mes amis voulait donner un dîner de vingt couverts. Il va chez Véry, du Palais-Royal. Les ordres écoutés, Véry lui dit :
>
> — Vous savez sans doute, mon général, que je suis obligé de donner avis de votre dîner à la police, pour qu'elle y ait quelqu'un.
>
> Le général est fort étonné, et encore plus fâché. Le soir, trouvant le duc d'Otrante à un conseil chez l'Empereur, il lui dit :
>
> — Parbleu, il est fort que je ne puisse pas donner un dîner de vingt personnes sans admettre un de vos gens !

Le ministre s'excuse, mais ne se relâche point de la condition nécessaire. Le général s'indigne. Enfin, Fouché lui dit, comme par inspiration :

— Voyons votre liste !

Le général la lui donne. A peine le ministre est-il au tiers des noms qu'il se met à sourire et, lui rendant la liste :

— Il n'est pas besoin que vous invitiez d'inconnu...

Et les vingt invités étaient tous de grands personnages !

Le scandale que dénonçait Chateaubriand n'était donc pas spécial à la Monarchie. Après avoir attaqué Fouché, l'auteur d'*Atala* visait directement Decazes : « Comment, s'écriait-il, laisser une puissance sans bornes entre les mains d'un ministre que ses rapports forcés avec ce qu'il y a de plus vil dans l'espèce humaine doivent disposer à profiter de la corruption et à abuser du pouvoir? » Maintenir la police politique, dit le vicomte, c'est entretenir l'immoralité et permettre tous les attentats. La police corrompt la presse ou la musèle ; elle suscite les complots pour pouvoir les réprimer. Chaque jour, on découvre des agents provocateurs, et lorsqu'on en arrête un, la police défend aux journaux d'en parler : « La plus grande partie du public ignore si le criminel est la victime de ses propres complots, ou s'il est tombé dans un piège tendu à ses passions ou à sa faiblesse. »

Et de quelle utilité est cette lamentable institution? demandait-il encore. Quel complot de marque la police a-t-elle découvert? Sous « Buonaparte », a-t-elle empêché la conspiration de Malet? Sous la Restauration, a-t-elle empêché le retour de l'île d'Elbe? « L'usurpateur venait de débarquer, et la police ignorait tout. » Quelques années plus tard, Chateaubriand aurait pu ajouter : A-t-elle empêché l'assassinat du duc de Berry?

« Que faut-il pour que la police soit habile, disait enfin le noble pair. Il faut qu'elle paie le domestique afin qu'il vende son maître... » Chateaubriand ne croyait pas si bien dire. Privé, à la suite de ses virulentes attaques, de son traitement de ministre d'État, il s'était mis à conspirer avec « Monsieur » et ses amis, entre autres le général Donadieu. Decazes acheta son valet de chambre, qui l'informa des réunions tenues chez son maître et lui remit même un billet du général Donadieu, volé dans la poche de Chateaubriand. L'affaire n'eut pas de suites, car l'héritier de la couronne était en cause... Mais n'est-il pas piquant de voir Chateaubriand traqué par la police de ce roi qu'il se vantait d'avoir rétabli?

Ces petits côtés du règne ne nous empêchent pas d'admirer ses grandeurs et ses incomparables services.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LUCIEN ROMIER

M. Lucien Romier est un historien et un économiste pour qui les érudits, les esprits réfléchis et le public intelligent ont de l'estime, de l'admiration et de l'attachement. Rédacteur en chef politique du Figaro, *après l'avoir été de* la Journée industrielle, *il a conquis la confiance sans réserves d'une clientèle difficile. C'est un penseur indépendant qui ne relève que de sa conscience et de sa libre critique, et sa renommée flatteuse a dépassé, assurément, dans le cercle des hommes politiques, des économistes, des sociologues et des historiens, les frontières de son pays. Cette enviable situation intellectuelle et morale, M. Romier a failli l'échanger pour une célébrité plus bruyante, plus immédiate, et plus générale aussi, mais à coup sûr de moins bon aloi. Il a failli être ministre du Trésor, comme feu le comte Mollien et M. Georges Bonnet. Les dieux, qui ont si jalousement veillé sur sa réputation et son bonheur, ont écarté de lui ce calice. M. Lucien Romier, consciencieux et loyal, pensait s'être mis de bonne foi au service de son pays.*

Sa conscience, trop indépendante des contingences et trop dégagée des considérations pratiques, a failli lui jouer un mauvais tour. Heureusement, ses émouvantes qualités d'historien et de critique sont venues à temps le tirer d'affaire.

Hé quoi! même Lucien Romier fût devenu, tout de bon, une vedette de l'actualité. Ce savant presque illustre dès l'adolescence fût descendu de sa studieuse retraite, et ce directeur attentif et prudent de l'opinion se fût mêlé brutalement à la bataille. Les injures et les polémiques

eussent altéré la sérénité de sa pensée, et son esprit vigoureux eût été discuté au hasard des escarmouches. L'imagerie populaire eût vulgarisé ses traits. Son imposante prestance, sa calvitie précoce, sa barbe impressionnante et son lorgnon mystérieux fussent devenus familiers au vulgaire et peut-être offerts en spectacle en quelque scène de revue.

Nous ne lui souhaitions point cela. Mais M. Romier a tout de même franchi le seuil de l'actualité. Tant pis pour lui. Parlons-en. Il est né à Moiré (Rhône) le 29 octobre 1885. Retenez bien ceci. M. Romier est un enfant du Lyonnais. Il a gardé de sa province natale ce difficile dosage d'affabilité accueillante et d'impénétrable réserve, et cette gravité précoce, ce sérieux profond, qui s'apparente toutefois à tant de subtile finesse. Il a gardé encore cet esprit prudent, réfléchi, tenace, méthodique et maître de lui, et cette souplesse des conclusions que d'aucuns, bien superficiels, prennent pour de l'imprécision. Si M. Romier, qui est, par ailleurs, un vulgarisateur d'une qualité rare, un maître dans l'exposition à la fois attrayante et claire des faits, semble envelopper souvent sa pensée personnelle d'une brume légère, c'est autant par un délicat hommage à l'indépendance et à l'intelligence de son lecteur, que par un scrupuleux dédain des formules tranchantes et des jugements sommaires. Ne croyez pas, d'ailleurs, que les Lyonnais de l'école de M. Romier aient trop de prudence réfléchie dans l'esprit pour donner beaucoup aux qualités du cœur et à la rêverie sentimentale : M. Romier qui a écrit avec tant de sévère impartialité ses divers ouvrages d'histoire, qui a formulé tant de règles ingénieuses, et critiqué tant d'événements, n'a pu se tenir de nous livrer un peu de son secret et de son âme : il a joint à l'énorme labeur de ses articles et de ses livres, un roman. Je serais surpris qu'il n'y eût pas dans ce roman-là un peu d'autobiographie, je veux dire que certaines des mélancolies, des regrets et des rêves qui passent au long des pages, n'eussent point passé dans le cœur de M. Romier. Que dis-je? mais toute la carrière de M. Romier a failli être déterminée par des mobiles de cet ordre, et il ne faut point jurer que sa brève aventure ministérielle ne soit point du domaine sentimental.

Pour ceux qui connaissent bien M. Romier, sa carrière flatteuse n'est point une vraie surprise. La surprise serait plutôt qu'il ait su utiliser les hasards qui lui ont permis de mettre en lumière sa valeur. La part de hasard qu'il y a dans la destinée de tout homme lui a été favorable. C'est entendu, mais il demeure que sa valeur était certaine depuis longtemps, et c'eût été une injustice du sort qu'il ne lui eût point permis d'éclater.

M. Romier a toujours été un « as ». Il n'est point de ceux qui se sont révélés tout à coup, par la mise en jeu de qualités pratiques. Il fut, dès

le collège, un élève particulièrement brillant, et par des dons qui dépassaient les dons scolaires, même exceptionnels. Les plus clairvoyants de ses maîtres ne s'y méprirent pas. M. Romier, ses études secondaires terminées, entre à l'Ecole des chartes. Il est entré à l'Ecole des chartes bien des jeunes gens qui n'ont point spécifiquement l'esprit chartiste, et qui ne retiennent de l'École qu'une méthode rigoureuse tellement féconde qu'elle permet à beaucoup d'entre eux de réussir dans des voies étrangères à l'érudition : il est moins curieux de noter combien de collaborateurs l'Ecole des chartes a fourni à la presse, qui est bien celle des carrières du monde auxquelles elle semble le moins préparatoire. S'il est sorti de l'austère maison plusieurs brillants journalistes, M. Romier, direz-vous, en est le plus frappant exemple. Mais non, M. Lucien Romier est entré à l'Ecole des chartes avec la vocation. Il n'était pas de ceux qui pensent qu'elle mène à tout, à condition de s'en évader. Il était, comme il convient, une manière de bénédictin laïque, avec les qualités incroyables que suppose cette vocation. Et ce n'est que par hasard qu'il est devenu journaliste, et qu'il s'est révélé dans cette nouvelle carrière avec des dons éminents qui sont d'ailleurs des dons d'observateur et d'érudit : nascuntur poetæ. *M. Lucien Romier fut ensuite membre de l'Ecole de Rome. Il vécut dans les archives du Vatican. Mais la Ville éternelle devait laisser en lui une forte empreinte, une seconde empreinte. Aussi bien, M. Lucien Romier était chez lui : un Lyonnais, à Rome, n'est jamais dépaysé. Il y retrouve la même prudence et la même finesse, et il y vit dans la même indépendance de pensée, fille d'une millénaire tradition, qui est le privilège pieux de Rome, comme de Lyon. L'Ecole de Rome est le centre où se retrouvent les meilleurs élèves de l'Ecole des chartes, de l'Ecole normale et de l'Ecole des hautes études, M. Romier, ayant passé par là, profita aussi — mais quels avantages les maîtres eussent-ils refusé à un tel disciple? — d'un séjour à l'Institut des hautes études hispaniques. C'est un institut moins universel et moins largement humain que celui de Rome, mais une chambre d'érudition bien curieuse. C'est là que M. Romier découvrit les documents exceptionnels qui devaient fonder sa renommée d'historien, et lui permettre de renouveler l'histoire des guerres de religion. Or, chose presque sans exemple dans l'histoire de l'activité intellectuelle, ces documents, M. Romier, en dépit de la voie nouvelle qui s'ouvrit pour lui, devait tous les utiliser. Il les avait classés avec soin, dédaigneux d'un travail hâtif. Et, plus tard, lorsque les leçons de la guerre, l'actualité pressante, le hasard de la vie, l'eurent orienté vers les méditations sociales et les études économiques, lorsqu'il fut un oracle écouté dans le monde de l'industrie, du commerce et de la finance, lorsque ses journées furent vouées au travail des articles*

quotidiens, des rendez-vous d'affaires, des conférences et des congrès, des déjeuners et des relations d'affaires, il entreprit la réalisation de son œuvre historique et la mène à bonne fin. C'est dire quelle maîtrise de méthode, quel prodigieux effort de discipline, quelle extraordinaire lucidité d'esprit suppose ce double effort. Car M. Romier ne mène pas à bien une publication quelconque : le succès de ses livres sur la guerre de religion constitue un monument qu'admirent tous les historiens, et l'Institut lui a réservé, à deux reprises, sa plus haute récompense. Il reste encore à M. Romier à rédiger l'histoire de la Saint-Barthélemy, qui sera la clef de voûte de son œuvre. M. Aristide Briand, mal informé, croyant que ce livre avait paru, s'en allait par les coulisses, pendant que s'élaborait le ministère Henriot, en discréditant, non sans amusante perfidie, le probable ministre du Trésor comme apologiste de la Saint-Barthélemy. En politique, assurément, tous les moyens sont bons. Mais la qualité de cette polémique suffit à indiquer à M. Romier dans quel milieu il allait se fourvoyer.

Il est sans intérêt de raconter comment M. Lucien Romier, attaché à un bureau d'information économique, devint le principal rédacteur, puis le rédacteur en chef de la Journée industrielle. Son esprit méthodique et éclairé apporte à l'observation des faits économiques la même subtilité et la même lucidité objective qu'à la critique des documents. Mais pour parvenir à la perfection dans les courts articles quotidiens qui firent sa célébrité, il sut s'inspirer de l'austère précepte peu en usage, hélas, dans le monde brillant et superficiel de la presse, que le génie est une longue patience. Le destin voulut bien toutefois lui abréger l'épreuve. Souvenons-nous que M. Romier a à peine quarante ans. Entre temps, il donnait à l'opinion des études plus longues, plus documentées, mais toujours claires, attachantes, débarrassées de toute forme polémique. M. Romier, qui avait renouvelé l'histoire du seizième siècle, allait renouveler encore les études économiques, et démontrer qu'elles pouvaient être autre chose que ce qu'une tradition malveillante les accusait d'être jusque-là : une littérature ennuyeuse.

Devenu rédacteur en chef du Figaro, après avoir écrit ces amusants et précieux essais qui sont l'Explication du temps présent, M. Romier dut procéder à un nouvel effort d'adaptation. Il passait de la presse technique, en quelque sorte, dans une journal à public moins spécial et plus divers. Il y réussit parfaitement et devint le conseiller favori d'une clientèle d'ailleurs renouvelée, car beaucoup de ses lecteurs de la Journée le suivirent au Figaro.

Mais M. Romier dont l'influence est certaine sur une partie de l'opinion, M. Romier qui est un très grand journaliste puisqu'il a créé en quelque sorte une formule nouvelle d'articles (l'observation courte,

le commentaire objectif et clair, des faits techniques et des situations complexes), M. Romier n'est pas un véritable rédacteur en chef, encore moins un directeur. Il ne fait point d'école. Et ce n'est pas un homme d'action. Il n'est ni un entraîneur d'hommes, ni un maître qu'entourent des disciples. La qualité de son esprit, la rigueur individuelle de ses méthodes, la prudence raffinée de ses conclusions tendancieuses, mais discrètes, lui interdit la grande généralisation, autant que la vigoureuse offensive qui seule entraîne et discipline les masses. Ceci dit pour expliquer que M. Lucien Romier, familier — et il doit l'être — des maîtres de l'heure, conseiller écouté des grande manieurs d'intérêt, oracle un peu sibyllin d'un public cultivé et choisi, tire une partie de son prestige de la pénombre un peu mystérieuse où il se tient. Son autorité, due, par un phénomène ancien, exclusivement à son talent, est d'autant plus profonde qu'elle est occulte. Et je ne suis pas sûr qu'il gagnerait en autorité sur la place publique. Voilà pourquoi il eût été fâcheux pour lui qu'il devînt ministre, et que les magazines popularisassent ses traits, que les polémiques le contraignissent à vulgariser sa pensée, et que les circonstances le forçassent avec cette brutalité sommaire qui est si éloignée de son génie propre.

Mais, aussi bien, M. Romier a-t-il vraiment voulu ou cru être ministre? L'aventure de M. Romier, — s'il est possible d'employer ce mot d'aventure en parlant d'un homme d'esprit si subtil et des plus complexes — est d'ordre à la fois sentimental et intellectuel.

M. Romier, le jour de la constitution du cabinet, est venu chez M. Herriot en conseiller, exactement. M. Herriot avait manifesté le désir de recevoir ses conseils. M. Romier ne croyait pas pouvoir les lui refuser. Evidemment, si on tient M. Herriot pour un homme, a priori, *de mauvaise foi, ou pour un homme servilement attaché à des maîtres qui font sa popularité en échange de sa soumission, il est vain d'essayer de l'éclairer et lui dispenser des conseils. M. Herriot, qui a trompé sciemment l'opinion, qui a menti, pour tout dire, publiquement et dans ses fonctions de chef du gouvernement, ne peut plus être cru. M. Herriot, qui tient par-dessus tout à sa malsaine popularité démagogique, n'est pas libre de suivre les inspirations de raison qui le visitent peut-être quelquefois. M. Herriot, qui a fondé sa carrière et sa situation politique actuelle sur la duplicité intellectuelle, n'offre donc aucune garantie à un interlocuteur de bonne foi. Contre lui, la question préalable s'impose.*

Tel n'est pas l'avis de M. Romier, et ici son jugement si sûr est faussé, évidemment, par des considérations sentimentales. M. Romier est Lyonnais. Il ne peut se défendre d'une secrète affection, contre laquelle les faits ne sauraient prévaloir, envers le maître qui lui a tou-

jours témoigné, d'ailleurs, la plus flatteuse considération. Avions-nous raison de dire que l'âme de M. Romier est pleine de nuances et que le secret de son cœur est impénétrable au vulgaire? Toujours il a cru que M. Herriot n'était pas si noir, et qu'il fallait, en évitant de froisser sa vanité, essayer de tirer parti de sa bonne volonté. Bonne volonté dont il a fait peut-être confidence à M. Romier : celui-ci a longtemps espéré que M. Herriot, sur la question du Vatican par exemple, suivrait la solution de la raison et nous ne pouvons admettre que M. Romiet ait donné sa confiance sans qu'elle s'appuyât sur des promesses. Mais quelle foi consentir à qui est plein d'arrière-pensées et qui, par surcroît, n'est pas libre? L'historien patient et sagace qu'est M. Romier n'est point homme à contester les faits établis. Son entrevue l'a sans doute éclairé complètement. Certaines réticences de ses conclusions, dont les lecteurs furent parfois surpris, disparaîtront. Il a écrit un chapitre trop clair sur les qualités et les devoirs de l'histoire pour n'être pas homme à mettre en œuvre ces qualités et à pratiquer ces devoirs, et nous savons que le journalisme de M. Romier est à base de méthode historique, et que là même est son originalité.

M. Romier n'a donc pas été ministre du Trésor. Il demeure l'historien et le journaliste hors de pair qu'admire une clientèle d'élite et qu'écoutent ceux qui ont voix au chapitre. S'il vient d'ajouter un élément documentaire de plus à sa collection ingénieuse d'observations, nous ne pouvons que nous en réjouir. Car nous aimons fort M. Romier. Et nous en avons dit assez pour démontrer qu'on peut l'aimer.

***

Le Théâtre : *Le Pèlerin, le Secret d'Arvers* et *les Compères du roi Louis XI.*

M. Vildrac, M. Jean-Jacques Bernard et M. Paul Fort, trois écrivains qui méritent d'être traités avec égards, estime, sérieux. Leurs œuvres, leur carrière sont fertiles en enseignements.

M. Vildrac eut un grand succès au Vieux-Colombier avec un premier ouvrage, *le Paquebot* « *Tenacity* », puis un échec avec *Michel Auclair*. Au début de la saison, il donna, à la Comédie des Champs-Élysées, sa meilleure pièce, *Madame Béliard*. La Comédie-Française vient de monter une œuvre brève, *le Pèlerin*, importante par l'esprit qu'elle représente.

On y voit un écrivain quinquagénaire revenir à la maison familiale, où il trouve l'enfant de sa sœur, petite fille inquiète, nerveuse,

ardente, tourmentée comme il fut lui-même par des désirs vagues, la soif d'on ne sait quel inconnu. Dans ce milieu provincial aux idées strictes et étroites, elle étouffe, elle souffre, nature trop sensible, trop différente d'une race vulgaire, trop étrangère à un monde sans horizons. L'écrivain, vieilli, et qui n'a pas trop bien réussi, s'apitoie sur le destin de cette enfant incomprise.

Sa sœur survient, provinciale dévote et revêche. Il tente de ranimer les souvenirs de leur jeunesse envolée. Mais ils se parlent et ils ne s'entendent pas. Ils ne parlent pas la même langue. Ils sont plus loin l'un de l'autre que s'ils étaient étrangers. Quand il a constaté définitivement qu'ils ne s'entendraient jamais, il s'en va, triste, de ne pas retrouver son passé et de laisser à cette morne vie l'enfant qui lui ressemble. La mère et la fille, restées seules, se mettent à trier des lentilles.

On voit par ce thème que M. Vildrac est un attardé du Théâtre Libre. Comme les novateurs de 1890, il présente cette particularité de donner tous ses soins à la peinture de la platitude bourgeoise en la méprisant. C'est une assez curieuse et forte contradiction, qu'on n'a peut-être pas assez remarquée au temps où ces doctrines étaient actives.

M. Vildrac réussit autant qu'homme en France la peinture triste et apitoyée de la réalité. Non seulement il en suit le contour avec une application méticuleuse, mais il ne laisse pas d'éprouver à l'égard des vies humbles et des cœurs simples une tendresse qui lui inspire un accent émouvant. Très maître maintenant de son métier, il procède par une grisaille de touches allusives. Les personnages ne crient pas, s'expriment à peine. C'est un geste, un mot qui les révèlent. C'est la loi de l'art, sans doute. Mais ici, une première fois, c'est système et procédé.

Chez M. Jean-Jacques Bernard, les personnages s'expriment encore bien moins. On pouvait s'y attendre, puisque ce jeune auteur est le chef et le théoricien de l'école du silence. Nous avons suivi ici sa carrière depuis le temps où, au lendemain de la guerre, la Compagnie des Escholiers représenta ses deux premiers ouvrages, *le Feu qui reprend mal* et *la Maison en flammes*. Il progressa, fit mieux et presque très bien avec *Martine*, donna le meilleur de sa manière avec l'*Invitation au voyage* et *le Printemps des autres*, puis répéta ses partis pris en les exagérant dans *Denise Marette*, et tout récemment dans *les Ames en peine*. La Compagnie de la Petite Scène vient de donner un nouvel ouvrage en un acte, *le Secret d'Arvers*.

Dame, il était tout naturel que la chapelle du silence allât chercher pour son saint cet homme discret qui ne fut pas compris parce qu'il n'avait pas parlé. Il aima Marie Nodier et il ne le dit point. Il se contenta d'écrire le fameux sonnet sur l'album de la dame, qui le

lut, mais qui, habituée à l'excès des amours romantiques, n'entendit pas cette voix qui chantait trop bas.

Attention à ce symbole : à force de parler bas, il pourrait bien arriver à M. Bernard le même méchef qu'au silencieux Arvers, et le public pourrait n'être pas plus malin que la fille de l'extravagant Nodier. M. Bernard a tiré de l'aventure un petit acte charmant, qui occupe dans son œuvre et dans la production contemporaine une place choisie. On enregistre simplement le parti pris de ne porter à la scène que des sentiments inexprimés.

L'autre exemple est tiré non point d'un animal plus petit, car si M. Bernard est chef d'école, M. Paul Fort est prince des poètes. Tenté par la scène pour une raison ou pour une autre, il l'aborda tard, et visiblement sans vocation. Il écrivit deux pièces qui étaient une marqueterie de tableaux d'histoire sur des personnages du quinzième siècle, Louis XI et Ysabeau de Bavière. La figure de Louis XI l'a toujours passionné, il y revient, et il consacre au Rassembleur de la terre française une nouvelle pièce que la Comédie-Française vient de représenter en grande pompe, avec beaucoup d'éclat et de bonheur.

Ce prince des poètes comprend ce roi de France, il ne le caricature ni ne le trahit : nous sommes loin, avec M. Paul Fort, des idioties de l'école romantique. Il porte à son héros un sentiment si fort que l'amour lui fait rencontrer une étonnante invention : il imagine de montrer Louis XI qui ressent en sa chair les transes du royaume en gestation. Trouvaille singulièrement frappante par ce qu'elle a de grandiose, d'original et d'aventureux. Mais plus étonnant encore est l'écart entre cette invention et les moyens par lesquels l'auteur la manifeste : il est conduit à montrer Louis XI saisi du haut mal, assailli de visions. Ainsi le symbole n'est jamais exprimé par l'idée ou l'image idéologique, mais par l'image matérielle et la sensation physique. La contradiction est d'autant plus visible et soulignée que tout en la pièce parle aux sens, à l'ouïe et à la vue : ce ne sont que décors, agitations et ornements verbaux, depuis la petite chanson jusqu'à la grande tirade alitérée. Aussi étranger que possible aux exigences ordinaires de l'art dramatique, M. Fort n'a pris aucun souci de combiner une action, pas même un embryon d'intrigue. Il a aligné des tableaux chargés d'un pittoresque au fond duquel, sous lequel, pourrait-on dire, court le fil ténu d'une trame à peine visible. Ce sont deux ou trois petites phrases par tableaux qui sont chargées de l'essentiel, de révéler un sens qui éclaire le reste, de recomposer et de manifester l'unité, de montrer que le sujet est toujours là sous la débauche de sons et de couleur, d'attester que ce sujet est le drame de l'unité française dans la conscience, dans la chair, dans tout l'être d'un roi chez qui la tâche est devenue passion.

Ces quelques petites phrases, il faut que le spectateur les attrape au passage. Ainsi, troisième forme, bien différente des deux autres, mais convergente, d'un art implicite, où l'essentiel n'est pas dit mais proposé à l'intelligence de l'auditeur comme une manière de rébus. Il est heureux que le public contemporain soit friand des hautes difficultés intellectuelles, comme on a vu par la vogue des mots croisés.

Sans doute, il est bon de ne pas tout dire, et l'art doit suggérer plutôt qu'expliquer. Mais trop est trop, et cette manie de la suggestion exclusive embarque l'art dramatique dans la direction des ténèbres. M. Vildrac, M. Bernard et M. Fort ne procèdent point des mêmes partis pris littéraires : il n'en est que plus frappant de constater que tous trois vont dans le même sens, vers un art qui ne sait plus exprimer et qui tourne la difficulté. Ne serait-ce pas le signe d'une faiblesse inquiétante?

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CRISE MINISTÉRIELLE. LE DIXIÈME CABINET BRIAND. — *Après avoir déclaré qu'il allait constituer un ministère d' « Union nationale », M. Aristide Briand, étant donné l'attitude des radicaux, s'efface provisoirement devant M. Herriot, qui est appelé à l'Elysée* (18 *juin*).

M. Herriot, après s'être adressé vainement à M. Lucien Romier, directeur du Figaro, *et à M. Champetier de Ribes, du groupe des « démocrates », renonce à son tour. M. Briand est rappelé* (20 *juin*).

Le 23 *juin, M. Briand met sur pied son dixième ministère. M. Caillaux prend les Finances, le général Guillaumat la Guerre.*

Un des premiers actes de M. Caillaux est de signer le remplacement de M. Robineau, gouverneur de la Banque de France, par M. Moreau, gouverneur de la Banque d'Algérie (26 *juin*).

M. Aupetit, secrétaire général de la Banque de France, remet sa démission (28 *juin*).

ALLEMAGNE. — *Référendum sur le projet socialiste d'expropriation sans indemnité des princes allemands. Sur près de* 40 *millions d'électeurs et d'électrices, le projet ne recueille que* 14 *millions et demi de oui.* 500 000 *électeurs ont voté contre. Le reste, soit* 25 *millions environ, s'est abstenu, l'abstention étant la tactique recommandée par la droite.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33927.